

Sagesses vivantes

Relier Sagesse et Ecologie :
un chemin de conscience

Février 2026 - No 6



Revue

5 Editorial

De l'anthropocène au symbiocène
Ph. Y Demaison

9 Rubrique Point de vue

La roue médecine de l'écopsychologie,
des étapes pour réombiliquer à la Terre
Emmanuelle Delrieu

Cahier central

17 Ensemble pour imaginer demain

Avec les Kogis, réveiller nos mémoires
de vivants
Eric Julien

29 Les peuples de l'être, les peuples de l'avoir : se retrouver dans le vivant

Jean-Pierre Chometon

35 Le Symbiocène : notre seul avenir

Glenn Albrecht

43 Inspirations écospirituelles

Michel Maxime Egger

49 Saint François et le Cantique des créatures

Monseigneur Martin

59 Pour une écologie du Vivant

L'obligation de conscience
La vie est un don et le futur oblige
Ph. Y Demaison

Revue

67 D'autres chemins

- La règle d'or
Jean-Marie Pelt
- La religion et l'ordre de la nature
Seyyed Hossein Nasr
- Lettre aux paysans
sur la pauvreté et la paix
Jean Giono



81 Maîtres de sagesse

Rencontre avec Jean Klein

Jean Burger

87 Histoires du monde

- Cela dépend du petit frère

Conte des indiens kogis et kechuas

Patrick Fischmann

- Le souffle du monde

Chant inuit

- Chant de l'équilibre

Chant de Yakoutie-Sibérie

93 Une envie de lire

- Le Cercle sacré,
d'Archie Fire Lame Deer
- Le chemin des neuf mondes,
d'Eric Julien
- Le sacré et le profane,
de Mircea Eliade
- Paysan de Dieu,
de frère François Cassingena-Trévedy
- Les émotions de la Terre,
de Glenn Albrecht

- La vie est un chemin sans fin
et sans limite, de Jean-Pierre Chometon
- Comment garder les pieds sur Terre
quand tout fout le camp,
d'Emmanuelle Delrieu
- MEYWAKA, à l'aube de la pensée,
d'Eric Julien
- Marthe, Marie et Lazare de Béthanie,
de Monseigneur Martin Laplaud

103 Actualités

117 Abonnements & contacts

Coordination éditoriale

Rahma Thomann

Création, réalisation technique

Janine Delley

Fondateur

Ph. Y Demaison

© 2026 Revue Sagesses vivantes. Tous droits réservés.
La reproduction, même partielle, du contenu est interdite
sans autorisation écrite préalable.
ISSN 2827 - 0908 | Rédaction : contact@lesassisesdelasagesse.com

***« Quand les êtres humains perdent le contact
avec le ciel et la terre, ils ne sont plus capables de nourrir
leur environnement, ni – ce qui revient au même –
de gouverner leur monde ; ils détruisent leur écologie
en même temps qu'ils se détruisent eux-mêmes. »***

Chögyam Trungpa



De l'anthropocène au symbiocène¹

Ph. Y. Demaison

Désormais, nous ne pouvons ni nous réfugier sur une montagne à l'abri du déluge, ni imaginer nous réveillant dans un îlot de bienveillance, de courtoisie et de compréhension.

«L'humanité échoue en tant qu'espèce. Nous saisons les bases mêmes de notre vitalité en ravageant les fondements de toute vie sur notre planète, la Terre. Un élément essentiel de ces fondements est la symbiose²». En affirmant cela, Glenn Albrecht nous invite à prendre en compte: «l'ensemble innombrable de partenariats mutuellement bénéfiques entre organismes divers – les holobiontes – construits au fil des temps profonds et permettant à la vie de persister comme une entreprise coopérative unifiée³».

1 Néologisme forgé par Glenn Albrecht, le symbiocène propose une alternative à l'anthropocène: un monde où nous valorisons les liens intimes entre notre psyché et la Terre; où nous vivons en symbiose avec la nature, en nous inspirant de son fonctionnement et des cultures qui l'ont toujours respecté. *Les émotions de la Terre*, éd. Les Liens qui libèrent, Paris, 2022.

2 Voir Article de Glenn Albrecht, *Sagesses Vivantes* N° 6, 2026, Cahier central, p. 35.

3 Ibid.

Continuer à penser l'écologie en dehors des sentiers de la sagesse, c'est entretenir la logique coercitive de l'anthropocène et sa rupture permanente des partenariats du vivant. Désormais, la sagesse s'affirme en tant qu'**obligation de conscience**⁴: le rendez-vous indispensable de l'humanité avec sa propre histoire.

Le désordre de la nature, c'est avant tout le désordre de l'homme. Telle est l'équation fondamentale qui est la nôtre et les Natifs en ont particulièrement conscience.

Pouvons-nous envisager une quête de sens épurée du **devoir d'éveil que l'homme se doit à lui-même et à la nature?** Cela concerne les trois nœuds émotionnels fondamentaux: confusion/ignorance, haine/aversion, passion/désir qui colorent notre relation au monde. Rarement pour le meilleur, souvent pour le pire.

4 Cf. Philippe-Yacine Demaison, *Pour une écologie du Vivant, l'obligation de conscience, faire face à la maltraitance systémique du monde moderne*, *Sagesses Vivantes* N° 6, 2026, p. 59.

Une issue? Tracer un chemin, réunir et écouter les forces vivantes de l'Esprit dans le champ de bataille de la Bhagavad-Gita. Pour avoir confié le « char du monde » à l'ego dystopique de dirigeants indignes, la multitude se réveille effarée, passant littéralement de l'illusion de la vie ordinaire⁵ aux affres de l'abîme.

Pour les traditions spirituelles, depuis l'aube des temps, la trajectoire humaine **n'a de sens que par et pour l'éveil de sa conscience** : une illumination de nos ténèbres intérieures, un déplacement de l'ego, une ouverture sur l'amour à donner à travers soi. Nous sommes appelés à rejoindre une bienséance intérieure, une joie de vivre, une individualité authentique débarrassée des masques qui nous encombrant; une force d'être au service de l'équilibre et de la cohérence. **La seule transformation permettant cette transition est l'éveil de notre conscience.**

Appelons éco-spiritualité, éco-théologie, écologie profonde, écoféminisme, écopsychologie⁶, autant de mouvements, d'écoles, autant de visions magistrales de l'écologie, **véritables sources d'inspiration pour le monde de demain.** Et, soit dit en passant, ces approches revitalisent une écologie politique compromise et essorée depuis des décennies.

5 Cf. René Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Chapitre XV L'illusion de la vie ordinaire, éd. Gallimard, 1970, p. 102.

6 Cf. Yoan Svejcar, *Petit traité d'écopsychologie*, éd. Le Bois d'Orion, 2023.

J'apprécie particulièrement les néologismes forgés par mon ami Glenn Albrecht⁷, le **sym-biocène** qui englobe à la fois un mouvement général de civilisation, une direction et la **so-lastalgie** qui prend en compte le vertige existentiel saisissant le monde face au désastre en cours. Un exemple: les chaleurs démentielles de 2025, qui pourrait être la deuxième année la plus chaude jamais enregistrée selon le laboratoire européen Copernicus, n'ont pas épargné les océans⁸. **C'est la neuvième année d'affilée que la chaleur stockée par les océans atteint un record⁹.** Dans les 2000 premiers mètres des océans, cela équivaut à *«douze bombes atomiques d'Hiroshima explosant chaque seconde de chaque jour de l'année»*, a souligné le chercheur¹⁰...

N'est-il pas temps de déclarer la devise de l'anthropocène: «Je pense donc... je fais ce que je veux», ennemie du genre humain et des non-humains?

7 Parrain des Assises de la Sagesse, Glenn Albrecht est philosophe de l'environnement. Il a été professeur à l'université de Murdoch, en Australie-Occidentale et est le spécialiste mondial de l'étude des émotions ressenties envers la Terre.

8 Ils ont absorbé une quantité record d'énergie en 2025, révèle une étude publiée ce vendredi 9 janvier 2026 dans la revue *Advances in Atmospheric Sciences*.

9 Précision apportée à l'AFP par Lijing Cheng, professeur à l'Institut de physique atmosphérique (IAP) de l'Académie chinoise des sciences (CAS) et auteur principal de cette analyse, publiée par plus de 50 scientifiques du monde entier.

10 Cf. Journal *Libération* du 9 janvier 2026.

*Tout est un, la vague et la perle,
la mer et la pierre.*

*Rien de ce qui existe en ce monde
n'est en dehors de toi.
Cherche bien en toi-même
ce que tu veux être puisque tu es tout.*

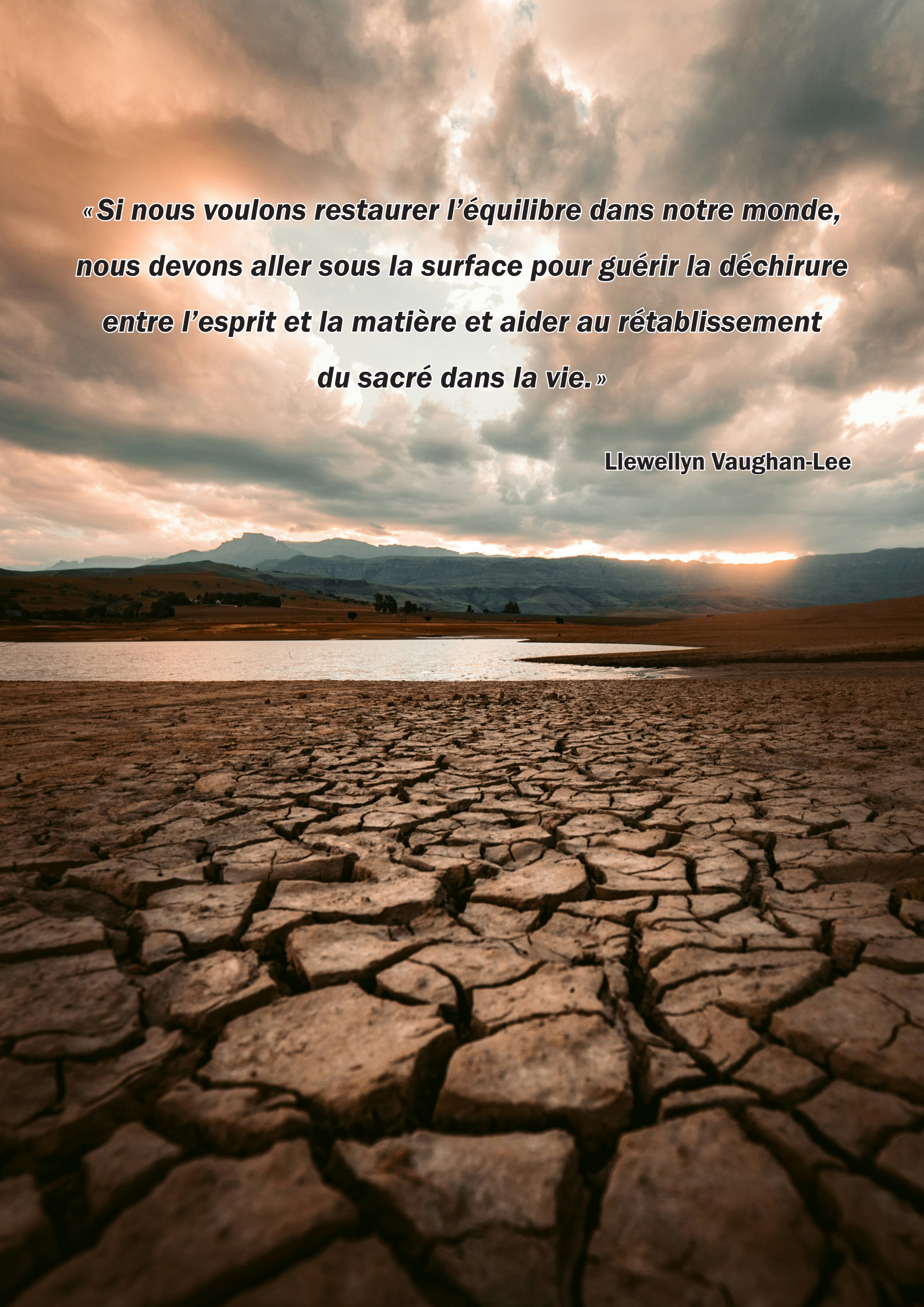
*L'histoire entière du monde sommeille
en chacun de nous.*

Djalâl-ud-Dîn Rûmî



**« Si nous voulons restaurer l'équilibre dans notre monde,
nous devons aller sous la surface pour guérir la déchirure
entre l'esprit et la matière et aider au rétablissement
du sacré dans la vie. »**

Llewellyn Vaughan-Lee



Point de vue

La roue médecine de l'écopsychologie, des étapes pour se réombiliquer à la Terre



Emmanuelle Delrieu

Psychologue, écopsychologue, co-fondatrice et co-présidente de l'AFECOP (Association francophone d'écopsychologie) et fondatrice de l'ETI: l'Ecole de la transition intérieure.

Spécialisée dans l'accompagnement des changements de vie, notamment dans des situations de burn-out, son action concerne l'écosystème intérieur afin que chacun vive sa transition et sa guérison intérieure, régénère son lien avec le vivant et évolue dans ses paradigmes et comportements pour apprendre l'interdépendance et le tissage avec le vivant et les écosystèmes.

Elle accompagne ainsi depuis des années l'individu et les groupes à vivre une transition écologique unifiante et incarnée.

Son action concerne également la formation et l'information des thérapeutes et des institutions pour prendre en charge et accompagner les pathologies, les besoins, et les crises existentielles générés par la crise climatique et le collapse.

Son livre *Comment garder les pieds sur Terre quand tout fout le camp: 5 étapes de transition intérieure par l'écopsychologie au service du Vivant* est paru en 2024 aux éditions Le souffle d'or.

« **C**e dont nous avons le plus besoin, c'est d'écouter en nous les échos de la Terre qui pleure. »

Thich Nhat Hanh.

La Terre est en souffrance. Elle est épuisée jusqu'au plus profond de ses ressources. Les cycles naturels sont brisés – cycle de l'eau, cycle du potassium, cycle de recyclage, ... – et elle hurle de stopper les exponentiels qui explosent les limites planétaires : 7 sur 9 à ce jour. Un drame digne d'une dystopie. Nos corps aussi ont mal ; épuisés, en burn-out, en trouble anxio-dépressif et empoisonnés aux polluants et aux plastiques. La Terre et nos êtres sont à bout de souffle d'un système ! Celui d'une société occidentale pathogène dont le système socio-économique dominant racle les fonds de la mer autant que nos êtres. Pour sortir de l'ornière dans laquelle nous nous enfonçons chaque jour un peu plus, l'écopsychologie affirme haut et fort la nécessité « *de voir les besoins de la planète et ceux de la personne comme un seul continuum* »¹. En reconnaissant le lien intime et profond tissé dans nos chairs – psyché avec

«la chair du monde»² et «l'âme du monde»³ – l'écopsychologie postule que l'on ne peut «*envisager un bien-être individuel ou collectif à l'ombre d'une planète malmenée*»⁴. Elle cherche donc à faire état des «*arrangements fondamentaux culturels, sociaux et historiques qui autorisent, légitiment et font croître le préjudice vis-à-vis de la nature simultanément humaine et non-humaine*»⁵. Mais une fois éclairé sur les racines des souffrances communes à l'ensemble des vivants, un chemin s'entame pour transformer et transmuter les paradigmes, croyances, valeurs, comportements et *habitus* qui ont formé notre *persona*, notre identité, notre rapport et notre manière d'être au monde qui participent à la destruction de la vie sur Terre. Il s'agit de «*changer de monde*»⁶ pour laisser émerger des consciences animées et vivifiées par la puissance et les sagesses des vivants.

La «roue médecine de l'écopsychologie» ; aux racines de la crise écologique et sociale

«*Nous savons, mais nous ne voulons pas croire à ce que nous savons*», déclare Jean-Pierre Dupuy. Bien plus qu'un simple écart entre savoir et croire en la crise écologique et sociale, nous sommes d'un côté véritablement dissocié-e-s de nos corps ressentant et émotionnels, et de l'autre, amputé-e-s de notre unité ontologique entre la nature et l'être humain. De sorte que l'information déshumanisée et désensibilisée, traverse nos têtes sans se lier aux émotions (qu'est-ce que j'éprouve?), aux sensations corporelles (qu'est-ce que cela me fait?), et à la cognition incarnée (comment j'agis cela?).

Nous n'agissons pas. Entre sidération, impuissance, angoisse, dépression, ou indifférence, ces mécanismes de défense de dissociation et de clivage sont collectifs et se manifestent dans notre relation à soi et au monde.

La «*roue médecine de l'écopsychologie*»⁷ se propose d'explorer en premier lieu les racines de la crise écologique, sociale et existentielle actuelle afin de remobiliser le discernement, puis de mettre en mouvement le processus transformatif pour passer des «*paradigmes destructeurs*» du Vivant aux «*paradigmes médecines*» du Vivant. Figuration du cercle sacré pour les autochtones d'Amérique du Nord, la roue de médecine correspond à une vision de soi et du monde d'une grande puissance transformatrice, susceptible de restaurer les équilibres malheureusement perturbés.

Les cinq «*paradigmes destructeurs*» du Vivant, bien loin de n'être que des concepts, se traduisent intimement dans nos expériences du monde. Ils façonnent notre relation à notre propre corps-esprit, aux autres (humains et autres qu'humains) et à la Terre: Le «*paradigme des ressources illimitées et inépuisables*» énoncé par Jean Baptiste Say⁸ au XVIII^e siècle, laisse croire que l'énergie des corps (humains, autres qu'humains et de la Terre) est renouvelable à souhait, justifiant ainsi les politiques d'extractivisme et le «*cannibalisme du capitalisme*»⁹. Le «*paradigme du réductionnisme et du dualisme*» de Descartes opère une véritable dissociation entre l'esprit et le corps, ainsi qu'une dualité clivante, réduisant tout ce qui n'est pas esprit (d'un homme) à être objectivé,



subordonné, et «*objectifié*». Le «*paradigme de réification*» proposé par Axel Honneth¹⁰ nous fait percevoir l'autre et soi-même comme un objet, nous aliénant à n'être que des «*objets servant à*». Ce qui pour, Guy Debord¹¹, change la nature même des relations humaines et de la vie sociale. Cette réification, où cette manière d'enlever toute agentivité, toute sensibilité et toute forme d'intelligence à l'être, est le mécanisme à la base du colonialisme qui associe l'homme noir à un meuble¹². C'est aussi celui du patriarcat par la hiérarchisation des genres réduisant la femme ou toute personne féminisée à un corps-objet¹³. Le «*paradigme du clivage homme-femme/nature*» est l'héritier «*d'une culture qui, dans ses grandes lignes, a pensé la sagesse comme l'élévation au-dessus de l'animal, en soi et hors de soi*»¹⁴ et dont «*la nature a été réduite à une réalité sans âme*»¹⁵. L'humain en vient à vivre hors-sol, déraciné de ses liens avec la nature, le sauvage et les différentes «*manières d'être vivant*». Enfin «*le paradigme du temps linéaire et productiviste*» traduit une accélération des espace-temps par un stress

généralisé et chronique qui jette aux oubliettes le temps de régénération, le temps *Kairos*, et la mort elle-même comme initiatrice à la vie¹⁶. L'écopscologie, en énonçant les racines de nos crises, pose un diagnostic de déconnexion de l'humain-e avec la Terre et avec lui-elle-même. C'est en «*réombiliquant*» l'humain-e à la Terre et en retissant nos liens avec la toile de la vie qu'il cessera d'être un «*cerveau*» hors corps posé sur un «*bâton*».

Les étapes de la transition intérieure

Pierre Rabhi nous dit: «*Il n'y aura pas de changement de société sans changement humain*». Ce changement est une voix libératrice mais éprouvante car il amène à une transformation en profondeur des «*paradigmes destructeurs*» du Vivant, de notre lien «*à soi, aux autres, et à plus grand que soi*»¹⁷. C'est un processus d'individuation qui dépasse les limites de l'égo individuel, familial, social et politique, en nous reliant à tous les êtres de la biosphère de manière écocentrique¹⁸ et à «*l'inconscient écologique*» dont parle Theodore Roszak¹⁹ comme «*la mémoire*

vivante de l'évolution cosmique». Pour cela, il faut remettre des mouvements aux seins de nos figements, de nos séparations, de nos dualités et de nos souffrances par cinq étapes²⁰.

La première étape consiste à remettre du lien entre écologie intérieure et écologie extérieure, en dressant un état des lieux des causes de nos maux de manière intime et systémique. La phénoménologie critique, ou phénoménologie de l'oppression²¹, proposée par Simone de Beauvoir²² et Franz Fanon²³, permet de partir de la pluralité des souffrances vécues des corps-êtres tout en reconnaissant les oppressions, là en l'occurrence les cinq «*paradigmes destructeurs du vivant*», comme un fait anthropologique massif et commun, et non simplement accidentel.

La deuxième étape établit un lien à soi, pas souvent confortable, car nos peurs, nos croyances et nos souffrances contenues jusqu'alors, se rappellent à notre conscience par des crispations, des étouffements, des dépressions et/ou des tensions. Les voix des corps crient les réalités de souffrances voilées jusque-là, et nos têtes hors-sol luttent pour conserver leurs privilèges ou les fondements de notre persona. Cette confrontation avec notre ombre, représente la première étape du processus alchimique, le nigredo, pour nous amener à la *krisis* – faire des choix – entre la confrontation aux réalités de souffrance jusque-là voilée, la résistance aux changements, et à l'acceptation d'intégrer les réalités d'épuisement des ressources du Vivant et de nos corps au quotidien.



Le glissement vers la troisième étape s'opère lorsque l'on accepte de reconnaître les souffrances vécues en soi et de les prendre en charge. A ce moment, la régénération de son lien au Vivant et de son lien à soi peut commencer dans un temps suspendu hors du temps social. Ici, toute l'énergie est concentrée à la transmutation, à l'apprentissage du prendre soin, à visiter en profondeur les ombres et les souffrances avec compassion pour y apporter du sens, de l'apaisement et de la guérison.

L'étape quatre signe une reliance²⁴ à soi, aux vivants et à plus grand que soi. A ce niveau du processus, l'individu retrouve de l'énergie mais c'est l'intelligence du Vivant en soi dans le corps qui va observer ce qu'il en fait : refaire comme avant et servir le « *business as usual* » ou bien servir le processus de transformation et le vivant en soi par le « *change-ment de cap* »²⁵. Selon les actions choisies, la personne avance ou repart dans les étapes précédentes. Ici, le dialogue avec la vie s'opérationnalise par les synchronicités, par un élargissement de la conscience de soi vers un « *moi écologique* »²⁶, et par un changement de narration pour rendre les possibles désirables et renverser les discours dominants.

Enfin, « *le retour dans le monde pour agir à changer de monde* » signe l'étape cinq comme un engagement pour prendre soin de soi, des relations aux autres, humains et autres qu'humains et de la Terre. Une radicalité subversive nourrit dans notre quotidien les « *cinq paradigmes médecines* » – la sobriété joyeuse, la robustesse, l'interdépendance et le vivre avec les

différentes manières d'être au monde, le *care* ou le prendre soin, et le temps cyclique et naturel – pour cultiver, transmettre, et offrir la lumière, l'eau, le feu et les nutriments nécessaires pour faire le choix de la Vie.

Une traversée transformative à partir de son expérience intime des maux reliés à ceux de la Terre, de son territoire, et de la communauté d'être vivant, reconnecte le je au grand tout par une conscience que les trajectoires de reliance à la Terre-mère sont multiples et diverses, et par une reconnaissance compassionnelle que les oppressions systémiques sont communes et généralisées. L'écopsychologie invite plus que jamais à nous relier à nos ancêtres humains et autres qu'humains qui ont su protéger le Vivant, l'honorer, l'aimer, et osé porter leurs voix en acte de résistance quelles que soient les époques, pour nous donner les forces d'œuvrer là où cela fait sens pour soi et en lien avec d'autres pour résister à la destruction du monde sous toutes ses formes d'expressions.

Notes

- 1 Theodore Roszak, *The Voice of the Earth*, Grand Rapids Phanes Press Inc., 1992 et 2001, p. 14.
- 2 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, éd. Gallimard, Paris, 1984, p.116, 189, 192.
- 3 Nathalie Calmé, Michel Cazenave et Mohammed Taleb, *Eloge à l'Âme du monde*, éd. Entrelacs, 2015.
- 4 Mohammed Taleb, *Oser les indisciplines de l'intuition*, entretien réalisé par Edouard V. Piely, 2016
- 5 Andy Fisher, *Radical ecopsychology, Psychology in the service of Life, Second Edition*, Suny Press, 2013, p. XIV.
- 6 Arturo Escobar, *Sentir-penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident*, éd. du Seuil, Paris, 2018.
- 7 Emmanuelle Delrieu, *Comment garder les pieds sur Terre quand tout fout le camp*, éd. Le Souffle d'Or, 2024.
- 8 Jean-Baptiste Say (1767-1832) est l'auteur de la loi des débouchés connue des économistes. Il écrit : «*Les ressources sont inépuisables, car sans cela nous ne les obtiendrions pas gratuitement*».
- 9 Nancy Fraser, *Le capitalisme est un cannibalisme*, éd. Agone, Marseille, 2025.
- 10 Axel Honneth, *La réification*, éd. Gallimard, Paris, 2007.
- 11 Guy Debord, *La société du spectacle*, éd. Folio, Paris, 1967, 2011.
- 12 Cf *Le code Noir de 1685*, éd. L'esprit Frappeur, Paris, 1998.
- 13 Camille Froidevaux-Metterie, *Un corps à soi*, éd. du Seuil, Paris, 2021.
- 14 Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, éd. Mondes sauvages & Actes Sud, pour une nouvelle alliance, 2020, p. 205.
- 15 Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, éd. Gallimard, Paris, 2005.
- 16 Christophe André, Christophe Faure, Steven Laureys et Matthieu Ricard, *Quand la mort éclaire la vie*, éd. L'Iconoclaste, 2022.
- 17 Tylie GrosJean, Elie Wattelet et Michel-Maxime Egger, *Reliance. Manuel de transition intérieure*, éd. Acte Sud, 2023.
- 18 Bill Plotkin, *Soulcraft: Crossing into the Mysteries of Nature and Psyche*, éd. New World Library, 2003.
- 19 Theodore Roszak, historien, philosophe et participant à la fondation de la contre-culture américaine, a créé le terme «écopsychologie» en 1992 dans le livre fondateur *The Voice of the Earth: An Exploration of Ecopsychology*.
- 20 Emmanuelle Delrieu, *Comment garder les pieds sur Terre quand tout fout le camp*, éd. Le Souffle d'Or, 2024.
- 21 Mickaëlle Provost, *L'expérience de l'oppression. Une phénoménologie du sexisme et du racisme*, PUF, Paris, 2022.
- 22 Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, éd. Folio, Paris, 1949/2002.
- 23 Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, éd. du Seuil, Paris, 1952 et *Les damnés de la terre*, éd. Maspero, Paris, 1961.
- 24 Selon Edgar Morin, *La Méthode. L'Éthique, Tome IV*, éd. du Seuil, Paris, 2004, la reliance est un processus dynamique et complexe qui inclut à la fois l'action de relier et de se relier, l'état qui résulte d'être relié.e, et le processus de transformation de l'action et de l'état de reliance.
- 25 Joana Macy et Molly Young Brown, *Ecopsychologie pratique et rituels pour la terre, revenir à la vie*, éd. Le Souffle d'Or, 2018.
- 26 Arne Naess, *Une écosophie pour la vie; Introduction à l'écologie profonde*, éd. du Seuil, Anthropocène, 2017.



Cahier central



Relier Ecologie et Sagesse : un chemin de conscience



**Les articles suivants sont inspirés des interventions
qui se sont déroulées lors des rencontres
des 6^{es} Assises de la Sagesse les 11,12 & 13 octobre 2024 :**

La Terre, notre maison commune Comment nous préparer aux mutations en cours

**avec la participation d'Eric Julien, Jean-Pierre Chometon,
Glenn Albrecht, Monseigneur Martin, Michel Maxime Egger
et Philippe Yacine Demaison.**

**Retrouvez ces interventions sur la chaîne YouTube
des Assises de la Sagesse :**

www.youtube.com/@lesassisesdelasagesse

**Inspirons-nous de ces paroles de Sagesse
si nécessaires aujourd'hui.**

Ensemble pour imaginer demain

Avec les Kogis, réveiller nos mémoires de vivants



Eric Julien

Géographe et consultant en entreprise.

En 1985, alors qu'il parcourt les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie), il est sauvé d'un œdème pulmonaire par les Indiens Aruacos et Kogis (Kagabas). Pour les remercier, et tenter de contribuer à leur survie, il co-fonde l'ONG Tchendukua – Ici et Ailleurs qui accompagne les Kogis, Aruacos et Wiwas (peuples autochtones de Colombie) dans la restitution de leurs terres et la préservation de leurs cultures ancestrales.

Il a également cofondé l'EPNS (Ecole pratique de la nature et des savoirs) qui expérimente et forme adultes et enfants à des nouveaux liens d'alliance avec le vivant.

Il vit dans la Drôme, où il anime des « parcours de reconnexion nature » à destination des adultes, des enfants, familles, mais aussi entrepreneurs et managers.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages, le dernier paru : *Kogis : le chemin des pierres qui parlent, dialogues entre chamans et scientifiques*, éd. Actes Sud, 2022.

**Pour plus d'informations :
www.ecolenaturesavoirs.com
www.tchendukua.org**

Si vous le voulez bien, **je vais ouvrir mes propos en partageant avec vous quelques idées clés, comme une suite de jalons, de points de repères sur le chemin.**

Pour cela, je voudrais revenir sur un personnage que Philippe Yacine a mentionné dans ses propos d'ouverture, **Platon et le mythe de la caverne**. Pour ceux qui ne se souviennent peut-être pas de ce mythe, des humains sont enfermés dans une caverne, les chaînes aux pieds, ils se réchauffent tant bien que mal autour d'un feu et voient leurs ombres projetées sur les parois de la caverne. Ils pensent que ces ombres qui tapissent les murs représentent la réalité. Mais ces ombres qu'ils voient sur le mur ne sont que des reflets, leurs reflets. Il faut que l'un de ces humains sorte enfin de la caverne pour prendre conscience qu'il existe un autre ordre de réalité à l'extérieure de la caverne.

Pour celui ou celle qui s'est aventuré-e hors de la caverne, se pose alors un nouveau dilemme : **Comment partager, expliquer aux humains restés dans la caverne, que hors de**

la caverne, il y a une autre réalité? C'est difficile, pour ne pas dire impossible. **Qui es-tu toi, pour prétendre nous expliquer que ce que nous croyons être la réalité, n'est qu'un reflet, une projection?** C'est difficilement acceptable. Pire, porteur d'un récit qui remet en cause une croyance collective, le messenger risque bien de se faire agresser.

Pourquoi ai-je choisi d'évoquer ce mythe de la caverne? En référence à une petite phrase qui évoque l'idée selon laquelle *«Les temps changent mais les comportements demeurent»*. Sous-entendu, cette question de la sagesse, ou plutôt de la prise de conscience du grand mystère de la vie auquel nous appartenons, est une interrogation universelle dans le temps et l'espace. Chaque génération est amenée à se la reposer, encore et encore, redécouverte permanente de ce qui «est» mais dans des contextes économiques, culturels et sociaux, fluctuant, chaque fois différents, ce qui peut brouiller la lecture des choses. Etre confronté au mystère de la conscience, à l'époque de l'IA, n'est sans doute pas la même chose, n'emprunte pas les mêmes chemins qu'aux temps des chasseurs cueilleurs.

Un mythe qui en 2025, reste totalement d'actualité et qui invite à se réapproprier la dimension circulaire du temps. Une perception circulaire, qui veut que chaque génération se doive de réinventer, reparcourir son propre chemin d'éveil. Dans le champ de la conscience, il est impossible d'accumuler une



expérience, puis de transmettre un «truc», un «niveau de conscience», à ses enfants ou à l'autre en général. D'ailleurs c'est quoi la conscience? Où est-elle nichée? Dans l'univers ou dans un repli du cerveau. C'est chaque fois, une expérience unique, solitaire et singulière que rappelle cette petite phrase écrite sur le fronton d'une minuscule chapelle, perdue dans la forêt de Brocéliande – *«La porte s'ouvre du dedans»*.

Dans un temps circulaire, les mêmes questions se reposent à chaque génération. Les réponses ne sont jamais acquises une fois pour toute, encore moins possible à transmettre. En revanche ce qui peut être transmis, c'est le cadre, le chemin qui va faciliter, permettre, nourrir ce chemin d'éveil. Peut-être ce que l'on nomme, la «tradition». Une question qui se pose à une époque où l'esprit humain a réussi à inventer une technique, capable de rayer toute vie sur terre: la bombe atomique. **Est-ce notre conscience**



ou notre inconscience qui nous a conduit à inventer la possibilité de mettre fin à toute vie sur terre ?

Mais revenons aux Kogis, de leur vrai nom, les Kagabas. Derniers héritiers des grandes sociétés précolombiennes du continent sud-américain. Vous avez eu la gentillesse de raconter en ouverture comment j'ai rencontré les derniers survivants de cette société dite « précolombienne ». Évaluée à 1,5 millions de personnes en 1525, à l'arrivée des conquistadors, il ne resterait plus aujourd'hui que 25 000 survivants de génocides dont malheureusement toutes les sociétés dites « racines » ou « autochtones » de par le monde ont et continuent à être victimes. Je les rencontre en 1985, il y a tout juste 40 ans. Victime d'un œdème pulmonaire, de l'eau dans les poumons, alors que je tentais l'ascension de leur montagne refuge, la plus haute montagne du monde en bordure de mer, ils me recueillent, me soignent et me sauvent

la vie. Moi qui ai fait ce que l'on appelle en France des « Grandes Ecoles », **j'ai découvert ce jour-là quelque chose que je n'avais jamais appris : la solidarité de la vulnérabilité.**

Lorsqu'on est mourant, seul, que la vie s'échappe inexorablement, on est bien content qu'un homme, une femme, un grand, un petit, un indien, un noir, un jaune ou un vert, peu importe, prenne soin de vous. Nourrisse cet essentiel qui fonde la vie, la relation. Voilà un « autochtone », qui pourrait m'en vouloir, en vouloir à ce que je représente, 500 ans de colonisation barbare, d'exploitation, de mépris, qui me tend la main et me traite en frère. Un humain sans rancœur, qui fait vivre cette valeur magnifique, inscrite en lettres d'or sur les frontons de nos mairies, de nos écoles, la fraternité. **Ces humains que nous méprisons, nourrissent encore ces essentiels qui fondent l'humanité.**

Je me souviens de longues heures de mules, pour redescendre dans leur village, où j'ai été soigné. Après quelques jours dans une hutte ; je suis sorti explorer un peu la vallée où j'avais été accueilli. En revenant de mon exploration, je suis tombé sur des plants de tomates cerises, des tomates rampantes, qui avaient été plantés devant la porte de ma hutte. Je me souviens m'être dit *« C'est ballot, ces tomates, elles touchent le sol, elles vont pourrir, visiblement ils ne savent pas cultiver les tomates »*. Me voilà parti dans la forêt, rechercher quelques tuteurs pour redresser la

trentaine de plants de tomates. Quand en fin d'après-midi, quelques Kogis reviennent de leurs champs – pour l'essentiel ce sont des agriculteurs – ils commencent à me regarder perplexes en train d'attacher mes derniers tuteurs. Au bout d'un moment, l'un d'entre eux me demande « *Qu'est-ce que tu fais ?* », et je lui réponds que je redresse les plants pour sauver leur récolte, éviter que leurs tomates ne pourrissent. Et un autre Kogis de rajouter : « *Oui, mais, tu comprends, si on a mis cette espèce de tomates à l'entrée de ta hutte, c'est parce qu'elle dégage un tanin très fort qui évite que les insectes ne rentrent, c'est une espèce d'insecticide naturel ; si ça ne t'ennuie pas de tout remettre comme avant, ça nous arrangerait* ».

Voilà une deuxième leçon que je n'avais pas apprise dans les « Grandes Ecoles », la curiosité de l'autre : ne pas penser que l'on est le centre du monde. En psychosociologie, on appelle cela la position de base, l'humilité nécessaire pour questionner et s'intéresser à ce qui n'est pas soi, aux liens, à l'altérité qui permet de s'éveiller.

Il est évident que cette rencontre « essentielle » avec la société Kogi - Kagaba a joué pour moi, un rôle d'accélérateur de conscience. Comme une invitation à se reconnecter à la vie. Les Kagabas incarnent encore une société ancrée dans une pratique globale, pragmatique qui laisse peu de place à l'incohérence. Dans nos sociétés modernes, on peut parler et parler encore, sans besoin de cohérence.

Vous pouvez tenir des propos dans une loge de Francs-maçons et avoir des comportements différents à l'extérieur, vous ouvrir à la compassion dans une église et être inhumain en dehors. **Nous sommes nombreux à parler de coopération, fraternité, humilité, écoute active, bienveillance, mais il est rare, de rencontrer des personnes, souvent qui parlent peu, mais qui par leurs gestes, leurs sourires, incarnent ces valeurs.** Les Kagabas ne sont pas des êtres parfaits, chaque tradition, quelle qu'elle soit, est confrontée aux risques de prise de pouvoir, d'égos exacerbés, de projection et finalement d'éloignement de l'essentiel, s'habiter sereinement en paix joyeuse.

Au cœur de leur société, gardiens/gardiennes des lois de Sé, ou lois du vivant, se trouvent les *mamas* (hommes) et les *sagas* (femmes), personnages hors du commun en charge de nourrir : préserver la qualité du lien sensible avec toute chose (une autre façon de parler de vie spirituelle). Choisi dès leur naissance, ils passent près de 18 ans dans l'obscurité pour écouter la terre se mettre en syntonie avec ses pulsations cosmiques, ses rythmes et ses vibrations. 18 ans, pour habiter une conscience de vie. Une vie hautement spirituelle, qui reste reliée en permanence à l'humilité de la vie quotidienne, cultiver, nettoyer, méditer, soigner, éduquer. **C'est sans doute cette capacité à rester relié entre le « ciel » et la « terre » qui leur donne leur puissance d'être, non pas sur, mais avec. De fait, leurs autorités spirituelles ne sont pas « hors du monde » bien au contraire,**

elles incarnent et invitent à une immense et parfois douloureuse quête de cohérence et d'unité à ce qui «est».

C'est une société immensément vivante, non pas tant au sens strict de nos vies quotidiennes, ni même de notre vitalité intrinsèque, mais de l'immensité mystérieuse, qui nous précède et nous survira, à laquelle ils restent connectés. **Enfin, qu'est-ce que «vivre»? Vivre réellement dans une société artificialisée, déconnectée d'elle-même, en proie, comme possédée par une folie autodestructrice ?**

Dans nos sociétés modernes, coupées du Vivant où la nature est réduite au rôle de matière première, terrain de loisir ou esthétique nous sommes passés de «l'Homme EST la Nature» à «L'Homme ET la Nature». Une petite lettre le «S» est tombée quelque part comme absorbée par notre ignorance. *«Nous sommes devenus tellement intelligents que nous ne comprenons plus rien à la nature».* Gilbert Cochet, naturaliste.

Un rapport à la vie qui autorise tous les débordements, toutes les folies, tous les déséquilibres, symptômes de cette rupture. **Il existe pourtant une petite voie/voix, comme un trésor, caché, voilé, là où l'humain cherche peu, voire jamais, à l'intérieur de lui-même.** Avant d'être des êtres de culture, nous sommes des êtres de nature. Cette nature mystérieuse et infinie, nous en faisons partie, mieux, nous en sommes



une expression. *« Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les Hommes »* - disait le sage. Qui n'a jamais entendu cette phrase ? Et pourtant, qui tente vraiment de l'incarner ? Les mamas Kagabas ne font pas autre chose, lorsqu'ils passent 18 ans dans l'obscurité, sans échappatoire, sans influence culturelle extérieure, rien. Juste la vie en soi à la découverte de ce qu'ils nomment « les lois de Sé » que les aborigènes nomment le temps du rêve, ce temps qui précédait les formes telles que nous les connaissons, que nous pouvons les étudier. **Car avant la vie, qu'y avait-il qui a permis l'émergence du vivant ?**

Aujourd'hui, avec l'association Tchendukua ici et ailleurs, que j'ai créée avec Jacqueline Bac en 1997, nous collectons des fonds, pour racheter, sécuriser et rendre leurs terres ancestrales à cette communauté humaine, miraculée de notre histoire. 3000 ha de terres ont été rachetés et restitués, sur ces 3000 ha, 1500 ha

de forêt ont été régénérés ce qui est ridicule au regard des enjeux. Une petite tache verte, sur l'immensité du monde. **Au-delà de l'aspect physique de ces territoires, des cours d'eau protégés, des écosystèmes régénérés, des grands et petits animaux, dont des perroquets qui reviennent, ce qui me touche le plus, c'est la confiance que nous avons réussi doucement à retisser avec cette société humaine dont nous avons bafoué les droits, l'intégrité et tant de fois trahi la confiance.**

C'est cette confiance retrouvée qui nous a permis d'ouvrir des espaces de dialogue véritable entre deux « praxis » du monde, très éloignées, mais dont le dialogue, la mise en résonance est une condition de survie pour nos modernités perdues. Je ne connais pas toutes les expériences qui sont menées de par le monde, mais **c'est sans doute une des premières fois que des représentants de peuples autochtones sont invités en France, non**



pas dans des salles de conférence, non, mais sur un territoire, dans la nature, pour dialoguer, raisonner avec des scientifiques. Il s'agit de partir de ce que nous avons en commun, l'eau que nous buvons, l'air que nous respirons, la terre sur laquelle nous marchons, pour raisonner, et mettre perspectives nos praxis, analyses respectives, *«Où l'autre nous renseigne sur ce que nous en savons pas, ou plus, de nous»*. La première expérience s'est tenue dans la Drôme, le haut diois. Cinq représentants Kogis sont venus, à qui nous avons fait cette proposition.

«Promenez-vous et faites-nous un diagnostic de santé des espaces que vous traversez, les montagnes, les forêts, les cours d'eau, etc.». La même proposition a été faite aux quelques 35 scientifiques de toutes disciplines présents pour cette expérience. Il y avait deux interrogations sous-jacentes à cette expérience

Les Kogis connaissent-ils, sur nos territoires, des choses que nous ignorons ?

Ces connaissances sont-elles opératives sur nos territoires ?

Ont été invités une trentaine de scientifiques : géologues, biologistes, naturalistes, et médecins. A toutes et tous, que je remercie ici de leur engagement, a été posé la même question que pour les Kogis : messieurs les naturalistes, messieurs-dames biologistes, sillonnez le même territoire, le Haut Diois, la Drôme, et faites-nous un diagnostic, le vôtre, de la santé territoriale.

Est-il possible de résonner autant que de raisonner autour d'un sujet commun, un territoire ? Tel était l'enjeu de ce projet. Je ne vous cache pas qu'au début de l'expérience, je n'en menais pas large. Je me disais *«ils ne vont rien trouver ; ici on est sur du calcaire, des écosystèmes tempérés, eux, ils vivent en zone tropicale, dans des zones granitiques»*. C'était finalement une belle occasion d'être confronté à mes propres peurs, mes croyances, car au final, la rencontre s'est avérée exceptionnelle sur plusieurs plans ; celui du bon sens. Voilà des hommes et des femmes qui voient, perçoivent, analysent (c'est aussi du registre de l'analyse) des choses, des phénomènes, qui se passent sur nos territoires, de l'ordre du bon sens, que nous ne voyons plus.

Vivant à 85 % en ville, dans des espaces carrés, artificiels, nous n'avons plus aucun contact avec l'intimité du vivant. C'est toute une mémoire qui se délite, des connaissances intimes des lieux qui se perdent. Certains agriculteurs, pratiquent encore à leur mesure leurs territoires. Ils le parcourent le jour, le soir, aux différentes saisons, et finissent peu à peu par le «sentir». Mais c'est une partie réduite de la population. **Dans la Drôme, les Kogis ont vu, ont perçu sur un territoire qui leur était inconnu, des phénomènes, des situations que nous ne voyons plus.**

Exemple : Nous nous sommes retrouvés devant une zone humide, où l'on voit l'eau qui affleure à la surface et au milieu de laquelle

se trouve une source captée. On entend l'eau qui coule dans une grosse cuve en béton, carrée, coiffée de deux couvercles de fontes d'où partent deux tuyaux qui doivent alimenter en eau les villages en contrebas. Le tout est entouré par d'épais grillages, doublés de barbelés.

Les Kogis s'arrêtent et regardent silencieux la scène. Ils semblent atterrés. Pourquoi étaient-ils atterrés? Qu'est-ce qui les interpellaient à ce point? Au bout d'un temps de silence, une question a fusé: *«Qui a décidé de prendre toute l'eau, pourquoi vous n'avez pas partagé? Qui a pris cette décision de s'accaparer toute la ressource?»*. Leur incompréhension était liée au non partage de la ressource avec les autres vivants, dont les animaux. Si les animaux ne peuvent pas boire, ils vont s'en aller, s'ils s'en

importants, le haut Diois est rapidement devenu une zone désertique, soumise à chaque grosse pluie à de fortes érosions, voir des inondations qui impactaient jusqu'à Valence en contrebas de la vallée. C'est Napoléon III qui va initier une démarche volontariste de reforestation. Le pin noir, dit pin d'Autriche sera choisi, pour ses capacités à pousser sur terrain sec et aride.

Comme son nom l'indique, le pin d'Autriche n'est pas un pin autochtone de la Drôme. Il a été planté en masse pour lutter contre l'érosion suite à la déforestation. Effectivement il a poussé, mais son omniprésence a acidifié les sols, a assombri les forêts, ne permettant plus à la faune autochtone de trouver de la nourriture, jusqu'à certains papillons qui n'avaient plus as-

En revanche, ce qui peut être transmis, c'est le cadre, le chemin qui va faciliter, permettre, nourrir ce chemin d'éveil.

vont, sachant qu'ils participent à la bonne santé des territoires en dispersant les graines notamment, la forêt va s'affaiblir, se fragiliser. Si la forêt se fragilise, les racines s'affaiblissent, on peut imaginer au final, que la source va disparaître. Un constat accablant de notre ignorance des principes de base qui fondent la vie.

Autre registre, celui du savoir et de l'intellect.

Victime d'importantes coupes de bois, à l'époque de la révolution, puis pendant la guerre de 14/18 où les besoins en bois étaient

sez de lumière pour continuer à se développer. Les forêts du Diois, sont devenues des forêts, sombres, silencieuses, qui ne permettent plus un écoulement normal de l'eau, générant un phénomène d'enfoncement de la rivière Drôme avec la perte associée de la micro faune. Ce sont des impacts du temps long, mais ce sont de vrais impacts que les Kogis ont tout de suite identifiés. *«Mais qui a planté ces arbres égoïstes?»* ont-ils demandé? c'est-à-dire des arbres *«qui ne communiquent plus, ou qui ne jouent plus leur rôle normal comme des arbres autochtones?»*.

Un échange s'est ouvert entre les naturalistes présents, le garde-forestier, les Kogis, qui parlaient, certes, avec des mots de vocabulaire différents, tous du même sujet. Et les Kogis de reposer une question : *« Mais quel était l'esprit malade qui a planté ces arbres venus d'ailleurs et perturbé les grands équilibres de ces écosystèmes ? »*.

« Mais ils sont en train de mourir, les hêtres vont revenir, les chênes vont revenir », commenta Gilbert Cochet, naturaliste. Et les Kogis de répondre *« oui, peut-être les hêtres vont revenir, mais l'esprit malade qui a fait ça, lui, il est toujours là, il ne va pas s'en aller »*.

Après les savoirs, nous sommes passés au plan de la connaissance, plus liée à l'expérience, le champ privilégié des Kogis. Là encore, certaines perceptions partagées par les Kogis ont soit été vérifiées par les scientifiques présents, soit ouvert de nouveaux et intrigants champs de réflexion, révélant d'autres voies de perception, de compréhension des dynamiques spécifiques des territoires. **Pour les Kogis, un territoire s'appréhende comme un « corps territorial », dans lequel, comme pour un corps humain, s'incarnent des fonctions interreliées et interdépendantes. Ils fonctionnent un peu comme des médecins quand ils auscultent un corps, sauf que là, il s'agit de lieux.** Une zone marécageuse va avoir une fonction, les sources une autre, les glaciers encore une autre, comparés à des cerveaux, etc. On le sait, tous les glaciers de nos montagnes sont en train de disparaître : pour



les Kogis, c'est comme si tous nos cerveaux étaient en train de se ramollir, et de disparaître. **Et un corps sans cerveau risque bien d'être un corps malade.**

Bref, nous sommes confrontés à nombre de questions qui invitent, un peu comme l'évoquait Philippe Yacine en parlant de Jean Malaurie, à élargir notre pensée, à regarder le monde différemment, en tous cas à l'expérimenter différemment afin de tenter de renouveler notre regard.

Ce cheminement vers un autre regard, résonne avec les propos de Jean-Marie Le Clézio citait dans un de ses ouvrages *« Le Rêve mexicain »*, où il évoque cette idée : **Si les conquistadors, quand ils ont rencontré les sociétés autochtones d'Amérique centrale avaient tenté le dialogue avant la destruction, si ces deux regards avaient dialogué, notre histoire moderne en aurait-elle été changée ? Qui sait. Mais peut-être est-**

il encore temps d'avoir ce dialogue. Pour J.-M. Le Clézio, « *On ne naît pas indien, on le devient* », manière de rappeler que s'ouvrir à l'autre en général, aux sociétés traditionnelles dont font encore partie les Kogis en particulier, ouvre peut-être la voie de la réconciliation, de la division en nous, donc de la paix ? **Une manière de rappeler, qu'être indien n'est sans doute pas le fait d'une langue, d'un vêtement ou d'une culture, mais d'un rapport au monde vivant, dans ses dimensions vitales et mystérieuses.**

Je terminerai en partageant ces principes, qui fondent la société Kogis et sans doute les sociétés traditionnelles en général.

Premier principe, il existe des lois universelles, qui nous traversent et qui nous fondent, que les Kogis appellent «lois de Sé». Il faut les identifier, les respecter, les pratiquer. On est là bien loin des lois humaines, qui changent selon nos convictions, nos intérêts et sur la base de modalités pas toujours explicites. Ces lois, pour paraphraser Victor Hugo, que l'on soit riche ou misérable, elles s'appliquent à tous et toutes.

Second principe, ce que rappelle le Tao : sans deux, sans altérité, pas de mouvement, pas de création pas d'harmonie possible.

Dans les sociétés traditionnelles, la question essentielle est bien de ne pas perdre le contact avec la source, à savoir ces principes

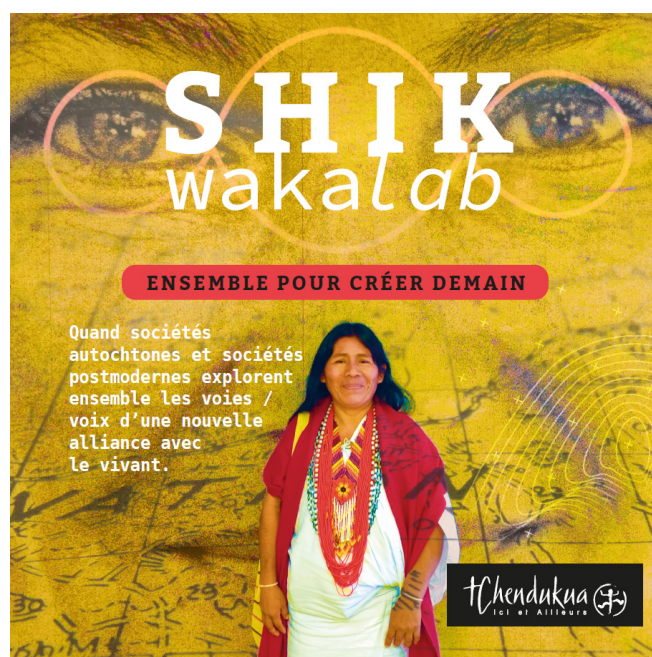
universels, avec lesquels nous devons humblement cheminer en harmonie pour avoir une chance de continuer l'aventure humaine joyeuse et pacifiée.

Au-delà de ces principes, deux « raisons d'être », si l'on peut prendre ce terme issu de nos sociétés modernes, guident et organisent leur vie sociale.

Soigner la terre. Mission qu'ils vont accomplir en identifiant et en soignant la terre à partir des points d'acupuncture (EZUAMA) de leurs territoires.

Vivre et partager ensemble en paix, ou comment faire de l'altérité une richesse.

Le seul enjeu de nos sociétés modernes, c'est de réussir à tenir barbaries et violence à distance. Ou comment passer du diable (*Diabolos*), qui divise à l'amour véritable, créateur qui rapproche et qui guérit.



Et comme on peut le voir ces derniers mois, ce n'est jamais gagné. **Prier et aimer le monde, les vivants.**

Quand on arrive à toucher cette sérénité-là, **«peuple-racine / ou pas peuple-racine»**, peu importe, **ce sont juste quelques humains au cœur ouvert qui imaginent et créent une histoire porteuse de guérison.**

Et n'oubliez pas, la vie est courte, l'humour, la joie et la poésie sont de magnifiques voix/voies porteuses de joie et d'enthousiasme. Elles prennent la parole, lorsque les mots s'éteignent.

Merci infiniment de votre écoute.





Les peuples de l'être, les peuples de l'avoir : se retrouver dans le vivant



Jean-Pierre Chometon

**Directeur de la publication du média Natives –
Des peuples, des racines.**

**Co-président de l'association Les Amis de Natives
dédiée au soutien des peuples autochtones
et au dialogue entre eux et nos sociétés
contemporaines.**

**Auteur de *Itinéraire d'un amoureux de la vie*
(Aluna Editions, 2017) et de *La vie est un chemin
sans fin et sans limite* (Editions Hélios, 2025).
www.revue-natives.com**

Entre sagesse et écologie s'esquisse un même souffle: celui du vivant. Les peuples racines rappellent que la Terre n'a pas besoin d'être sauvée, mais simplement aimée, écoutée, honorée, célébrée.

Lors des Assises de la Sagesse, une question traverse souvent les échanges comme un fil d'or: comment réconcilier la sagesse et l'écologie? Comment redonner sens à notre présence sur Terre, non comme propriétaires du vivant, mais comme ses partenaires, ses fils et ses filles?

Car notre époque, fascinée par la puissance de l'avoir, semble avoir oublié pour beaucoup d'entre nous la simplicité de l'être. Nous accumulons savoirs, biens, technologies et certitudes, mais que savons-nous encore de la reliance silencieuse qui nous unit à la terre, au souffle, à la communauté du vivant?

De l'avoir au service de l'être

Nos sociétés modernes se sont construites sur l'idée d'une séparation: l'humain d'un côté, la nature de l'autre qui est la base du

naturalisme. L'avoir est devenu la mesure du succès, l'individualisme la forme dominante du lien ou de l'absence de celui-ci. Et pourtant, plus nous avons, moins nous semblons être heureux, en joie. Comme si l'accumulation nous vidait de sens, comme si la possession creusait le manque.

Les peuples racines – que je préfère nommer peuples de l'être – vivent à l'inverse selon une autre grammaire du monde. Ils n'ont pas besoin de posséder la forêt : ils la respirent, la chantent, l'écoutent, lui parlent. Leur science est celle du lien. Leur économie, celle de la réciprocité. Leur spiritualité, celle du vivant.

Quand un ancien Arhuaco de la Sierra Nevada parle de la montagne, il ne dit pas « ma » montagne. Il dit : « Nous sommes la montagne ». Cette phrase bouleverse toute notre logique occidentale : elle ne décrit pas une métaphore poétique, mais une expérience vécue. L'être humain n'est pas séparé du monde ; il est la conscience par laquelle le monde se reconnaît.

La sagesse comme écologie intérieure

L'écologie véritable commence là : non pas dans un plan de sauvegarde, mais dans un retournement du regard, de l'attention, vers ce qui perçoit (à l'arrière-plan) et Je suis cela. Tant que nous n'aurons pas réconcilié notre nature intérieure avec la nature extérieure, nous continuerons à réparer d'une main ce que nous détruisons de l'autre, sans comprendre, en ayant tout fragmenté, spécialisé, sans lien et vision globale.

La sagesse, dans son sens le plus ancien, n'est pas une accumulation de connaissances, mais un art de vivre en cohérence. Elle invite à cultiver l'attention, la mesure, la gratitude. Elle relie ce que la raison a séparé : le corps, le cœur, l'âme et l'esprit, le visible et l'invisible, le matériel et le spirituel.

Etre sage, c'est être écologique. Non pas au sens militant ou technique, mais au sens originel du mot *oikos* : habiter juste. Habiter son corps, habiter le monde, habiter le silence, habiter la relation... Etre à sa place, non pas au sommet de la création, mais au cœur du vivant.

Le témoignage des peuples racines

Depuis des décennies, j'ai eu la chance de rencontrer – ou d'accueillir – des représentants de ces peuples venus du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Sami, Kari-ri Xocó, Arhuaco, Kogi, Q'ero, Purépecha, Aborigènes, Puvi-Pygmée... Tous portent, chacun à sa manière, un message semblable : celui de la mémoire du lien de l'appartenance au Tout.

Leur parole n'est pas une nostalgie du passé, mais une sagesse du présent. Ils nous rappellent que la Terre n'est pas une ressource, mais une mère ; que le ciel n'est pas un décor, mais un souffle ; que le temps n'est pas linéaire, mais cyclique.

Lorsqu'ils parlent du « vivant », ils incluent les pierres, les vents, les ancêtres, les lacs... Tout participe d'un même chant. Cette perception holistique peut nous dérouter, nous qui avons appris à nommer, classer, séparer.



Mais c'est précisément dans cette autre manière de percevoir que réside une clé pour notre avenir commun.

Car si l'écologie occidentale s'occupe de la survie du vivant, la sagesse autochtone s'occupe de sa symphonie. Elle ne cherche pas seulement à préserver, mais à harmoniser. Elle ne vise pas la durabilité, mais la continuité du lien, de l'équilibre.

Vers une écologie de la conscience

La sagesse et l'écologie se rejoignent dans ce point de bascule : celui de la conscience. Ce n'est pas le monde qu'il faut sauver, mais changer notre regard sur le monde. La Terre survivra à nos excès, mais qu'en sera-t-il de notre humanité ?

Nous croyons agir pour la planète, mais c'est notre âme et notre pensée que nous cherchons à guérir. Car le dérèglement climatique n'est que le miroir d'un dérèglement intérieur. La déforestation n'est que le reflet de la perte de notre intériorité. Et si la Terre brûle, c'est peut-

être parce que nous avons oublié d'honorer le feu sacré de la vie. Un Mamo Kogi, rencontré récemment, nous disait que pour beaucoup d'entre nous, la source de nos difficultés venait d'une sexualité non respectueuse, alignée.

Retrouver la sagesse, c'est redevenir conscient. C'est apprendre à écouter la pluie, à parler à l'arbre, à sentir, à reconnaître le vivant en soi et autour de soi. C'est aussi oser le silence, l'humilité, la lenteur – ces vertus que nos calendriers et nos écrans ont effacées.

De l'illusion du progrès à la maturité de l'être

Nous vivons une époque paradoxale : jamais l'humanité n'a eu autant de moyens pour transformer le monde, et jamais elle ne s'est sentie aussi impuissante face à elle-même. Nous confondons le progrès avec la croissance, l'intelligence avec la vitesse, la liberté avec le choix infini.

Mais la sagesse, elle, ne cherche ni à croître ni à dominer ; elle cherche à s'accorder.



Comme l'arbre, elle grandit en silence, vers le ciel, tout en plongeant ses racines dans la terre. Elle ne s'oppose pas à la modernité, mais l'invite à se souvenir de ce qu'elle a oublié : la profondeur.

Peut-être notre mission individuelle et collective est-elle d'unir ces deux voies : la connaissance du monde matériel et la connaissance du monde intérieur. Non plus science contre conscience, mais science éveillée. Non plus technique contre nature, mais technologie en alliance.

De la fracture à la reliance

Ce chemin demande un déplacement vers le cœur, le corps, sans laisser toute la place aux idées, aussi brillantes soient-elles. Il ne s'agit plus de parler au nom de la nature, mais avec elle. De ne plus agir pour les peuples racines, mais d'apprendre auprès d'eux.

De ne plus accumuler des savoirs sur le vivant, mais de redevenir vivants nous-mêmes.

A travers des rencontres inspirantes avec des sages, à travers la revue *Natives* et d'autres, à travers les rencontres, les expositions et les dialogues partagés, j'ai vu croître cette résonance en moi et chez d'autres. Des artistes, des chercheurs, des jeunes, des anciens, des citoyens du monde s'éveillent à une même évidence : nous sommes reliés. Cette reliance n'est pas une idée ; c'est une expérience. Quand elle se vit, tout change : notre manière de consommer, de travailler, d'aimer, de prier. Nous cessons de vouloir « sauver » la nature ; nous nous souvenons simplement que nous en faisons partie.

Les peuples de l'être

Les peuples racines n'ont jamais cessé de nous tendre la main. Ils nous montrent, par leur manière d'être, qu'il est possible de vivre autrement : dans la simplicité, le partage, la gratitude.

Ils ne possèdent presque rien, et pourtant ils semblent riches de tout. Leur richesse n'est pas dans l'avoir, mais dans la qualité de leurs relations – à la terre, à la communauté, à l'invisible.

Serions-nous devenus, nous, les peuples de l'avoir ? Nous qui croyons être libres parce que nous possédons, mais qui vivons enfermés dans nos manques ? Peut-être.

Mais la question, comme toute question vivante, reste ouverte.

que la Terre n'a pas besoin de nouveaux conquérants, mais de nouveaux êtres conscients. Elles nous invitent à cesser de chercher ailleurs ce qui se trouve ici : la présence.

Peut-être la véritable écologie de demain ne sera-t-elle pas une science, mais une prière. Peut-être la véritable sagesse ne sera-t-elle pas un savoir, mais un chant. Un chant d'unité, d'humilité et de joie, par lequel l'humanité retrouvera sa juste place dans la grande symphonie du vivant.

Respirons l'instant.


Yallah.

La sagesse, dans son sens le plus ancien, n'est pas une accumulation de connaissances, mais un art de vivre en cohérence.

Car il ne s'agit pas de juger, mais de relier. L'avoir n'est pas l'ennemi de l'être : il en est l'instrument, à condition de ne pas inverser la hiérarchie. Lorsque l'avoir sert l'être, il devient un outil de création, de transmission, de beauté. Mais lorsque l'avoir prétend remplacer l'être, il engendre une autre partialité du monde. Nous pouvons vivre à la lisière des deux dans le monde du ET et pas celui du OU.

L'appel du vivant

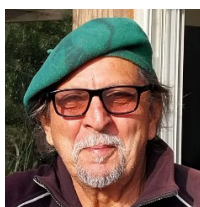
La sagesse et l'écologie ne sont pas deux disciplines à rapprocher ; elles sont les deux battements d'un même cœur. Elles nous rappellent



***« C'est par la reconnaissance
de notre solidarité avec les autres
êtres vivants que nous nous approcherons
de l'Esprit universel.
Il nous faut réintégrer l'humain
dans le cosmique. »***

Théodore Monod

Le Symbiocène : notre seul avenir



Glenn Albrecht

Philosophe spécialiste de l'environnement. Il s'intéresse à la relation entre l'écosystème et la santé humaine sur le plan à la fois théorique et appliqué. Il innove dans le domaine de la recherche sur les problèmes de santé mentale « psychoterratiques », c'est-à-dire liés à la Terre. Il définit le concept de « solastalgie » c'est-à-dire l'expérience vécue lors de changements environnementaux négatifs. Il publie également des ouvrages dans le domaine de l'éthique animale, notamment l'éthique de la relocalisation d'espèces menacées d'extinction face aux pressions du changement climatique. Il publie dans des revues à comité de lecture et a récemment achevé et publié des chapitres dans des ouvrages consacrés à ses domaines de recherche. Son dernier livre *Les émotions de la Terre* est paru en 2021 et propose une vision du monde radicalement nouvelle pour sortir de la crise écologique.

En tant qu'ancien professeur de durabilité en Australie, j'ai consacré ma carrière à défendre l'écologie comme une manière nouvelle et révolutionnaire de comprendre la place de l'humanité au sein de la nature et de toute sa complexité. L'un des fils conducteurs de mes recherches a été le domaine du *psychoterratique*, c'est-à-dire notre relation émotionnelle et psychologique avec la Terre.

Le terme « écologie », créé en 1866 par le biologiste allemand Ernst Haeckel, a évolué pour devenir bien plus qu'un concept scientifique : c'est aujourd'hui un véritable changement de regard sur le monde. J'aimerais en retracer brièvement l'évolution et montrer la place qu'il occupe aujourd'hui dans les approches transdisciplinaires.

L'idée d'interconnexion entre les êtres vivants a peu à peu été remplacée par une vision utilitaire, qui considère la nature avant tout comme une source de ressources et de services destinés aux humains. Pour redon-

ner du sens à notre rapport au vivant, il me semble essentiel d'associer à l'écologie la notion de *symbiose*. Là où le mot « écosystème » reste parfois abstrait pour le grand public, la « symbiose » évoque au contraire des relations intimes, équilibrées et bénéfiques entre des formes de vie très différentes. En réunissant ces deux notions – l'*écologie* (les connexions) et la *symbiose* (les relations mutuellement bénéfiques) – nous pouvons esquisser une vision inspirante pour l'avenir : celle du *Symbiocène*, une ère fondée sur la coopération entre les êtres vivants.

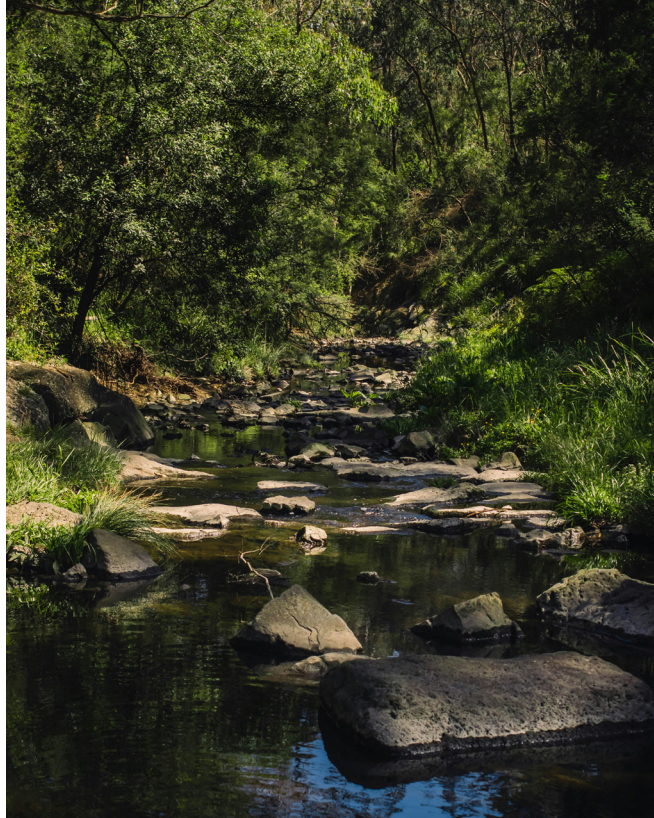
Comme l'exprime avec une grande clarté Edgar Morin : *« Nous devons prendre part à l'émergence d'une société mondiale et d'une patrie planétaire, en portant notre attention sur le contexte et sa complexité à travers une synthèse intellectuelle féconde, animée par une vision symbiotique. La voie de la Sagesse appelle à une conscience vive et essentielle de la solidarité humaine et de la communion qui constituent notre destin planétaire. »*

L'écologiste social américain Murray Bookchin a résumé avec une grande justesse ce que signifie une compréhension écologique du monde et ce qu'elle implique pour la conception de notre place en son sein : *« Le point nodal de l'écologie – trait singulier de cette science à une époque de docilité scientifique généralisée – découle de son objet même, de son domaine propre. Les questions dont traite l'écologie sont impérissables, en ce sens qu'on ne*

peut les ignorer sans mettre en péril la survie de l'humanité et celle de la planète elle-même. Son caractère crucial ne tient pas tant à la puissance de la raison humaine – puissance que la science a sacralisée lors de ses périodes les plus révolutionnaires – qu'à une puissance encore supérieure : la souveraineté de la nature... L'écologie montre clairement que la totalité du monde naturel – la nature envisagée dans l'ensemble de ses aspects, de ses cycles et de ses interrelations – réduit à néant les prétentions humaines à la maîtrise de la planète. » (Bookchin, 1971)

La conclusion de Bookchin appelle aujourd'hui, en 2026, une réévaluation critique à la lumière de ce que l'on nomme communément « l'Anthropocène », cette période de domination humaine sur la nature. Les « prétentions à la maîtrise » de l'humanité sur le monde ne se sont nullement atténuées au cours des cinquante dernières années ; elles se sont au contraire intensifiées, devenant toujours plus arrogantes et périlleuses.

Les individus occupant des positions de pouvoir et d'influence dans les sphères de la gouvernance continuent de se percevoir comme les architectes de leur propre destin – et de celui de la planète. Leur souveraineté demeure intacte ; ce n'est pas celle de « l'écologie de la nature ». Un paradigme historique dominant, celui du **despotisme**, incarnait un discours explicite et des pratiques fondées sur l'exploitation et la mise en sujétion du monde naturel au bénéfice de l'être humain.



Le paradigme historique qui lui a succédé, **l'environnementalisme**, a introduit un niveau de préoccupation plus élevé quant aux relations entre les activités humaines et la nature. Toutefois, son langage demeure celui des « environnements » – de ce qui nous entoure, de ce qui nous encercle.

L'écologisme, idéologie environnementale dominante au début du XXI^e siècle, promeut une relation plus intégrée et plus systémique entre l'humanité et la nature. Pourtant, la terminologie même de l'écologie provient du mot grec *oikos*, qui désigne le « foyer », la maisonnée, et renvoie aux notions d'entretien domestique et de gestion du lieu de vie. *L'oikos* constitue le socle/la racine (*eco*) de concepts contemporains tels que l'écologie et l'économie.

L'historien de l'environnement Donald Worster rappelle que le terme « oecologie » (écologie), forgé en 1866 par le biolo-

giste évolutionniste allemand Ernst Haeckel, dérive de la même racine que le mot plus ancien « économie » : « *Haeckel a puisé cette nouvelle appellation dans la même racine que celle du terme « économie » : le grec oikos, qui désignait à l'origine le foyer familial et ses activités quotidiennes d'entretien. Avant l'avènement de l'économie politique moderne, on considérait les affaires économiques nationales comme de simples extensions du budget et du garde-manger du foyer.* » (Worster, 1977)

Il persiste ainsi une interprétation de l'écologie et des écosystèmes comme de simples « extensions du budget et du garde-manger du foyer », aujourd'hui reformulée en termes de capital naturel, de compensations, de services écosystémiques, d'espaces enclavables, de biobanques et d'inventaires dans le grand marché de l'existence. La « logique économique » de la nature est subsumée dans l'économie humaine.

Le terme **écosystème** fut introduit par le biologiste A. G. Tansley en 1935. Celui-ci affirmait que les êtres vivants ne peuvent être envisagés indépendamment de « l'environnement du biome – les facteurs de l'habitat au sens le plus large – avec lesquels ils forment un seul système physique ». Ainsi, l'organique et l'inorganique sont en relation constante; mais, pour les besoins de la connaissance scientifique, ils peuvent être abstraits en systèmes plus ou moins vastes et étudiés comme des « entités autonomes reconnaissables ».

Tansley précise clairement que ces écosystèmes sont des entités abstraites, conçues pour permettre au biologiste de comprendre la vie dans le contexte d'une réalité biophysique complexe, multi-niveaux et multi-échelles.

Dans cette perspective, l'écosystème évoque une vague idée de relations et d'interconnexions entre le monde biotique et le

monde abiotique, tout en rendant extrêmement difficile – voire impossible – la délimitation précise de tels « systèmes ». Tansley lui-même utilisait le terme « environnement » pour situer l'écosystème. Or, comme nous l'avons vu, ce terme engendre plus de problèmes qu'il n'en résout.

Nous empilons des abstractions sur des abstractions: le mot « système » signifie déjà assembler ou produire quelque chose de nouveau. Nous avons ainsi créé un « éco-système » qui n'existe pas réellement, mais qui sert la commodité de l'étude dite scientifique.

Pour les personnes non formées aux biosciences, l'idée même d'un « système » de connexions invisible à l'œil nu, relevant d'une abstraction destinée à une science réductionniste, dépourvue de toute relation vécue ou émotionnelle avec les humains, et sans frontières clairement définies... n'a tout simplement aucun sens. Seuls les spécialistes peuvent dialoguer intellectuellement avec de telles constructions abstraites.

De surcroît, depuis l'époque de Haeckel et de Tansley, nous avons découvert au sein de ces « écosystèmes » abstraits des domaines eux aussi invisibles: les microbiomes des organismes complexes; les zones hyporhéiques, qui prolongent les rivières visibles en réseaux souterrains quasi infinis; les mycorhizes fongiques, qui étendent les frontières des plantes et des forêts bien au-delà de ce que l'œil hu-



main peut percevoir; ou encore les bactéries qui participent à la formation de la pluie dans les nuages. Tout cela met en échec notre capacité à nous relier à ce que l'abstraction d'«écosystème» est censée désigner.

Je soutiens que l'incohérence de ce «éco» constitue l'une des raisons majeures de notre échec en tant qu'espèce sur cette Terre finie. Elle explique aussi l'incapacité de ces concepts à mobiliser les sociétés humaines vers des transformations structurelles profondes, au sein d'un ordre toujours despotique.

Les termes «écologie», «écosystème» et «éco» ont été si largement détournés et mal compris dans l'espace social qu'ils en ont perdu toute signification. En outre – et cela est particulièrement vrai pour les peuples autochtones – ces concepts issus des sciences échouent à saisir les dimensions émotionnelles et spirituelles du lien humain à la terre.

Enfin, la modernité et la modernisation sont elles aussi des concepts en échec. Mais plutôt que de tenter de les réhabiliter en les «écologisant» (Latour, 2013), la prochaine étape de la dialectique entre l'humain et la nature doit consister à **sybiotiser** (Maruyama, 1973) l'héritage du despotisme et de l'écologisme.

Nous devons désormais affronter notre responsabilité dans le **sybiocide** – la destruction des liens symbiotiques qui soutiennent la vie.

Symbiose et révolution sybiotique

L'humanité est en train d'échouer en tant qu'espèce. Nous saisons les bases mêmes de notre vitalité en ravageant les fondements de toute vie sur notre planète, la Terre. L'un de ces fondements essentiels est la **symbiose**: l'innombrable réseau de partenariats mutuellement bénéfiques entre des organismes divers – les holobiontes – patiemment tissé au fil des temps profonds, et qui permet à la vie de perdurer comme une entreprise coopérative unifiée. En refusant de considérer la vie comme une constellation de partenariats, nous contribuons au sybiocide, qui élimine des milliers d'espèces engagées dans ces relations, déclenchant une cascade massive d'extinctions à la fin de l'Anthropocène. À mesure que les humains perfectionnent leurs capacités à briser les symbioses, cette cascade ne cesse de s'amplifier.

Ce sont les Grecs de l'Antiquité qui furent les premiers à consigner par écrit les observations de zoologues précoces sur la manière dont, pour leur bénéfice mutuel, des organismes et des espèces distinctes vivent ensemble. Le concept grec de **συμβιώσεις**, latinisé plus tard en *symbiosis*, fut employé dans deux contextes étroitement liés.

Le premier relevait du domaine biologique, décrivant la cohabitation et la coopération entre espèces très différentes. Le second relevait du domaine social, où le terme

désignait bien plus qu'une simple relation : il évoquait des partenariats, la compagnie, la cohabitation, les échanges sociaux, la fraternité, la communion et le commerce.

Dans les années 1870, des biologistes allemands cherchaient à comprendre et à décrire des relations nouvellement observées entre des composantes distinctes d'organismes. C'est à ce moment-là que le concept antique de symbiose fut mobilisé pour exprimer scientifiquement de nouvelles « manières de vivre ensemble ».

Le mycologue allemand Albert Bernhard Frank fut le premier, en 1877, à introduire le terme **symbiotisme**, à partir de ses travaux sur les lichens. Il soulignait la nécessité d'un concept dépassant le parasitisme, capable de désigner des relations allant au-delà de la simple coexistence, et incluant des partenariats mutuellement bénéfiques. Le symbiotisme décrivait ainsi une « connexion nécessaire » entre deux êtres, révélant « un caractère nouveau dans la création organique ».

Depuis les années 1870, la symbiose, en tant que science biologique, n'a cessé de se développer. Les relations symbiotiques sont aujourd'hui considérées comme la norme, et non comme l'exception, à grande échelle. À l'échelle microscopique, cependant, la découverte de relations jusque-là invisibles a déclenché une véritable **révolution symbiotique**. Les recherches contemporaines – notamment

en biologie végétale et dans l'étude du microbiome humain – ont placé ces relations au cœur de notre compréhension du vivant.

Au centre de cette révolution se trouve une avancée rapide des connaissances sur la coopération entre organismes, sur le rôle fondamental des microbiomes dans toutes les formes de vie complexes, et sur le fait que certains « organes » (comme les mitochondries ou les chloroplastes) sont eux-mêmes issus de la symbiose. Nous comprenons désormais que l'évolution résulte à la fois de mécanismes darwiniens et de ce que j'appelle des processus **margulisiens**, en référence à Lynn Margulis (1938-2011).

Cette compréhension nous oblige à repenser radicalement ce que signifie être humain... nous ne sommes pas ce que nous pensions être.

De la symbiose au sumbioïsme, vers le Symbiocène

Dans sa définition la plus simple, le **Symbiocène** – nouvelle ère de l'histoire biogéologique – désigne une période au cours de laquelle les humains se réintègrent de manière symbiotique au reste du vivant. Je décris le Symbiocène comme une phase de l'histoire humaine caractérisée par des formes d'intelligence et de pratiques capables de coexister avec des processus et des formes de vie mutuellement régénératifs, au sein de systèmes vivants historiquement connectés.



Le Symbiocène dépasse la simple relation écologique à la nature: il marque un retour conscient aux partenariats symbiotiques avec d'autres formes de vie – et la découverte de nouveaux. En tant qu'ère, il est l'expression d'une philosophie transdisciplinaire du vivant. J'ai nommé cette philosophie le **sumbioïsme** (*sumbios*, vivre ensemble + *isme*).

Le *sumbioïsme* est l'art et la science collectifs par lesquels l'humanité rassemble les connaissances nécessaires pour «vivre ensemble» au sein de la matrice complexe de toute vie. Un *sumbioïste* est une personne qui réfléchit à cette philosophie du vivant, l'écrit et la transmet. J'ai introduit ces concepts pour la première fois dans *Earth Emotions* (2019).

Le sumbioïsme s'inscrit dans le prolongement de ce que l'on appelait autrefois la philosophie environnementale. En remplacement du despotisme, de l'environnementalisme et de l'écologisme, ce nouvel «isme» se donne

pour tâche de transformer notre société **dysbiotique** – hostile à la vie – en une société véritablement symbiotique.

Le sumbioïsme, associé à certains principes matériels du Symbiocène, fournira les fondements nécessaires à la refondation de nos institutions sociales et culturelles, encore prisonnières de disciplines cloisonnées et de paradigmes obsolètes.

En somme, le Symbiocène et sa philosophie générative, le sumbioïsme, sont profondément **révolutionnaires**. Ils dessinent un avenir qui devra être co-conçu et co-construit par des êtres humains créatifs, en partenariat avec les formes de vie multiples qui peuplent la Terre.

Le Symbiocène offre **notre seul avenir possible** – pour les enfants, et pour la vie complexe sur cette planète.



Inspirations écospirituelles



Michel Maxime Egger

**Sociologue de formation et écothéologien
d'enracinement orthodoxe.**

Il a travaillé successivement comme journaliste, chargé de campagne puis de plaidoyer pour des grandes organisations suisses de solidarité Nord-Sud.

Il a fondé en 2016 un Laboratoire de transition intérieure, porté par deux ONG suisses.

Il anime le site www.trilogies.org qui met en dialogue traditions spirituelles et grands enjeux de notre temps, en particulier les questions écologiques.

Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'écospiritualité, l'écopsychologie et la spiritualité.

Son dernier livre *Gaïa et Dieu.e - Un écoféminisme chrétien est possible* est paru en 2025. www.trilogies.org

Pour penser le monde et y agir en ces temps de bouleversements systémiques d'une infinie complexité, nous avons besoin de nouveaux concepts. Le «symbiocène», développé par Glenn Albrecht, en est un. L'écospiritualité en est un autre. Elle désigne un espace-carrefour de réflexions et d'expériences, qui relie des mondes, des disciplines et des approches plurielles: les traditions de sagesse, en particulier religieuses comme le christianisme où je me situe; les spiritualités holistiques qui se déclarent souvent néo ou post-religieuses; l'écoféminisme, l'écopsychologie et l'écologie profonde; les sciences contemporaines, particulièrement la physique quantique et les nouveaux courants ouverts aux dimensions d'invisible et de mystère; la militance écologique qui cherche à ancrer l'engagement dans une dimension de verticalité et de sacré.

Quête d'unité

L'écospiritualité, avec la multiplicité d'actrices et d'acteurs qu'elle regroupe, va prendre des formes et des colorations très diverses,

raison pour laquelle on devrait plutôt parler d'écospiritualités au pluriel. Dans cette grande diversité, il y a des divergences, qui peuvent être source de tensions et de friction, mais aussi beaucoup de points communs, des lignes de force qui me semblent bien rejoindre la culture des Assises de la sagesse. J'en mentionnerai trois.

Premièrement, **la conscience de l'unité entre écologie et spiritualité**. Dans une perspective écospirituelle, il n'y a pas d'écologie sans spiritualité ni de spiritualité sans écologie. Les deux sont indissociables, parce que nous sommes avec la Terre dans une communauté d'être, de vie et de destinée. Il ne s'agit donc pas seulement de verdir un chemin spirituel ou d'ajouter une couche de spiritualité à un engagement écologique, mais de comprendre que les deux forment un tout.

Deuxièmement, **la conscience aiguë que nous nous situons à un moment carrefour de l'histoire de l'humanité**. Nous sommes, d'une certaine manière, à la croisée des chemins. Du temps où j'étais journaliste, au début des années 1990, j'avais rencontré le philosophe catholique Jean Guittou, peu avant sa mort. Il me disait : « L'humanité approche d'un point vertigineux où elle aura à faire un choix radical entre la catastrophe et la métastrophe, entre le suicide cosmique et la mutation des consciences ». Edgar Morin dirait : entre l'abîme et la métamorphose. Je crois que nous n'approchons plus seulement de ce point, mais qu'en réalité nous y sommes, en plein dedans. **Le choix que nous avons à opérer** – « ra-

dical » car allant à la racine des problèmes – est celui entre la vie et la mort. Difficile de ne pas penser ici au texte biblique du Deutéronome : « Vois, je te propose aujourd'hui, vie et bonheur, mort et malheur, choisis la vie, afin que toi et ta prospérité [c'est-à-dire les générations futures], vous viviez » (Dt 30, 19-20).

En lien avec ce choix, et c'est la troisième grande convergence entre les écospiritualités, **l'enjeu n'est pas seulement d'améliorer ou corriger le système existant comme le propose, par exemple, le développement durable, mais d'accomplir un véritable changement de paradigme**. Le pape François, dans son encyclique *Laudato si'*, ne dit rien d'autre : « Ce qui arrive en ce moment nous met devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse ». Le patriarche orthodoxe Bartholomée I^{er} parle d'une métanoïa individuelle et collective : « La crise écologique ne relève en soi ni de l'éthique ni de la morale, c'est une question ontologique qui requiert une nouvelle manière d'exister, un changement radical d'attitude, une vision renouvelée et une perspective neuve. [...] Il nous faut une nouvelle vision du monde si nous désirons une nouvelle terre ».

Cette mutation des cœurs et des consciences est au cœur des traditions de sagesse. Toutes, à leur manière, visent l'accomplissement de ce que le philosophe et théologien Raymond Panikkar appelle la « trinité radicale » : **l'unité fondamentale entre le cosmos (la Terre, la nature, le vivant), l'humain et le divin**. Cette tri-unité, qui fonde le réel, est à la fois déjà là et pas encore accomplie. Mais,

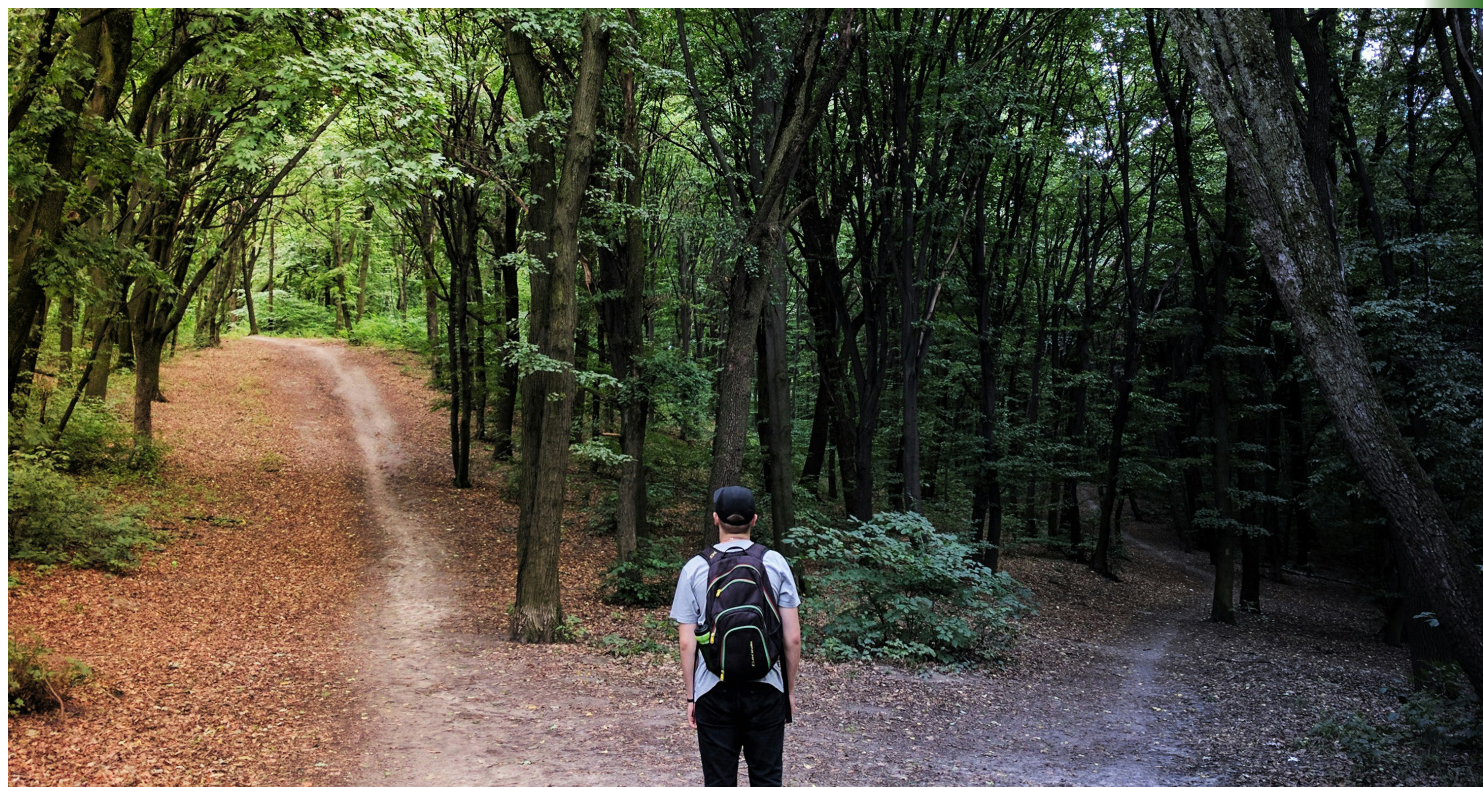
comme nous le rappellent les dérèglements climatiques, la sixième extinction des espèces et les inégalités sociales croissantes, les relations vitales entre le cosmos, l'humain et le divin sont en permanence brisées et dégradées par la démesure humaine, au-dedans et au-dehors de nous. La visée des écospiritualités est, dans un travail de conscience et d'incarnation, de mettre fin à ces destructions et d'offrir des chemins de réconciliation vers la réalisation de cette tri-unité. Cela, aux plans intérieur et extérieur, individuel et collectif.

Réenchanter notre relation au vivant

Concrètement, cette grande métanoïa passe par un certain nombre de mutations intérieures. Elle suppose un dépassement des dualismes – hérités de la modernité occidentale – qui sous-tendent le système croissant, productiviste et consumériste qui épuise la Terre. J'en évoquerai trois qui constituent autant de chantiers écospirituels.

D'abord, le dualisme entre le divin et la nature. Son dépassement implique de sortir des visions matérialistes, désacralisées et dé-senchantées du vivant. Le christianisme occidental, avec la modernité, a mis l'accent sur la transcendance divine. Dieu a été exilé dans les cieux, expulsé dans une forme d'extériorité par rapport au monde et à la matière. Du coup, la nature a été vidée de toute intériorité, réduite à un objet, un stock de ressources ou une marchandise. **L'enjeu est de réenchanter notre relation au vivant, de lui redonner une âme.**

Pour ce changement de regard, la tradition chrétienne offre plusieurs pistes. On peut, en simplifiant, distinguer deux grands axes. **Un premier est la tradition théophanique. Elle considère la création comme une manifestation de Dieu : le reflet de son amour, de sa bonté, de sa générosité et de sa beauté.** C'est, par exemple, ce qu'exprime le psalmiste quand il parle des « cieux qui proclament la gloire de Dieu ». C'est aussi l'idée de l'univers comme un grand livre





où lire et découvrir les œuvres de Dieu. Bernard de Clairvaux, dans une lettre, donne ce conseil à l'un de ses disciples : « Crois-en mon expérience, tu en apprendras plus dans les bois que dans les livres. Les arbres et les rochers t'apprendront des choses que tu ne saurais connaître autrement ». La clé, ici, est l'expérience.

Un deuxième axe est l'approche *panenthéiste*, particulièrement chère à l'orthodoxie en ce qu'elle maintient l'équilibre entre la transcendance de Dieu et son immanence. « Dieu est dans l'univers et l'univers est en Dieu », affirme Grégoire Palamas (XIV^e siècle). Cette vision n'est pas à confondre avec le panthéisme, qui identifie Dieu et la nature. Si tout est en Dieu, tout n'est pas Dieu. Et si Dieu est en tout, il ne se réduit pas à ce tout. Dieu habite la création et y agit de diverses manières : par son Esprit saint qui anime toutes choses et continue son œuvre créatrice en synergie avec les autres créatures, mais aussi par ses énergies incréées qui « pénètrent l'univers comme l'eau une éponge » (Grégoire Palamas), faisant de chaque réalité naturelle un sacrement de la présence de Dieu.

En résumé, la Terre n'est seulement un ensemble de réalités physiques, biologiques ou chimiques. Elle n'est pas que la « maison » (*oikos*) de l'être humain, mais aussi du divin. Elle est en cela un mystère sacré qui appelle au respect, à l'émerveillement face à ses beautés et à la gratitude – pour ses dons et son extraordinaire biodiversité nécessaires à notre vie.

Retrouver notre juste place dans la création

Un deuxième dualisme à dépasser est celui entre l'être humain et le vivant. S'en affranchir requiert de sortir de l'anthropocentrisme qui a placé l'être humain au centre de tout – prenant la place de Dieu –, en dehors et au-dessus du reste du vivant, c'est-à-dire dans une posture de supériorité. Ainsi, Descartes parle de l'être humain comme « maître et possesseur de la nature » – une domination rendue possible par le fait que, pour lui, la « nature n'est que matière ». **L'enjeu est donc de redonner à l'être humain sa juste place dans la création.** On peut, là aussi, en s'inspirant notamment du corpus biblique et chrétien, proposer deux changements de regard.

Une première invitation est de considérer l'être humain comme un microcosme. Non seulement nous faisons partie du grand tout cosmique, mais ce dernier fait partie de notre être. Il vit en nous avec tous ses règnes : minéral, végétal et animal. La vertu écologique correspondante est l'humilité, dont la racine étymologique est la même que celle d'« humain » : l'humus. Selon le récit de la Genèse, Dieu nous a façonnés avec de la glaise. Nous sommes des

«glébeux», traduit André Chouraqui. Nous sommes «poussières de terre» et, démontrent les astrophysiciens, «poussières d'étoile». Nous sommes aussi créés le même jour que les animaux et en dernier – non comme le couronnement hiérarchique de la création, mais comme sa récapitulation.

Tous ces éléments expriment **notre interdépendance profonde avec l'ensemble du vivant**. Tout ce que nous faisons à la Terre et aux êtres qui l'habitent, nous le faisons à nous-mêmes, et inversement. Nous sommes par là-même appelés à la compassion. Ainsi, selon *Laudato si'*, «la désertification du sol est comme une maladie pour chacun et chacune, et nous pouvons nous lamenter sur l'extinction d'une espèce comme si elle était une mutilation de notre être».

Une deuxième invitation est de **voir l'être humain comme un pont entre la Terre et le Ciel**. Modelé avec de la glaise, il est aussi créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il est donc un «être frontière» (Grégoire de Nazianze, IV^e siècle) qui appartient à la fois à la matière et à l'esprit, au fini et à l'infini, à la Terre et au Ciel. **Cette condition ne nous donne aucun droit de supériorité ou de domination, mais une responsabilité. Notre vocation est de devenir un trait d'union entre les deux, un agent participant non à la défiguration de la création, mais à sa transfiguration.**

Connaître par l'amour

Le troisième dualisme à surmonter est celui entre la raison et d'autres facultés de notre être, en particulier les sens, les émotions et l'in-

tuition. Toute cette transformation intérieure au service de la grande transition ne saurait, en effet, être le fruit de la seule rationalité logique, exaltée par la modernité occidentale comme forme suprême de connaissance.

L'enjeu est d'«apprendre la langue divine si mystérieusement dissimulée dans la nature» (Bartholomée I^{er}). Pour cela, il convient d'éveiller et cultiver l'esprit ou intellect spirituel (*noûs* en grec). En réduisant l'être humain à un composé psychosomatique, la modernité occidentale a évacué cette faculté mystique qui nous permet de voir au-delà des apparences pour communier à la dimension de mystère et à la présence divine. **L'écologie intégrale demande un mode de connaissance intégral, qui embrasse et articule les diverses intelligences (sensorielle, émotionnelle, rationnelle, imaginative et mystique) en les reliant au cœur, centre du centre de l'être.**

Nous passons alors du savoir *sur* à la connaissance *de*. Une connaissance qui est co-connaissance – naissance avec ce qui est à connaître – directe, intuitive, globale, paradoxale, au-delà de la dualité sujet-objet. Les clés en sont l'émerveillement – l'étreinte de la conscience par l'Esprit – et l'amour, si bien chanté par Dostoïevski: «Mes frères, aimez toute la création dans son ensemble et ses éléments, chaque feuille, chaque rayon, les animaux, les plantes. En aimant chaque chose, vous en comprendrez le mystère divin».



Saint François et le Cantique des créatures



Monseigneur Martin

**Evêque de l'Eglise orthodoxe française et moine
au Monastère de St-Michel du Var.
Il anime des retraites et transmet de cœur à cœur
un enseignement profond.**

**Chantre de la spiritualité chrétienne
des origines, il participe à de nombreuses confé-
rences en France comme à l'étranger.**

**Son approche des Textes, audible
pour tous, associe le sens de la tradition,
la conscience de la modernité et l'écologie.**

**Son dernier livre «*Marthe, Marie et Lazare,
les saints amis du Christ*» est paru en 2024
aux éditions Lazare et Capucine.**

Je propose d'aborder notre rencontre au-
tour du **thème de l'écologie et de la spiri-
tualité en évoquant le visage universel
de saint François d'Assise.**

Pour mémoire, François est né en 1182 à Assise (quelques années après la naissance au ciel en 1179 de sainte Hildegarde de Bingen) à un moment où l'Europe vivait un profond changement de société marqué par l'effondrement du monde rural et l'avènement du monde urbain grâce au réveil extraordinaire du commerce étroitement lié à la naissance ou à la renaissance des villes. Nous assistons alors au passage d'un monde stable, lié à la terre, à un monde en mouvement avec l'apparition d'une nouvelle classe, celle des marchands. Ce fait ouvre une ère sociale nouvelle : les hommes de ce temps s'affranchissent du pouvoir féodal et de tout le système existant fondés sur les principes de vassalité et de subordination pour entrer dans le climat nouveau d'une société fondée sur l'esprit d'association et de liberté. Mais avec le retour de l'or et de l'argent ap-

paraît le cortège de toutes les forces troubles et redoutables d'avidité et de pouvoir qui l'accompagnent. Progressivement, le paradigme qui va coloniser les profondeurs de la société occidentale se met en place; nous en vivons aujourd'hui les douloureuses conséquences...

Il y a huit siècles, François d'Assise participe au grand démantèlement du monde ancien de la féodalité. Il appartient à la classe des marchands qui ont fait la révolution communale en promouvant l'idéal de liberté et d'association. Sa jeunesse se déroule au cœur de cette mutation sociétale. Devenu le « chef » de la jeunesse dorée d'Assise, il porte en lui toutes les turbulences et les démesures de ce jeune monde communal; il en partage les aspirations les plus nobles mais aussi la volonté de puissance...

Différentes expériences vont le conduire à une profonde remise en question: *«Longuement travaillé par la maladie, écrit Thomas de Celano, l'un de ses biographes, François vit peu à peu son univers se transformer»*. Il découvre le vide de sa vie. Un jour, sur la demande de ses amis, François organisa une fête mais quand, dans la nuit, après avoir festoyé, la joyeuse compagnie défila dans la cité endormie, François qui fermait le cortège se laissa peu à peu distancer, songeur et méditant. Soudain, au plus intime de lui-même, il ressentit une présence mystérieuse. **François était tombé amoureux: la douceur de Dieu l'avait envahi...**

En même temps, il découvre une réalité qu'il n'avait jamais encore vue ou osé voir: les ombres du système, les nouvelles hiérarchies qui se mettent en place, avec des logiques complexes, ambiguës, marquées par l'appât de gain, la passion de l'argent et du pouvoir... Et puis la détresse du monde, des plus malheureux dont il s'approche avec compassion jusqu'à devenir l'un d'eux...

A mesure qu'il devient plus sensible à la détresse des hommes, il fait une découverte bouleversante. Dans la petite église de San Damiano, devant l'image de Crucifié, il contemple l'humanité de Dieu qui s'est plongée dans la détresse des plus pauvres; il l'a prise sur Lui. Il s'est fait le frère de chacun de ces petits, écrasés par la société. **Alors naît en lui l'immense désir d'avoir part à l'esprit du Seigneur, de suivre le Fils de Dieu dans sa démarche d'humanité, dans son humilité et sa pauvreté, de devenir le plus petit d'entre eux, leur frère...**

Il est alors parti sur la route des hommes comme le Christ le demandait: sans biens, sans équipage, sans puissance pour *«réparer l'Eglise qui tombait en ruines»*. Le Seigneur lui a donné des frères avec lesquels il a formé de vraies fraternités, selon l'Evangile, et puis des sœurs, très vite placées sous la responsabilité de Claire, jeune femme noble qui avait profondément épousé l'idéal de François, le pauvre d'Assise...



Et puis, les marches sans fin sur les routes d'Ombrie, les prédications dans les églises ou dans la nature, le voyage en terre sainte avec la rencontre avec le sultan, le retour à Assise où des dissensions avaient éclaté parmi les frères... Et puis, en 1224, sur les hautes solitudes de l'Alverne, à la pointe du jour, quelques jours après la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, la rencontre bouleversante avec un séraphin laissant les mains du pauvre d'Assise marquées par les clous... **François est devenu ce qu'il n'avait cessé de contempler : un être touché, transpercé par la Gloire de Dieu...**

Péniblement, à dos d'âne, il est alors descendu de la montagne et reprend la route vers Assise. François, stigmatisé, souffrait alors d'une ophtalmie purulente. Épuisé, il se fit transporter à San Damiano, là où vivaient Claire et ses sœurs qui l'installèrent dans la pénombre d'une cellule de roseaux. Une nuit d'insomnie et de souffrances, à bout de forces et au bord du découragement, François supplie Dieu de le

prendre en pitié et là dans son cœur, il entend une voix, la voix du Seigneur : *« Dis-moi, frère : si, en compensation de tes souffrances et tribulations, on te donnait un immense et précieux trésor : la masse de la terre changée en or pur, les cailloux en pierres précieuses, et l'eau des fleuves en parfum, ne regarderais-tu pas comme néant, auprès d'un pareil trésor, la terre, les cailloux et les eaux ? Ne te réjouirais-tu pas ? »*. Le bienheureux François répondit : *« Seigneur, ce serait un bien grand trésor, très précieux, inestimable, au-delà de tout ce qu'on peut aimer et désirer ! »* - *« Eh bien ! frère, dit la voix, réjouis-toi et sois dans l'allégresse au milieu de tes infirmités et tribulations : dès maintenant vis en paix comme si tu partageais mon Royaume ! »* Et en même temps, une lumière très douce envahit son âme, une lumière qui lui faisait voir toutes choses nouvelles. C'était comme un matin de Pâques...

Alors un immense élan de louange souleva l'âme de François... C'était un merveilleux matin tout auréolé de lumière. Après avoir appelé ses compagnons, il se mit à chanter :

*Très Haut, tout-puissant, bon Seigneur,
à toi les louanges, la gloire et l'honneur,
et toute bénédiction ;
à toi seul, Très-Haut, ils conviennent,
et nul homme n'est digne de te nommer.
Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes
tes créatures,
spécialement messire frère Soleil,
qui fait le jour et par qui tu nous illumines :
il est beau, rayonnant d'une grande splendeur,
et de toi, Très Haut, il est le symbole.*



Loué sois-tu, mon Seigneur, par ou pour sœur

Lune et les Etoiles :

*dans le ciel tu les as formées,
claires, précieuses et belles.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur, par ou pour
frère Vent,*

*et pour l'air et pour les nuages,
pour l'azur calme et tous les temps
par lesquels tu donnes vie à tes créatures.*

Loué sois-tu, Seigneur, par ou pour sœur Eau,

*qui est très utile et très humble,
précieuse et chaste.*

*Loué sois-tu, mon Seigneur, par ou pour
frère Feu,*

*par qui tu illumines la nuit :
il est beau et joyeux,
indomptable et fort.*

Loué sois-tu, mon Seigneur, par ou pour sœur

*notre mère la Terre,
qui nous nourrit et nous porte,
et produit toutes sortes de fruits,
avec les fleurs diaprées et les herbes.*

Ce texte, nous le recueillons des profondeurs de la nuit la plus noire de la vie de saint François; un texte reçu et offert en partage à l'humanité en guise d'ultime témoignage. En une bouleversante synthèse, ce chant célèbre les noces du Ciel et de la Terre. Mais pas seulement... **C'est aussi le chant de l'Homme nouveau, touché par la Gloire de Dieu, le chant de l'homme réconcilié, unifié, sauvé...**

“Très-Haut, tout-puissant, bon Seigneur...”

Le premier mot «Très-Haut» lance le chant vers les hauteurs. Ce chant est un véritable hymne à la Transcendance qui nous réencorde à la Source oubliée. Dans ce mouvement qui nous projette vers le haut, François honore la souveraineté de Dieu. En cela, il rejoint la grande présence de Saint-Michel, l'archange de l'Apocalypse, nous rappelant à travers son Nom en hébreu l'essentielle question : « *Qui est comme Dieu ?* » **Il n'y a que Dieu qui soit Dieu, il n'y a que l'Absolu qui soit**



l’Absolu. Oublier cela, nier cela en «relativisant l’Absolu et en absolutisant le relatif» - définition de l’idolâtrie selon le philosophe Kierkegaard -, c’est laisser le monde entrer dans le chaos du non-sens.

A travers cette image du «Très-Haut», **ce cantique réordonne la vie du monde à la source de la Transcendance Divine. C’est vers elle que s’élanche la force de louange de François qui reconnaît paisiblement la souveraineté de Dieu.** Il n’y a plus de place que pour l’adoration; sa joie est immense de savoir que Dieu seul est Dieu. Et cette Transcendance n’est pas pour François, écrasante parce qu’il a expérimenté en contemplant la Croix de San Damiano, l’infinie miséricorde et la bouleversante «humanisation» de Dieu...

Cet hymne à la Transcendance semble dessiner la branche verticale de la Croix, dans un axe capable de nous faire retrouver l’Unité perdue.

François vient «poser» ensuite la branche horizontale de la Croix: l’exaltation, l’adoration émerveillée pour son Créateur passe par une communion fraternelle avec toutes les créatures. François n’éprouve pas le besoin de rabaisser la matière ou les créatures; au contraire, c’est à travers elles et par elles qu’il fait, que nous faisons l’expérience du Créateur; c’est au cœur même des réalités matérielles que s’ouvre un chemin de lumière vers le Très-Haut...

Arrêtons-nous un moment sur ce thème cher à la Tradition de l’Eglise orthodoxe. Selon l’enseignement des Pères de l’Eglise, Dieu est présent dans toutes Ses créatures, d’abord par Ses idées volontés – appelées *logoi* –, ensuite par Ses Energies Incréées. Nous devons à saint Maxime le Confesseur (+662) l’idée fondamentale que le Christ, Incarnation pleine du *Logos* Créateur, a implanté en chaque chose créée un *logos* caractéristique, une sorte de «pensée» ou de «parole» qui est la présence divine en cette chose, l’intention de Dieu envers elle qui la rend distinctivement elle-même et qui, en même temps, l’attire vers Dieu. Ainsi, par ces *logoi* intérieurs, chaque chose créée n’est pas simplement un objet mais une parole personnelle adressée par le Créateur. Il y a là «Quelqu’un» au milieu de nous et en chaque chose créée que nous ne connaissons pas encore...

C’est saint Grégoire Palamas (+1359) qui complètera cette vision de la création en opérant la «distinction dans l’unité» entre l’essence

de Dieu et Ses énergies. Dans son Essence, tel le centre d'un soleil inaccessible, Dieu est infiniment transcendant, radicalement inconnaissable et absolument imparticipable. Mais dans Ses énergies, qui sont comme les rayons du Soleil, Dieu est inépuisablement immanent, absolument participable, véritable Cœur du cœur de la création. Autrement dit, **Dieu est Tout-Autre et Il est aussi Tout-Nôtre... Ainsi, par la création, il nous est possible de remonter jusqu'au Créateur.**

C'est à cette profondeur que s'établit le courant entre François et toutes les créatures, comme s'il présentait que « tout ce qui vit, habité du Verbe de Vie, est saint ». Mais il apporte une note tout à fait personnelle et originale. Il ne se contente pas de louer Dieu pour ou par ses créatures ; il fraternise avec celles-ci. Ce qui est frappant, c'est de voir chaque élément cosmique appelé « frère » ou « sœur » : ce n'est pas une simple manière allégorique de parler. Il éprouvait réellement, dans la vie de tous les jours, de profonds sentiments fraternels à l'égard de toutes les créatures. Mais au-delà d'une forme de sentimentalité, François percevait directement et intensément la valeur de toute vie et de tout être en tant que manifestation de l'Amour Créateur. **C'est par son cœur profond, lieu de la rencontre de son âme avec l'Incréé Divin, que François peut ainsi fraterniser avec tout ce qui vit et respire. Et il le vit de manière extrême : c'est un poète, un artiste, un homme de l'émerveillement.** Le chant qu'il nous offre à la fin

de sa vie est finalement un chant qu'il a toujours porté, qu'il n'a eu de cesse de déployer tout au long de sa vie qui n'a duré que 44 ans. Ce chant qui s'est intériorisé, est devenu un chant à la Gloire du Très-Haut.

Il me semble que l'écho de ce chant est déposé en chacun d'entre nous. **Ce chant du Très-Haut, nous l'avons oublié. Exilés de la source, nous ne l'entendons plus. Nous sommes désaccordés, désencordés de la Source et nous avons désenchanté le monde.** L'œuvre de réenchantement du monde nous appelle à apprendre à écouter pour entendre ce chant déposé dans nos profondeurs et l'offrir au monde...

Mais pour « entendre », pour « voir » et découvrir cet au-delà du monde des apparences, il faut avoir recouvré l'écoute et la vision profonde émanant d'un cœur purifié. Les Anciens disent que c'est parce que Moïse avait le cœur « circoncis » qu'il lui fut donné de discerner à travers le buisson épineux, la Claire Lumière de la Présence de l'Incréé Divin, du Logos éternel et d'entendre Son Saint Nom. Cette fraternité cosmique passe nécessairement par l'humble reconnaissance de notre condition de créature ayant renoncé à toute attitude de révolte à l'issue d'un long travail d'apaisement, de mise en silence, de purification du cœur. **Il s'agit là d'une démarche qui engage chaque être humain et qui n'est pas facile car elle suppose une profonde conversion du regard et du cœur.**

Pour confirmer notre propos, l'auteure contemporaine Annick de Souzaenelle précise en écho avec la Tradition que le Verbe, **le «Logos» traduit le mot hébreu «Davar» désignant l'information créatrice tissant la profondeur de chaque chose qui existe.** Ce mot est si fondamental que si nous ne regardons plus la création dans sa relation avec ce fondement, nous créons «Dever» qui désigne en hébreu la «peste», effigie de la cinquième plaie d'Égypte ou figure menaçante du quatrième cavalier du livre de l'Apocalypse. La «peste» est le désastre provoqué par l'oubli de la relation de toute chose au Verbe qui la fonde. Tout est alors «chosifié», instrumentalisé, profané; les lois de la Conscience, les lois de Dieu sont piétinées. **Nous vivons aujourd'hui très douloureusement les conséquences d'une telle ignorance.**

Mais il y a plus encore... L'auteur franciscain Eloi Leclerc rappelle la place importante tenue par les rêves, les images et les symboles dans la vie de saint François, depuis les premiers songes qui éclairèrent sa vocation jusqu'au Cantique des créatures. Portés par la réflexion inspirée de l'auteur contemporain Paul Ricoeur qui précise que *« manifester le 'sacré' sur le cosmos et le manifester dans la 'psyché', c'est la même chose... Cosmos et psyché sont les deux pôles de la même expressivité... »*, nous pouvons entendre une dimension plus profonde du Cantique des créatures.

Les créatures que François célèbre ne sont pas seulement observées. Elles sont aussi rêvées, «enluminées» par la poésie des mots utilisés: messire frère Soleil est beau et rayonnant; sœur Lune et les Étoiles sont claires,





précieuses et belles ; sœur Eau est utile, humble, précieuse et chaste ; frère Feu est beau, joyeux, indomptable et fort ; notre sœur la Terre Mère est explicitement chantée par François comme symbole maternel. Ces éléments de la nature semblent être le miroir des énergies cachées, le symbole des forces affectives premières du pauvre d'Assise. **Et ce qui est remarquable, c'est que l'homme qui fraternise ainsi avec eux ne se sent plus écrasé par les forces puissantes et parfois obscures qu'elles représentent et symbolisent. D'un bout à l'autre du chant règnent lumière et sérénité.**

Observons que le cantique commence par l'évocation de «*Frère soleil*» et se termine avec «*Notre sœur la Terre Mère*». Le Cantique est composé d'une alternance régulière entre des éléments masculins et féminins. Ce n'est pas un hasard. Cette alternance révèle une âme ouverte à toutes ses puissances : puissances rationnelles agissantes et conquérantes mais aussi puissances instinctives et affectives d'accueil et de communion.

Eloi Leclerc parlera de ce Cantique des Créatures comme le langage d'un homme réconcilié avec sa totale affectivité. **Son Chant est celui d'un être en qui la nuit et son tourment se sont transfigurés en lumière.** Le symbole du « loup apprivoisé » est l'image de toutes les forces puissantes et animales apprivoisées en l'âme d'un homme qui a su laisser l'Esprit Saint accomplir en son sein Son œuvre de Transfiguration...

Arrivent maintenant deux dernières strophes, que certains auraient aimé éviter : la louange cosmique se déroulait sous le signe d'une fraternité sans nuages ; or nous voici maintenant en contact avec le monde chargé de souffrances, de tensions, de conflits, de maladies et d'épreuves...

*Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ceux qui pardonnent par amour pour toi ;
qui supportent épreuves et maladies :
heureux s'ils conservent la paix,
car par toi, Très Haut, ils seront couronnés.*

Cette strophe a été rajoutée par François lorsqu'il envoya ses frères chanter le Cantique devant l'évêque et le podestat d'Assise, en conflit ouvert. En prolongeant la louange cosmique par celle de l'homme du pardon et de la paix, non seulement il complétait son œuvre mais il en révélait le sens profond. Cette strophe est en réalité l'épanouissement du Cantique qui apparaît vraiment comme le chant de l'homme réconcilié, miséricordieux, l'image du Très-Haut... Pardonner ne peut venir vraiment que de Dieu. Dieu seul pardonne. Le pardon est le sommet de l'Amour et l'Amour est de Dieu, l'Amour est Dieu même. **Pardonner ou demander pardon implique un profond travail de renoncement, de détachement, de deuil qui va consister à se « désagripper », à se « démêler » de l'autre, du mal ; à délier, à laisser aller, à ne pas retenir, à ne pas enfermer.**

En écho avec cette strophe, une parole du grand saint russe Séraphin de Sarov qui énonçait : *«Acquiers la paix intérieure et des milliers autour de toi seront sauvés»*. Le mot «paix» est «*Shalom*» en hébreu. Ce mot signifie que nous ne sommes pas en paix tant que nous ne sommes pas entiers. Tant qu'il y aura des espaces de nous-mêmes non encore rencontrés, des espaces de mémoires non encore traversés, des espaces inconscients non encore nommés, des espaces de conflits non encore pardonnés, nous aurons parfois des moments de paix ; mais nous ne manifesterons pas encore la Paix de l'Être, la Paix du «Je Suis». François d'Assise, dans son œuvre de fraternisation avec toutes les créatures, opte pour une vision du monde où la réconciliation l'emporte sur la déchirure.

*En marche les artisans de paix !
Ils seront appelés Fils de Dieu!...*

A la fin de l'été 1226, l'état de François s'est encore aggravé. Après la venue du médecin lui annonçant sa mort prochaine, François, couché sur son lit, tendit les mains et s'exclama :

*«Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour notre sœur la Mort corporelle à qui nul
homme vivant ne peut échapper.
Malheureux ceux-là qui meurent
en péché mortel !
Heureux ceux qu'elle trouvera
en tes saintes volontés,
car la seconde mort ne pourra leur nuire.»*

Le péché mortel... Expression difficile pour certains d'entre-nous. Qu'est-ce que cela signifie? François a longuement médité sur la mort: «*Tout ce que l'homme croyait avoir, talents, autorité, science, sagesse, tout cela lui sera enlevé.*» Au regard de l'homme pour qui être, c'est avoir, la mort est un chemin d'épouvante car elle l'arrache à tout. «Pécher», c'est en hébreu «*Hata*», en grec «*Hamartia*», c'est «rater la cible» de l'Amour, de la Vie. Le péché mortel, c'est cette erreur de visée profonde qui conduit à la mort spirituelle, une forme de possession de soi et du monde à tout prix qui empêche l'homme de naître à l'infini et l'exclut d'une Vie qui se donne. En cela réside la seconde mort: à l'issue de la mort naturelle, continuer à dire 'non' au Don de l'Être Amour...

*Louez et bénissez mon Seigneur,
rendez-lui grâce et servez-le en toute humilité...*

Un bouleversant chemin d'humanité nous est révélé à travers le Cantique des créatures offert par Dieu à saint François, et à travers saint François à toute l'Humanité. «*On croyait voir un homme nouveau, un homme du siècle à venir*» disait de lui Thomas Celano. Son cantique n'est pas seulement un vibrant hommage au Créateur, il chante aussi la nouvelle création, au cœur même de l'homme. **Sous l'inspiration de saint Jean-Paul II, saint François est devenu en 1979 le saint patron des écologistes. Sa vie nous rappelle combien plus que jamais aujourd'hui, au cœur de la grande crise contemporaine, un pro-**

fond travail de transformation intérieure est le socle obligatoire par lequel nous devons passer pour soutenir de manière opérative tous les engagements qui sont nôtres dans les registres politique, sociétal, économique, technologique et comportemental.

«Je ne crois pas que nous puissions corriger quoi que ce soit dans le monde extérieur que nous n'ayons d'abord corrigé en nous» témoignait Etty Hillesum au cœur de la seconde guerre mondiale.

«Ne gardez pour vous rien de vous afin que vous receïve tout entiers Celui qui se donne à vous tout entier...»

Lettre de saint François à tout l'ordre.

Bibliographie

Eloi Leclerc, *Le Cantique de Frère Soleil – le chant des sources*, éd. franciscaines.

Eloi Leclerc, *Saint François d'Assise – retour à l'Évangile*, DDB.

Eloi Leclerc, *Le Cantique des créatures ou les symboles de l'union*, éd. Fayard.

Julien Green, *Frère François*, éd. du Seuil.



Pour une écologie du Vivant

L'obligation de conscience

La vie est un don et le futur oblige



Philippe Yacine Demaison

Il transmet des enseignements de la voie soufie et de la *Sophia Perennis*, en France et à l'étranger lors de conférences et de retraites.

Rattaché à la voie initiatique soufie, il contribue grâce à ses écrits et ses divers engagements à partager une vision universelle de la spiritualité ancrée dans la Tradition.

Ancien président du scoutisme français, il continue son service auprès des hommes et de la nature, en particulier par une réflexion et des actions où se conjuguent sagesse et écologie.

Devant le désarroi grandissant du XXI^e siècle, il fonde en 2020 Les Assises de la Sagesse ainsi que la revue Sagesse vivantes basées sur la vision de l'Unité dans la diversité avec des hommes et des femmes engagés.

Ils souhaitent ensemble réhabiliter le rôle des sagesse sacrées et créer des passerelles entre la philosophie occidentale et la métaphysique orientale, entre méditation et action.

www.lesassisesdelasagesse.com

Le terme « obligation » renvoie généralement aux injonctions de l'*Establishment*, à une contrainte inhérente aux pratiques du monde moderne et à sa maltraitance systémique du vivant.

Il faut arrêter cette machine infernale du réchauffement.

Jean-Pascal van Ypersele¹

Protège mon âme contre le glaive, ma vie contre le pouvoir des chiens.

Psaume, 22-20

Ici, l'obligation de conscience est le rendez-vous de l'humanité avec sa propre histoire. La promesse de la technique moderne s'est inversée en menace – Prométhée s'est irrévocablement déchaîné. Par la modification radicale de son environnement et ses conséquences sur la vie future, l'homme ne peut plus se contenter d'une vision restrictive de sa responsabilité².



Le berger devenu prédateur considère la vie comme un dû alors qu'elle est un don. **Une dette a été contractée envers les générations futures mais aussi envers le Vivant :** une dette plurielle, effarante, touchant à notre propre existence, à celle de l'univers et à tout ce dont nous jouissons. Il nous reste à métamorphoser nos ambitions techniques en devoir d'humilité.

« L'humanité échoue en tant qu'espèce. Nous saisons les bases mêmes de notre vitalité en ravageant les fondements de toute vie sur notre planète, la Terre. Un élément essentiel de ces fondements est la symbiose³ ». En affirmant cela Glenn Albrecht nous invite à prendre en compte : « l'ensemble innombrable de partenariats mutuellement bénéfiques entre organismes divers – les holobiontes – construits au fil des temps profonds et permettant à la vie de persister comme une entreprise coopérative unifiée⁴. »

L'écologie, c'est l'inspiration par la vie ! Nous sommes vivants et le revendiquons comme un privilège et un devoir ! Nous sommes obligés par le vivant.

Pierre Rabhi

L'humain, n'a-t-il pas la réminiscence que vraiment, Nous l'avons créé alors qu'auparavant il n'était aucune chose ?

Coran : sourate 19, verset 67

Comment honorer une telle responsabilité sinon par la conscience ? Son amplitude honore l'homme, le distingue au sein de la nature, l'oblige à un grandir, à un éveil. Elle se transforme en une obligation de conscience face aux enjeux cruciaux qui nous menacent : l'instabilité croissante de la structure même des sociétés modernes, le dépassement des limites planétaires – la liste est exponentielle. **Quelles que soient les causes, une seule fait sens : le défaut de conscience.** La

critique de la science cartésienne par Edgar Morin et sa proposition d'une *scienza nuova*⁵ prenant en compte la complexité du Vivant, invite l'intelligence humaine à ne plus être la victime d'elle-même, à ne pas céder au désir d'absolutisation de l'homme pour et par lui-même. Un essai prophylactique⁶ face à l'*hubris* et à la démesure humaine⁷, nous invitant à l'obligation de conscience, à une reconnaissance intime, emplie de gratitude et de simplicité – le jaillissement d'une évidence : l'offrande de la vie et la prise en compte de sa vulnérabilité.

N'est-il donc pas temps de déclarer la devise de l'anthropocène : « Je pense donc... je fais ce que je veux », ennemie du genre humain et des non-humains ?

La vie est un emprunt et le futur oblige. Destruction et création se combattent et s'entre-fécondent pour produire le devenir du cosmos mais la vie demeure fragile, précaire, jamais confirmée dans son propre avenir. Si le paradigme de la complexité relie ordre et désordre, interaction et organisation, **pour la Tradition c'est le paradigme de l'Unité – le *Tawhid*⁸ – qui en assure l'émergence et la cohésion.** La cohérence – maître-mot de l'harmonie – est le fruit de l'unité reliant la vie à elle-même : une goutte de rosée ruisselant d'une feuille jaunie en automne, un vol d'hirondelle virevoltant par-delà les ombres du vallon, l'éclat cristallin du schiste à la lumière du prin-

temps, pour le Cheikh Al-'Alawî⁹, chaque atome de la création porte le sceau de l'Unité, celui de sa Présence.

Le symbolisme cosmique, que nous retrouvons, à des degrés divers, dans toutes les architectures religieuses, n'est pas une représentation schématique du monde : il est un moyen de créer les lieux où l'homme fait du chaos de l'apparence un cosmos – et de ce cosmos, un lien avec une inaccessible puissance qui l'englobe et le gouverne¹⁰.

André Malraux

Notre civilisation est la première qui soit « consciente d'ignorer la signification de l'homme¹¹ ». Les peuples de sagesse, *a contrario*, s'inscrivent dans la connaissance du Vivant et dans l'ordre total du cosmos (voir Eric Julien, *La loi de Sé*, p. 20). Cette préoccupation centrale engendre le concept de Centre du Monde coexistant à toute forme de création – un principe faisant cruellement défaut aux organisations modernes évoluant dans un espace uniforme. Les villes emblématiques de la modernité, telles New-York ou Los Angeles, dont l'espace géométrique peut être débité en tronçons en quelques directions que ce soit, ne possèdent aucun point particulier doté d'un statut ontologique unique leur permettant d'être l'*omphalos* – l'interface entre le Ciel et la Terre¹². C'est ce qu'en percevait Giono :

La matière dont sont faites les rues de ces villes n'a plus de goût. L'homme a beau les allonger en perspective et les entasser en ordre architectural, elles n'ont que la densité des choses mortes¹³.

Nous rêvons d'une humanité respectueuse de la vie, en solidarité avec le don inestimable qu'elle représente.

Alors, vous deux, quels bienfaits de votre Seigneur démentez-vous ?

(Sourate Ar-Rahman 55, verset 13.)

J'entends que le mot « Dieu » renvoie à la contrainte de l'*establishment*, au dévolement de « religieux » assujettis au pouvoir et jouissant de leur influence sur des foules méprisées et exploitées. Cela les concerne mais « Dieu » ? *Le Tout Rayonnant d'Amour* a-t-il donné quittance à ces hommes pour Le représenter ainsi ?

« Les serviteurs du Tout Rayonnant d'Amour sont ceux qui marchent humblement sur terre, qui, lorsque les ignorants s'adressent à eux, disent : "Paix" »

(Sourate 25, verset 63.)

Quand l'environnement et ses résidents sont pleins de forces négatives, transforme les conditions adverses en voie d'illumination en bannissant ton attitude d'auto-chérissement et en méditant avec grande bonté pour tous les êtres¹⁴.

Togmé Zangpo

La Paix : voici l'alpha et l'oméga de notre obligation de conscience : une remise en question à la fois personnelle et civilisationnelle – non pas une obéissance à un quelconque *deus ex machina*. Toute action étant basée sur la perception, nous agissons naturellement à la

lumière de notre conscience ; par conséquent, son manque d'ouverture et de lucidité rend nos mouvements maladroits et inappropriés. *Quand l'esprit est capable de percevoir l'ouverture dans l'« être », son action est en harmonie avec cette ouverture parce qu'il tient compte de ce qui est réel. Si au contraire la conscience connaissant est viciée, l'esprit se manifestera sous toutes les formes émotionnelles qui sont des distorsions de la réalité* souligne Trungpa Rinpoché dans *l'Aube du Tantra*¹⁵.

La césure marquée par les Anciens entre profane et sacré – c'est-à-dire entre l'irréel et le réel – indique que le monde est ce que nous en percevons. De ce point de vue, **l'éveil de notre conscience est un enjeu majeur**. Or, elle a été troquée pour *une obligation d'éducation* encadrée par un système scolaire produisant à la chaîne des consciences standardisées aux normes productivistes modernes – une amputation tragique saluée comme une victoire sur l'ignorance, mais laquelle ?

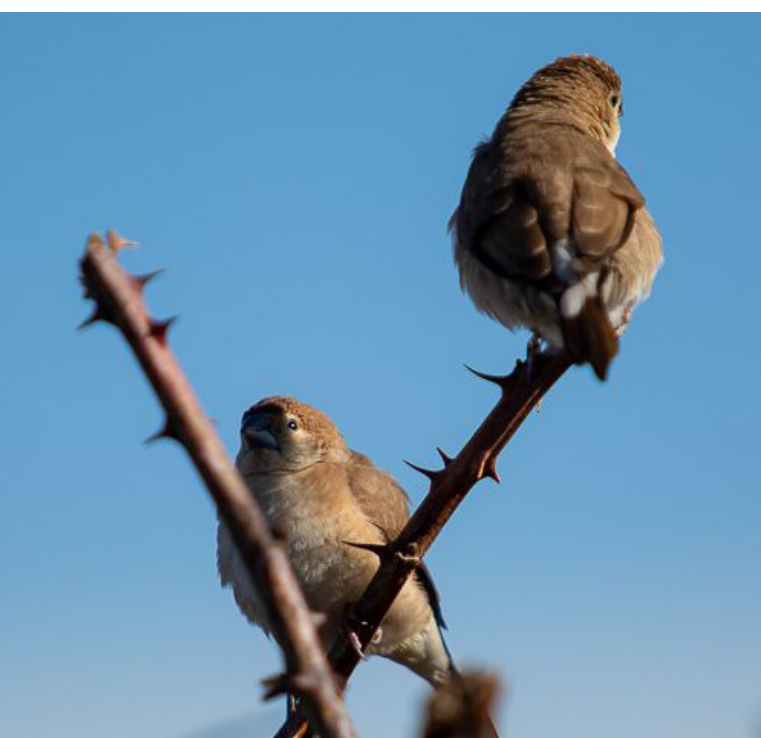
Mon soi contient toutes les choses, c'est pourquoi, dans tous mes actes, je dois aussi faire attention à ce que désirent les autres.

Kodo Sawaki¹⁶

Quant à l'I.A., si elle connaît le mot *métaphysique*, elle en ignore l'expérience. Toute sagesse transcendante lui est inaccessible, hors d'atteinte de son « univers mental. Sa vision de l'avenir porte les fers de ceux qui l'ont conçue. Quelle que soit son extension, l'I.A.

évolue dans un orbe insensible à l'irruption de l'épiphanie divine – autant dire insensible à toute justesse de l'instant.

Or, ne s'agit-il pas aujourd'hui de donner un sens global à la notion de co-évolution : comment bâtir un commun entre les hommes, la nature et la Conscience Créatrice ?



C'est à l'humain de réhausser son niveau de perception du Vivant. Pour les traditions spirituelles, depuis l'aube des temps, la trajectoire humaine **n'a de sens que par et pour l'éveil de sa conscience** : une illumination de nos ténèbres intérieures, un déplacement de l'ego, une ouverture sur l'amour à donner à travers soi. Nous sommes appelés à rejoindre une joie de vivre, une bienséance intérieure, une individualité authentique débarrassée des masques qui nous encombrant

– une force d'être au service de l'équilibre et de la cohérence. **La seule transformation permettant cette transition est l'éveil de notre conscience.** Un « trip » avec un gourou himalayen ? Non : l'apprentissage de la relation du grandir ensemble, nous invitant à nous rencontrer en toute sincérité, à nous ancrer dans la relation immédiate avec ce qui est – comment aimer notre prochain si nous ne partageons pas un présent commun ?

L'obligation de conscience implique la reconnaissance de l'Un dans le multiple. C'est le « *Je Suis* » du grand Tout, reconnu et entendu comme vibrant en soi et dans l'univers, **auquel on ne peut que répondre par un oui s'incarnant dans le quotidien.** Paradoxalement, l'obligation de conscience évite une morale de la peur pour épouser une éthique de la liberté. Elle conduit à gérer des structures dans lesquelles l'intuition s'incarne dans la raison et dans l'action.

Dans les temps futurs il n'y aura pas d'homme blanc, il n'y aura pas d'homme noir, nous serons tous UN¹⁷.

Auntie Sarah Mansell (Tasmanie)

Les discours en deçà de cette ambition sont-ils opérants ? Peuvent-ils transmuter notre civilisation, la conduire de l'anthropocène au symbiocène¹⁸ ? Ne s'impose-t-il pas d'être au sommet de nous-même à l'approche d'une crise planétaire éminente – précisément entre Ciel et Terre, obligatoirement conscients de l'un et de l'autre ?

En ne considérant pas la vie comme une série de partenariats, nous contribuons au «symbiocide», qui élimine des milliers d'autres espèces partageant ces relations, entraînant une cascade d'extinctions majeure à la fin de l'Anthropocène. A mesure que les humains perfectionnent leur capacité à détruire les symbioses, la cascade d'extinction de la biodiversité s'intensifie.

Glenn Albrecht

Chez les «primitifs» comme dans les civilisations paléo-orientales, *l'imitatio dei*, n'est pas conçu de façon idyllique, mais comme une terrible responsabilité¹⁹. Elle assujettit l'homme au Vivant, à une interdépendance transcendante et immanente : retrouver une parole de vie, délaisser la parole de mort. **Une écologie pertinente peut-elle ignorer cette vérité et/ou esquiver la question intime qu'elle induit : que fais-je de moi-même ?**

«J'ai couvert plus de quarante guerres à travers le monde. J'ai vu la guerre froide atteindre son apogée puis s'évanouir tout simplement. Mais je n'ai jamais connu une année aussi inquiétante que 2025», affirme John Simpson, le rédacteur en chef chargé des affaires internationales à la British Broadcasting Corporation (BBC).

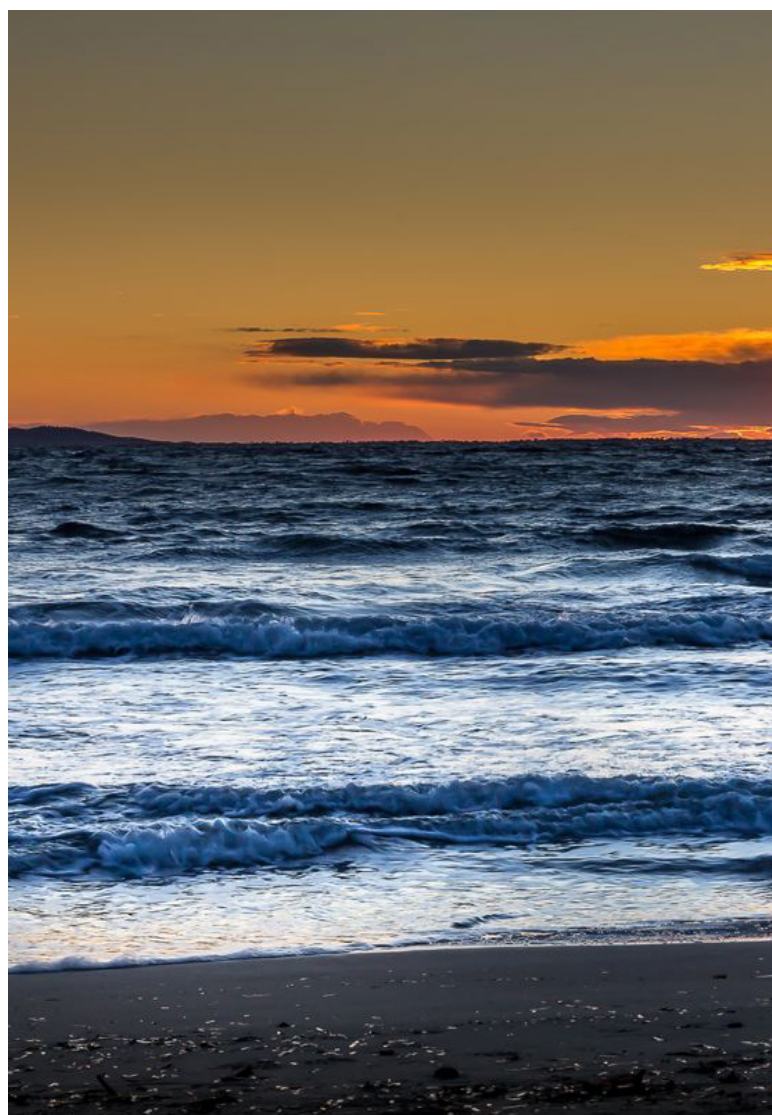
*Tout est Un, la vague et la perle,
la mer et la pierre.*

*Rien de ce qui existe en ce monde
n'est en dehors de toi.*

*Cherche bien en toi-même ce que tu veux être
puisque tu es tout.*

*L'histoire entière du monde sommeille
en chacun de nous.*


Djalâl-ud-Dîn Rûmi



Notes

- 1 Jean-Pascal van Ypersele, climatologue belge, professeur à l'Université catholique de Louvain et ancien vice-président du groupe d'expert intergouvernementale sur l'évolution du climat (GIEC) dans un entretien donné au journal *Le Monde*, le 16 janvier 2021.
- 2 Cf. Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, éd. Flammarion, Paris, 2013.
- 3 Cf. article de Glenn Albrecht, *Le Symbiocène : notre seul avenir*, *Sagesses vivantes* N° 6, 2026, Cahier central, p. 35.
- 4 Ibid.
- 5 Edgar Morin, *La Méthode de la Méthode, le manuscrit perdu*, éd. Actes Sud, 2024.
- 6 Une épistémologie débouchant sur des problèmes noologiques (logiques, psychologiques, sémantiques, culturels, et sociologiques fondamentaux) qui co-texture et co-structure tout discours théorique. Cf. Ibid.
- 7 Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, éd. du Seuil, 1973.
- 8 Selon la terminologie soufie.
- 9 Le maître spirituel algérien Ahmad B. Mustafà al-'Alawi (1874-1934) est le fondateur de la confrérie 'Alawiyya. Auteur de nombreux traités de métaphysique, il est l'un des principaux représentants du soufisme du XX^e siècle.
- 10 André Malraux, *Préoriginale de l'Introduction à La Métamorphose des Dieux*, Encart de L'Express, 21 novembre 1957.
- 11 Ibid.
- 12 L'omphalos : le Centre du Monde, le « lieu » emblématique de la « création » du monde et de son renouvellement, Cf. article, Ph.Y. Demaison, *Arunâchala, Centre du Monde*, *Revue Sagesses vivantes* N° 2, novembre 2023, p. 49.
- 13 Cf. Jean Giono, *Les Vraies Richesses*, éd. Grasset, Paris, 2003 (E.O. 1936).
- 14 Cf. *L'Entraînement de l'Esprit en sept points* de Togmé Zangpo.
- 15 Lorsque, grâce à *prajñā*, le point est atteint où *shunyata* et *karuṇā* sont indivisibles, la *bodhicitta* (l'esprit d'Eveil) émerge. La *bodhicitta* est cet état où tout ce qui était limite a disparu, et toutes les qualités positives de l'esprit sont devenues actives. *L'Aube du Tantra*, Chögyam Trungpa, V. Günther, éd. Albin Michel, 1982, p.59.
- 16 Kodo Sawaki, *A Toi*, éd. de L'Originel, 2019, p. 83.
- 17 Cf. *Paroles aborigènes, Australie*, éd. Albin Michel, Carnets de Sagesse, Paris, 1998, p. 51.
- 18 Cf. Glenn Albrecht, *Le Symbiocène : notre seul avenir*, *Sagesses Vivantes* N° 6, 2026, Cahier central, p. 35 et son dernier ouvrage : *Les Emotions de la Terre*, éd. Les Liens qui libèrent, 2020 et Editorial Ph. Y. Demaison, *De l'anthropocène au symbiocène*, *Revue Sagesses vivantes* N° 6, p. 5.
- 19 Mircea Eliade, *Le Profane et le Sacré*, éd. Essais Folio, 1987, p. 90.





Nous remercions chaleureusement:
Eric Julien, Jean-Pierre Chometon, Glenn Albrecht,
Monseigneur Martin, Michel Maxime Egger
et Philippe Yacine Demaison pour leur coopération
et leurs apports précieux à ce numéro 6 de Sagesse vivantes.

Notre reconnaissance va également
à Emmanuelle Delrieu (rubrique Point de vue, page 9)
et Jean Burgert (rubrique Maîtres de Sagesse, page 81)
pour leur engagement et leur participation.

Retrouvez ces interventions sur la chaîne YouTube
des Assises de la Sagesse à l'adresse :
www.youtube.com/@lesassisesdelasagesse
www.lesassisesdelasagesse.com

D'autres chemins



**Pour approfondir notre réflexion
sur le lien entre Sagesse et Ecologie,
nous vous proposons d'autres pistes de lecture
avec la complicité de :**



**Jean-Marie Pelt
Seyyed Hossein Nasr
Jean Giono**

La règle d'or

Jean-Marie Pelt

Les voies du bonheur

Editions Fayard, 2015

Au-delà du chaos, de l'agitation, de la perte du sens et des repères, du manque de référence, de la profusion et de la confusion évoquant dans nos sociétés le mouvement brownien¹, émerge lentement dans la conscience de nos contemporains une nouvelle morale liée à l'usage qu'ils font de la terre et de ses ressources. Les philosophes la qualifieront peut-être plus tard de morale écologique. Elle s'organise autour de quelques idées simples, résumées dans le concept de développement durable visant à laisser à nos enfants, à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, de génération en génération, une terre encore riche de ressources, non polluée et viable. Nos comportements, nos attitudes, nos habitudes doivent se conformer à ce maître-mot. De plus en plus nombreux sont nos concitoyens qui prêtent désormais attention à leurs pratiques de consommation,

emportés dans ce grand mouvement qui ébranle la planète et réunit sous l'égide de l'ONU, pour le meilleur et pour le pire, les plus hautes autorités scientifiques et politiques du monde. Le fracas médiatique aidant et par la magie de la communication, la terre entière retient son souffle. **Que sera demain pour nos enfants ?**

Pour beaucoup de nos contemporains, l'écologie ressemble à ce que pourrait être la religion consensuelle de notre temps. Ils pratiquent avec grand soin la sobriété dans la consommation ; ils protègent les êtres vivants qui les environnent mais aussi les autres, et leur bienveillance s'étend désormais à Gaïa qui, pour certains, devient une déesse – ce qu'elle fut dans la mythologie grecque – tant leur paraît sacrée la religion de la planète. “C'est bon pour la planète”. Cet aphorisme, sans cesse répété, s'incruste peu à peu dans les mentalités sans que nul ne songe à rappeler qu'en réalité réduire, par exemple, les émissions de gaz à effet de serre est bon, non pas pour la planète, mais pour l'humanité qui l'habite ! La planète

¹ Le mouvement brownien est le nom du phénomène correspondant au mouvement aléatoire et incessant de particules dans un fluide, causé par des collisions avec des molécules environnantes. Il joue un rôle fondamental en physique et en mathématiques.



elle-même manifeste à cet égard une parfaite indifférence, elle continuera à tourner autour du soleil pendant encore 5 milliards d'années, torride ou gelée, habitée par des hommes ou non, mais sans doute encore longtemps par la vie que l'humanité, dans l'état actuel de ses moyens, fût-ce après un cataclysme nucléaire, ne saurait totalement éliminer. Des bactéries hyper-résistantes survivraient.

Tandis que s'instaure subrepticement ce culte rendu à Gaïa, la question se pose de la place des grandes traditions philosophiques, spirituelles et religieuses que nous avons revisitées ici. Soyons clairs : dans les mouvements écologiques, ces traditions sont largement méconnues, voire contestées ou combattues. L'écologie telle que pratiquée en notre temps est souvent dénuée d'élévation spirituelle. (...) En risquant une comparaison osée et sans doute excessive, comme le darwinisme postule aux yeux de beaucoup de nos contemporains un athéisme radical, de même l'écologie manifeste dans ses valeurs et son expression contemporaine fort peu d'intérêt pour les

spiritualités. On estime pourtant que près de 5 milliards de terriens sont attachés à leurs racines spirituelles et à leur religion. Que celles-ci soient relues à la lumière de leurs textes sacrés, comme nous le fîmes ici, et la mouvance écologique bénéficierait d'un soutien décisif susceptible de faire basculer en sa faveur l'histoire à venir. C'est pourquoi il est de première urgence que les grandes spiritualités se prononcent en faveur de l'écologie et des valeurs qu'elle porte. Vivre conformément à ces valeurs qui ne sont, on l'a vu, en aucune manière contradictoires avec celles prônées par ces grandes spiritualités, suppose un changement profond d'attitude, une *métanoïa*. C'est d'ailleurs parallèlement ce qu'exigent aussi les pratiques ouvertes et respectueuses des grandes religions dans le secret du cœur de l'homme. Ouverture et conversion, tels pourraient être les deux maîtres mots de ces nouvelles attitudes attendues de nos contemporains et susceptibles d'épargner à la communauté humaine les affres des apocalypses annoncées. La remarquable encycli-

que du pape François, *Laudato si'*, réconcilie d'un coup le christianisme et la nature, bien loin des versets controversés de la Bible hébraïque. Que l'écologie s'ouvre elle-même à ces courants spirituels sans les délaissier ni les dénigrer et nous inaugurerions alors une «méta-écologie» s'inscrivant au-delà des limites actuelles des courants de l'écologie contemporaine. Une telle vision intégrant nature et spiritualité s'étendra évidemment aux spiritualités laïques fortement revendiquées aujourd'hui. La spiritualité est la conjonction dans l'intériorité de l'être, des convictions et de l'engagement. Elle commence là où l'attitude égocentrée du «moi d'abord» est dépassée, lorsque la personne passe du «je» au «nous», de «moi» à l'«autre», voire au «Tout Autre», si elle est croyante. Telle fut bien l'attitude des penseurs grecs se référant à la «règle d'or», très explicite, bien qu'exprimée en une seule phrase : **«Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent»**. Certes, les Grecs ignoraient à leur époque que cette phrase est pratiquement présente au mot près dans les textes sacrés de toutes les religions du monde. René Dubos, grand scientifique et écologiste de la première heure, remarque dans *Choisir d'être humain*² qu'elle est la pierre angulaire sur laquelle se construit la morale universelle.



«Ainsi, tout ce que vous désirez que les autres fassent pour vous, faites-le vous même pour eux : voilà la Loi et les Prophètes.»

Matthieu, 7, 12 (christianisme)

«Ce que tu tiens pour haïssable, ne le fais pas à ton prochain. C'est là toute la Loi : le reste n'est que commentaire.»

Talmud, Sabbath 31 a (judaïsme)

«Telle est la somme du devoir : ne fais pas aux autres ce qui, à toi, te ferait du mal.»

Mahabharata, 5, 1517 (brahmanisme)

«Voici certainement la maxime d'amour : ne pas faire aux autres ce que l'on ne veut pas qu'ils nous fassent.»

Analectes, 15, 23 (confucianisme)

«Nul de vous n'est un croyant s'il ne désire pour son frère ce qu'il désire pour lui-même.»

Sunna (islam)

² René Dubos, *Choisir d'être humain*, éd. Denoël, Paris, 1974



« Considère que ton voisin gagne ton pain, et que ton voisin perd ce que tu perds. »

T'ai Shang, Kan Ying Pien (taoïsme)

« La nature seule est bonne qui se réprime pour ne point faire à autrui ce qui ne serait pas bon pour elle. »

Dadistan-i-Dinik, 94,5 (zoroastrisme)

Cette Maxime s'applique d'abord aux relations que les humains entretiennent entre eux, relations qu'elle pacifie au prix d'une transformation intérieure qui devrait être enseignée dès le plus jeune âge à nos enfants. Mais n'est-on pas autorisé à élargir le champ de ces aphorismes à ces autres que sont aussi nos frères les animaux et nos sœurs les plantes ? Ne sont-ils pas pour nous, eux aussi, des « autres » ? Et, en élargissant encore notre champ de vision, pourquoi ne pas appliquer la règle d'or au monde entier, à la planète, à la terre qu'il nous appartient – en responsabilité – de respecter et de gérer en bon jardinier, si nous ne voulons

pas qu'elle nous fasse subir les conséquences de nos actes par un changement de climat dramatique par exemple ? Appliquée à l'ensemble du monde vivant et inanimé, cette maxime relie l'écologie aux grandes spiritualités dans une même mouvance et les oriente vers la même fin. Cette convergence féconde est riche de promesses pour l'avenir d'un homme renaturé³ et d'une nature réhumanisée, vivant en paix et enfin réconciliés. Naît alors une morale pour notre temps ouverte à la transcendance, au-delà des limites étroites de notre matérialisme et de notre scientisme étouffant. Vivre en s'inscrivant dans un triangle harmonieux où l'homme et la nature se reçoivent comme les créatures d'un même élan, suscité dès l'origine par des épousailles uniques avec ce que toutes les Traditions nomment le divin, telle pourrait être, à condition que nous nous rendions disponibles à cette perspective, la voie du bonheur.

Jean-Marie Pelt (1933–2015) fut un botaniste, écologiste et penseur français, reconnu pour sa capacité à relier science, sagesse et spiritualité. Professeur de biologie et fondateur de l'Institut européen d'écologie, il a œuvré toute sa vie pour une vision respectueuse du vivant. Il voyait la nature comme un lieu de révélation et d'émerveillement. Par ses nombreux ouvrages et interventions, il a invité à une écologie intérieure autant qu'environnementale. Sa pensée demeure une source d'inspiration pour une spiritualité du vivant.

³ Jean-Marie Pelt, *L'homme renaturé*, éd. R.Laffont, "Bouquins", Paris, 2015.

La religion et l'ordre de la nature

Seyyed Hossein Nasr

La religion et l'ordre de la nature

Editions Médicis-Entrelacs, 2004

Il nous aura fallu parcourir ce long chemin à travers divers mondes et de nombreux siècles pour en arriver à cette affirmation du caractère sacré de la nature, qui est aujourd'hui oublié, et qui nécessite une réaffirmation. **La nature a besoin d'être resacralisée, non par l'homme – qui n'a pas le pouvoir de conférer un caractère sacré à quoi que ce soit – mais en nous souvenant que la nature est comme le théâtre de la Créativité et de la Présence Divines.**

La nature a déjà été sacralisée par le Sacré Lui-même, et sa resacralisation signifie, plus que toute autre chose, une transformation intérieure de l'homme qui a perdu son Centre Spirituel. Il doit donc être capable de redécouvrir le Sacré et, par conséquent, de voir à nouveau le caractère sacré de la nature. Ce souvenir et cette redécouverte ne peuvent s'accomplir qu'à travers les formes traditionnelles de la religion, réceptacle du Sacré, et voies d'accès à lui. En outre, une telle transformation ne peut

se faire que par un renouveau de la connaissance religieuse de l'ordre de la nature. Pour ce faire, il convient de neutraliser les effets négatifs de tous ces processus de transformation de l'image que l'homme a de lui-même, de sa pensée et du monde qui l'entoure, qui ont caractérisé l'histoire de l'Occident durant les cinq derniers siècles.

L'histoire du monde moderne atteste du fait que ce type d'homme, qui nie le Sacré ou le Paradis sous le prétexte d'être une simple créature terrestre, ne peut vivre en équilibre avec la Terre.

Il est vrai que les quelques peuples traditionnels qui subsistent aujourd'hui dans le monde contribuent aussi à la destruction de leur environnement, mais leurs actions sont généralement locales et bien souvent conséquences d'inventions et de techniques modernes d'origine étrangère¹, alors que les régions modernisées du globe sont presque entièrement responsables des technologies qui

rendent possible la destruction de la nature sur une grande échelle, s'étendant jusqu'aux plus hautes couches de l'atmosphère.

C'est une vision du monde sécularisée qui réduit la nature à un simple domaine matériel coupé du monde de l'esprit, vouée au pillage à volonté pour ce que l'on appelle communément le bonheur humain, mais qui est en réalité l'illusoire satisfaction d'une cupidité sans bornes et sans laquelle la société de consommation ne pourrait exister.

Il n'y a pas d'issue au fait que la destruction de l'ordre naturel, à l'échelle que l'on peut observer aujourd'hui autour de nous, est rendue possible par une vision du monde qui nie ou marginalise la religion, aussi bien qu'elle la pénètre de l'intérieur et l'affaiblit, comme on a pu le voir en Occident durant les quelques derniers siècles, avec une intensité redoublée dans les récentes décennies.

Il y a bien ces individus qui ont recours à une nouvelle philosophie, dans le sens courant du terme, pour sauver l'environnement naturel²; mais de telles philosophies n'ont pas suffisamment d'impact pour ébranler la communauté humaine à une échelle globale en ces temps de crise aiguë. Encore faudrait-il qu'ils aient accès à la spiritualité, qui peut seule nous permettre de réaffirmer le caractère sacré de la nature et, par conséquent, de comprendre sa valeur absolue par-delà l'aspect simplement utilitaire. Ils peuvent sûrement aider à changer le paysage mental encombré par tant de formes d'agnosticisme et de nihilisme philosophique, mais ils ne pourront amener la réforme de l'humanité, qui seule pourrait assurer sa survie, ne fût-ce qu'au plan physique. Seule la religion et les philosophies enracinées dans la religion et l'intellection sont capables d'une telle entreprise.



En fait, on pourrait dire que, lorsque l'homme vivait en accord avec les enseignements traditionnels³, il n'était pas seulement en paix avec le Ciel, mais, qu'en vertu de cette paix, il vivait aussi en harmonie avec la Terre. L'homme moderne, qui a éclipsé la vision religieuse de l'ordre de la nature et a enfermé la religion dans un ghetto, n'a pas seulement causé la disparition de nombreuses espèces de plantes ou d'animaux et mis en danger de nombreuses autres; il a, à court terme, condamné l'homme lui-même à devenir une espèce menacée.

De nombreuses personnes s'orientent vers les questions pratiques et éthiques qui sont en jeu dans la crise de l'environnement – comme la cupidité sans borne des sociétés actuelles – et qui ont multiplié par mille la destruction de la nature. Elles n'ont cependant trouvé de solutions qu'au niveau pratique. Même si nous nous limitons au domaine de la praxis, de toute façon on doit se poser la question de savoir quel pouvoir, en dehors de l'emploi de la force brute extérieure, peut prendre le contrôle sur les éléments passionnels qui constituent l'âme humaine; ceci sans trop en demander au monde de la nature sur le plan matériel. Il doit bien y avoir une poignée de philosophes pour lesquels un tel pouvoir est celui de la raison, mais pour la majorité des hommes ce ne peut être que la religion. Les passions qui nous habitent sont comme un dragon, auquel les perspectives de la psychologie moderne, pour laquelle le diable n'a

aucune signification, auraient lâché la bride. Seule la lance d'un Saint Georges, symbolisant le pouvoir de l'Esprit, peut mettre à mort le dragon. Qu'il serait tragique le monde dans lequel le dragon terrasserait Saint Georges⁴! Ainsi libérées, les passions ne pourraient que détruire le monde.

L'homme a été créé pour rechercher l'Absolu et l'Infini. Même quand le Principe Divin, qui est à la fois absolu et infini, est nié, ce désir et cette recherche persistent à l'intérieur de l'âme.



Peinture : Saint Georges et le dragon / 1434-35 / Bernat Martorell

Il en résulte que l'homme, d'une part, s'absolutise lui-même ou absolutise sa connaissance du monde sous la forme de la science et, d'autre part, il recherche l'infini dans le monde naturel qui est, par définition, fini. Plutôt que de contempler l'infini dans les miroirs sans fin du monde de la Création reflétant les Qualités et Attributs Divins, l'homme se tourne vers le monde matériel pour apaiser sa soif d'infini. Jamais satisfait de ce qu'il obtient sur le plan matériel, il détourne son énergie sans limites vers le monde naturel, ce qui a pour conséquence de convertir l'ordre naturel en un chaos et une laideur que nous pouvons observer si tristement aujourd'hui dans de si grandes parties du globe qui portent l'empreinte de l'avidité de l'homme moderne. La créativité spirituelle est remplacée par le génie de l'invention, qui laisse sur l'environnement les traces de son éternel bricolage avec la nature, et par la production de gadgets qui produisent des déchets et un gaspillage toujours en augmentation ainsi que la création croissante de terrains vagues atteignant le seuil de tolérance de la nature.

De plus, cette mauvaise orientation du désir d'infini de l'âme vers le monde matériel, et le changement de direction de la flèche de l'évolution, qui va de l'âme voyageant avec Dieu au développement purement matériel, sont rendus plus meurtriers par l'absolutisation de l'homme terrestre et par son anthropomorphisme intrinsèque.

L'homme, réduit à sa seule humanité, est aujourd'hui la mesure de toute chose⁵. Dans une telle situation, il n'y a que les religions, avec leurs racines plongées dans le Divin et leur aptitude à conduire l'âme vers son but final, qui peuvent fournir un véritable remède à l'illusion d'une âme sans point de repère, cherchant l'Infini dans la multiplicité de la nature, et l'Absolu dans son mode d'existence périphérique.

Seule la religion peut discipliner l'âme pour vivre de façon plus ascétique, pour accepter les vertus d'une vie simple et frugale comme des parures de l'âme. Elle seule permet de voir des péchés comme la cupidité exactement pour ce qu'ils sont. Seule la religion ou les philosophies traditionnelles puisées aux sources spirituelles, métaphysiques, et religieuses peuvent révéler la relativité de l'homme en regard du Principe Divin. Ce que ne peut faire ce type de relativisme si répandu dans le monde moderne, qui cherche à rendre relatif l'Absolu et ses manifestations dans les religions, selon le principe que tout est relatif, excepté, bien sûr, ce jugement humain qui prétend que tout est relatif.

A moins que l'homme ne prenne conscience de sa relativité au regard de l'Absolu, il sera condamné à s'absolutiser lui-même ainsi que ses opinions; même s'il s'efforce de manifester une humilité mal comprise vis-à-vis des animaux et des plantes, des nébuleuses et des molécules.

La religion est donc essentielle sur un plan pratique afin de réorienter et de transformer les activités de l'homme, et pour conférer une signification spirituelle au rapport entre l'homme et l'ordre naturel. C'est pourquoi de si nombreux penseurs religieux contemporains, interpellés par la crise de l'environnement, se sont tournés vers les solutions de l'éthique environnementale, comme nous en avons discuté précédemment dans cet ouvrage⁶. Aujourd'hui, la morale religieuse, bien que nécessaire, n'est pas suffisante. Il faut, en plus, réaffirmer la compréhension religieuse de l'ordre de la nature, ce qui implique la connaissance et pas seulement l'éthique. Une morale religieuse ne peut cohabiter avec une vision de la nature qui nierait radicalement les présupposés de la religion et qui revendiquerait pour elle-même le monopole de la connaissance de l'ordre naturel, du moins de toute connaissance significative et acceptée par la société comme « science ».

La terre doit être purifiée et un espace doit être créé pour la réaffirmation, en tant que connaissance authentique, du concept sacré de l'ordre naturel, sans rejeter pour autant d'autres moyens de connaître la nature ; à condition toutefois que ces moyens soient maintenus à l'intérieur des frontières que leur imposent les limitations inhérentes à leurs présupposés épistémologiques, ainsi que leurs limites intrinsèques.



Pour employer un terme contemporain quelque peu galvaudé et diffamant, on a besoin d'un changement de modèle, dans le sens platonicien et non kuhnien du terme. Un tel changement pourrait rendre accessible une vision du monde selon laquelle la compréhension religieuse de l'ordre naturel, au sens traditionnel, serait acceptée comme authentique à côté des sciences fondées sur les dimensions particulières de la nature, comme la dimension qualitative, et tout ce qui appartient à la totalité métaphysique. Totalité selon laquelle, en fait, chaque mode de connaissance serait accepté comme une part de la hiérarchie qui mène à la plus haute science qui est la science du Vrai ou *scientia sacra*⁷. Il ne nous appartient pas d'évoquer ici les composants d'un tel modèle – qui ne peuvent venir que de la réactivation des doctrines traditionnelles – ni l'intégration des sciences modernes dans une structure métaphysique universelle, ni même le futur rapport entre science et religion.



Notre but ici est d'affirmer catégoriquement la nécessité d'accepter la vision religieuse de l'ordre de la nature sur le plan de la connaissance, et, désormais, d'une science sacrée enracinée dans la perspective métaphysique. Une telle science est nécessaire si une morale religieuse impliquant la nature veut avoir une quelconque efficacité. Notre propos est aussi de souligner la nécessité de restaurer des bases saines pour ouvrir un « espace » intellectuel dans la vision du monde contemporain, de sorte que la connaissance religieuse puisse y trouver sa place. Ainsi, nos contemporains pourront commencer à la considérer comme une connaissance réelle et sérieuse correspondant à une réalité objective, plutôt que de la reléguer à la subjectivité, la marginalité et même l'occulte, avec tous les dangers que cela implique.

Seyyed Hossein Nasr (né en 1933 à Téhéran) est un philosophe et islamologue contemporain, figure majeure de la sophia perennis et de la pensée spirituelle comparée. Professeur émérite à l'université George Washington, il est l'un des premiers intellectuels musulmans à avoir analysé la crise écologique comme le symptôme d'une rupture métaphysique entre l'homme et la nature. Dans ses ouvrages, il appelle à retrouver le sens du sacré, à redécouvrir les cosmologies traditionnelles et les sciences « sacrées » de la nature, afin de fonder une éthique écologique enracinée dans la sagesse religieuse et la responsabilité spirituelle de l'être humain envers le vivant.

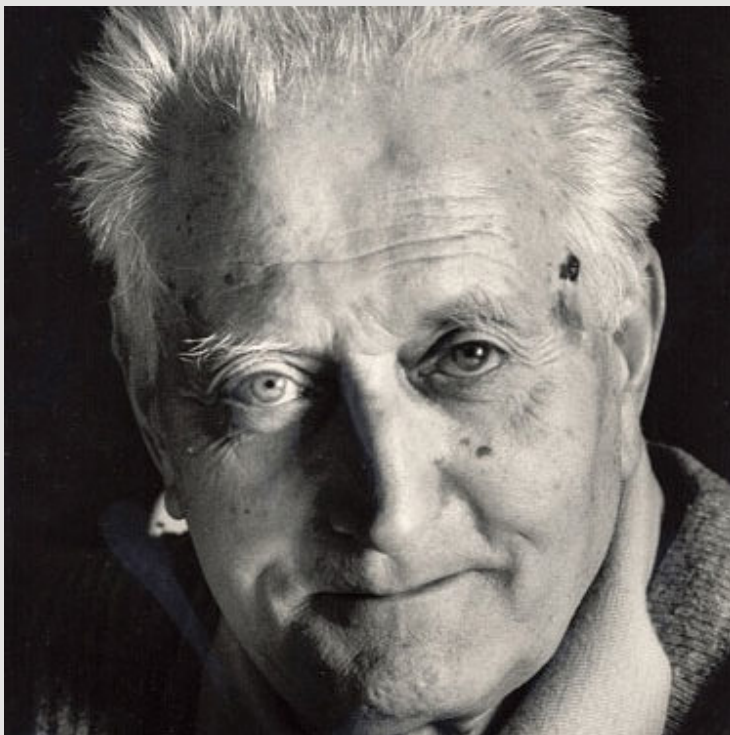
Notes

- 1 Cela inclut la question de la surpopulation conséquence directe des pratiques médicales qui conjuguent de nombreux succès avec des conséquences catastrophiques.
- 2 Voir par exemple, Henryk Skolimowsky, *A Sacred Place to Dwell*, éd. Rock-Port, Maine, Element Book, 1993, où il parle de sa « philosophie écologique » qui contient néanmoins d'importants éléments religieux.
- 3 Whitall N. Perry, *The Dragon That Swallowed St Georges* dans Perri, *Challenges to a Secularist Society*.
- 4 Martin Lings, *Ancient Beliefs and Modern Superstitions*, éd. Quinta Essentia, Cambridge, 1991, et Lord Northbourne, *Looking Back on Progress*, éd. Pates Manor, Perennial Books, U.K., 1970.
- 5 Consulter plus spécialement le chapitre VI.
- 6 Nous avons traité de ce point dans notre livre *La connaissance et le sacré* (trad. Patrick Laude), éd. l'Age d'Homme, coll. « Delphica », Lausanne, 1999, au chapitre 4. Nous avons aussi étudié la hiérarchie entre les sciences naturelles et les sciences métaphysiques dans le contexte de la tradition islamique dans *Science et savoir en Islam*, éd. Sindbad, Paris, 1992 et *Islamic Science: Illustrated Study*, éd. World of Islam Festival Publishing Co., Londres, 1976.

JEAN GIONO

Ici même, sur cet endroit où nous faisons du blé en grosse quantité, d'autres paysans font de grosses quantités d'autres cultures. Sur les terres qui avoisinent les collines, on a planté des pêchers à l'abri des vents du nord. Ça n'a plus rien de commun avec la façon ancienne de planter.

A Ongles j'avais mis quatre pêchers derrière le mur de l'étable à cochons. Ici on a défoncé la terre à la défonceuse jusqu'à presque un mètre de profondeur. Ceux qui s'intéressaient à la culture de la pêche ont ainsi planté les uns et les autres plus de trois cent mille arbres. En 1929 la pêche valait sept francs le kilo. Les riches seuls pouvaient s'en payer



LETTRE AUX PAYSANS

SUR LA PAUVRETÉ ET LA PAIX

Celui qui avait des pêches devenait riche. On a planté trois cent mille arbres ; parlons seulement d'ici mais le produit d'un arbre d'avant n'a pas été multiplié par trois cent mille. Les pêches ont valu deux francs cinquante et trois francs. Mais il s'était produit en même temps quelque chose de curieux. Mes quatre pêchers n'étaient jamais malades et ils vivaient cependant dans des conditions très dures. Le climat d'Ongles n'est pas fait pour cet arbre. Ici, dans des conditions très douces, les maladies qui là-haut se guérissaient toutes seules ont été comme multipliées par trois cent mille. Là-haut, je voyais quelquefois des pucerons sur les feuilles ; je coupais les feuilles malades en passant, je les écrasais sous mon soulier et c'était fini. Ici, le puceron apparaît sur une feuille, trois jours après tout le verger en est couvert ; une semaine après il est entièrement dévasté.

Ce qui se faisait naturellement est devenu une vraie bataille et il faut des centaines de litres de jus de nicotine pour lutter contre le mal. La bataille là-haut était simple : deux de mes doigts et mon soulier suffisaient gratuitement.

Ici, il faut des appareils à pulvériser, des lances à asperger, des journées entières d'hommes pour arroser les feuilles, et le liquide qu'on ne donne pas. La pêche, là-haut, était gratuite ; ici, telle qu'elle est sur la branche - quand elle y est ! - elle coûte déjà au moins huit sous au propriétaire de l'arbre. Sept grosses pêches font un kilo : faites le compte. Certains fruits ne sont pas engageants à manger : leur peau est grise et pleine de pustules ; il faut les vendre quand même, sans quoi on est foutu.

A

u lieu des belles pêches excellentes et les autres pour les cochons, c'est tout qu'il faut faire filer au marché et qu'il faut vendre. Tout le monde peut se payer des pêches à deux francs cinquante le kilo, mais la vérité c'est que ça n'a plus de pêche que le nom. J'aime mieux ne pas en manger que manger de celles-là, moi qui sais ce que c'est une pêche.

Moi, aussi bien que les autres paysans, quand nous voyons les paniers de l'épicier pleins de ces fruits-là et les gens de la ville se précipiter sur cette nourriture, nous pensons que ce n'est pas possible d'être affamés à ce point-là. Côté paysan : le producteur de ces fruits se ruine ; chaque fois que le facteur lui donne une lettre du commissionnaire il n'ose pas regarder le bordereau, car chaque fois il lui annonce une perte, et quel plaisir voulez-vous qu'il ait à travailler dans ce travail qui lui enlève le pain de la bouche ? Côté social : on a détruit la pêche avec son goût et son naturel et son excellence ; on a substitué à l'excellent un produit sans qualité qui n'a plus que l'apparence de la chose et le nom.

Même les très belles pêches qui viennent d'Italie où l'on a poussé cette culture dans les vallées piémontaises, même les très belles pêches que nous réussissons nous aussi n'ont plus que de belles rondeurs et de belles couleurs. Une sorte de trompe-goût dont tout l'aspect sert à attirer l'argent de l'acheteur ; ça reste une opération commerciale ; ça n'est plus une opération humaine. Ça ne fournit plus aux sens, ça fournit à la famine une valeur de remplacement. Et non seulement la famine ne sera ainsi jamais contentée, mais étant apaisée par de successifs provisoires, elle n'aura même plus jamais le désir de se procurer de la vérité.



Dans cinquante ans de ce régime, quand notre génération aura disparu, personne ne saura plus ce qu'est vraiment une pêche, et jamais personne ne le saura plus. Une joie de la terre aura disparu. Elle aura été remplacée par une chose facile et sans qualité, comme par exemple les enfants de maintenant qui ne savent plus ce que c'est qu'une pièce d'or. Je me fous de l'or, mais c'est pour dire, c'est exactement pareil ; on croit augmenter, on diminue ; on croit faire des progrès, on tombe plus bas qu'en arrière .

Jean Giono,
Lettre aux paysans sur
la pauvreté et la paix,
Éditions Héros-Limite,
2013
Chapitre 12, la démesure



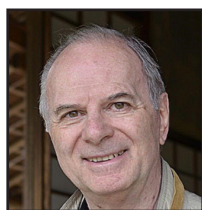
**Nous remercions Hossein Nasr pour son apport précieux
et rendons hommage à Jean-Marie Pelt et Jean Giono
pour leur engagement au service de la Vie.**



Maître de sagesse

Rencontre avec Jean Klein

Témoignage de Jean Burgert



Jean Burgert

Jean Burgert né en 1946, est originaire de la vallée de Munster, en Alsace.

Pendant son enfance, sa forte proximité avec la nature a favorisé un intérêt marqué pour la spiritualité, les grandes traditions et les jardins japonais et chinois, lors de ses voyages. Ses rencontres avec le Dr Albert Schweitzer, le Dalai-Lama et Jean Klein ont été très fructueuses. Pendant quelques années, il a été le président d'un centre bouddhiste tibétain, sous l'autorité de Ringu Tulku Rinpoché, devenu son maître.

En tant que psychologue du travail, il a consacré sa vie à l'insertion sociale et professionnelle des jeunes en difficulté et des personnes en chômage de longue durée. Prenant la direction de plusieurs organismes de formation, il a eu l'occasion de représenter la France lors du congrès mondial de la jeunesse à Vienne.

Originaire d'Europe centrale, Jean Klein (1912-1998), se consacre en premier lieu à des études de musicologie et de médecine. Animé par une forte quête spirituelle influencée par la lecture des ouvrages de René Guénon, il embarque en 1954 de Marseille pour se rendre au Sri Lanka, puis en Inde, où il sera initié à la philosophie de l'advaita vedanta et au yoga du Shivaïsme Cachemirien. En 1960, il revient en Occident pour enseigner la philosophie de la non-dualité et montrer la convergence des spiritualités mystiques et métaphysiques de l'Orient et de l'Occident. A partir des années 1980, il commence à enseigner aux Etats-Unis où il passa les dernières années de sa vie en Californie, à Santa Barbara.

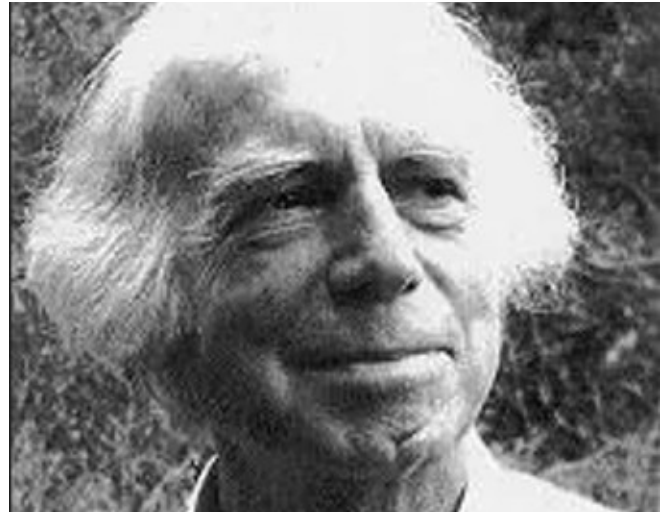
Jean Klein est considéré aujourd'hui comme un des enseignants spirituels les plus importants de la seconde moitié du XX^e siècle. Son influence en Europe et aux Etats-Unis reste considérable. Reprenant l'antique question de l'advaita vedanta « Qui suis-je ? », il invitait ses

auditeurs à plonger directement au cœur du «je ultime», pour dévoiler la nature ultime. Pour enseigner la Voie non duelle, ses réponses ne se limitaient pas à l'individu qui les posait. Pour retrouver la source première de la conscience, il favorisait un dépouillement radical, au-delà des mots et des concepts.

Etre présent, libre de tout conditionnement

Avant de rencontrer Jean Klein, les méandres du mental m'empêchaient de me rapprocher d'une identité vacante capable de s'affranchir des discours encombrants qui voilent la Présence. Cependant, en ressentant le besoin vital de recevoir des recommandations vibrantes, l'enseignement de la non-dualité m'a fortement interpellé. Il faut du temps avant que la mémoire, vidée de ses passions, puisse s'ouvrir à la sagesse d'un émerveillement simple. Même lorsque nous avons reconnu le « moi » comme une entité illusoire, et que nous essayons de ne plus nous identifier à lui, nous n'en sommes pas encore à considérer d'un œil serein les tribulations qui nous accablent. Mais j'avais confiance. Je savais qu'une solution se préparait et que rien ne pourrait détruire le germe qui se développait en silence. Je voyais cette vérité, mais je ne vivais pas selon cette vérité. Il s'agissait maintenant de passer par une instruction directe, afin que le non-savoir cesse d'être un concept. Des circonstances particulièrement favorables, m'ont permis de rencontrer Jean Klein en Suisse, à Saanen, en 1988, dans un petit chalet éloigné des turbulences mondaines.

Ses premiers mots furent déterminants. Le petit groupe que nous formions a été accueilli par un grand soleil qui inondait toute la pièce. Lorsque Jean Klein est apparu dans cette clarté, une infinie légèreté, toute en transparence, émanait de sa silhouette.



*«Ici, il n'y a ni maître, ni élèves. Vos questions doivent surgir de l'investigation de vous-mêmes afin que la réalité vous interpelle. Ceci vous placera dans une orientation spontanée qui se résorbera dans le silence. L'ego devient plus transparent, quand l'énergie investie sur quantité de sujet se trouve orientée autrement. Tous les états surgissent et se dissolvent dans un principe vivant englobant. Dans cette totalité, les scories de la mémoire n'exercent plus leurs attractions duelles et la vie se vit elle-même au sein d'un mouvement universel qui ne laisse plus de trace. Cette béatitude résulte d'un complet abandon. C'est une prière sans requête où personne n'agit. Il n'y a plus personne pour le constater. **L'attention impersonnelle est globale, totale. Tout est présent, là où chaque instant atteint son propre but. L'ultime compréhension est une prise de conscience de l'inexistence de la personne**».*

Une subite transformation

Ces paroles furent un véritable choc. Il me fallait pour de bon disparaître pour qu'une observation innocente et sans but, puisse dévoiler la nature ultime. Je me suis senti singulièrement démuné, dans un intervalle soumis à une régence qui ne portait pas de nom. Ce qui s'intensifiaient dans mes pensées, face à moi-même, était un non-état que je n'arrivais pas à conceptualiser. Comme je n'étais pas là pour rechercher une nouvelle croyance, j'ai senti immédiatement l'urgence d'arriver à un centre d'autonomie libre de toute stimulation. Poussé par l'urgence d'aller jusqu'au bout de ma conviction, je me suis soudainement levé de ma chaise pour poser ma question : « *Monsieur Klein, s'il vous plaît, lorsque je suis qui est ? Qui suis-je véritablement ?* ».

Après un long silence, il me répondit : « *PERSONNE, absolument PERSONNE. Il est important de ne pas ajourner ce lâcher-prise de l'entité personnelle que vous croyez être avec toutes ses qualifications. Dans toute exploration authentique, il est vital de vous libérer des informations de seconde main. C'est le début de l'investigation de soi* ».

Le regard bienveillant de Jean Klein posé sur moi m'a profondément touché. Pendant un court instant, un élan vital a dénoué l'étreinte de l'ancien personnage que j'avais toujours été.

Cette métamorphose me libérait de l'entité personnelle à laquelle j'étais identifiée. Là où la conscience se connaissait par elle-même,

convergeait le champ de conscience d'une présence unitive. Cela restera à jamais la borne essentielle qui marque aujourd'hui encore, le socle de mon chemin spirituel. Un véritable travail allait pouvoir commencer.

En reprenant ma place sur ma chaise, une tranquillité immuable accompagnait les mouvements de l'existence. J'avais l'impression que les choses se faisaient naturellement, sans que je participe à leur production. Je venais de vivre une entrevue sans individu, une autre façon d'aborder l'existence. Cette compréhension donna une nouvelle direction à ma vie. Tout était perçu d'une manière nouvelle. Les questions et les réponses s'enchaînaient, sans ressentir le besoin de les interpréter. Pour la première fois, j'ai pu laisser vivre ces formulations, sans intervenir mentalement. Il n'y avait rien à acquérir. Il suffisait d'être réceptif et ouvert, pour accueillir sans réticences l'instant présent.

A la fin des enseignements, Jean Klein m'a invité à le rejoindre à Royaumont, pour poursuivre ce qui venait de débiter. Après cette expérience radicale, le retour à la dualité ne s'est pas fait attendre. Il fallait désormais trouver en soi l'attitude la plus juste, pour vivre une période de maturation pendant laquelle allait s'opérer la réorchestration des énergies. C'est à Crêt-Berard, en 1995, que nous nous sommes rencontrés la dernière fois. Son accolade fraternelle, tel un parfum indicible, a été reçue comme une accentuation sur le silence de l'être.

Approfondir les enseignements

Jean Klein nous a laissé de nombreux témoignages. Ses ouvrages, de grande qualité, abordent en profondeur la non-dualité, l'ultime compréhension de la personne où l'expérience de la conscience absolue est un arrêt sans référence.

Tous les entretiens pointent vers une expérience unique que Jean Klein a partagée généreusement. Dans chacun de ses livres, une tonalité unique apporte une authenticité féconde. Une discrimination rigoureuse évince de notre perception les écrans superflus qui s'interposent entre nous et la tranquillité du présent.

Dans les entretiens de Jean Klein se déploie une lumière dont la seule raison d'être est d'éveiller en chacun sa propre lumière.

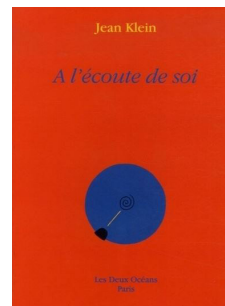


Transmettre la lumière *Le Relié*

Jean Klein parle de sa vie, de ses rencontres avec son maître en Inde et des circonstances de son éveil. Ce livre regroupe les entretiens qui ont réuni Jean Klein, ses élèves et ses amis, tant aux Etats-Unis qu'en Europe.

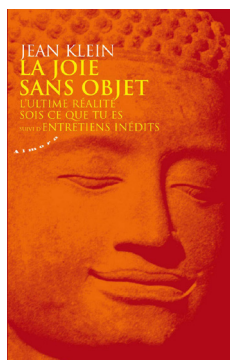
L'écoute est notre vraie nature. Vous ne pouvez jamais penser cette écoute, jamais l'objectiver, jamais l'immobiliser. L'écoute est désencombrée, libre de toute mémoire. Quand vous

êtes à l'écoute de votre corps, de vos sens et de votre pensée, votre écoute est totalement ouverte. Il n'y a aucune prise de possession. L'objet perçu surgit directement dans l'ouverture de votre conscience qui vous ramène à votre vraie patrie. Quand l'écoute est maintenue, elle devient éveil, lucidité, sans personne pour méditer ni objet de méditation. Dès que vous vous prenez pour quelqu'un, il y a contraction, il y a localisation. Quand vous êtes complètement affranchi de l'idée d'être une personne, vous êtes en expansion.



A l'écoute de soi *Les Deux Océans*

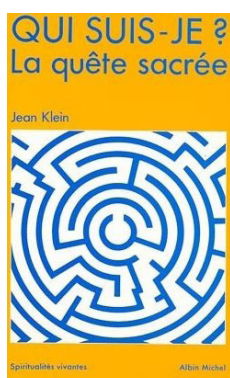
Lorsque nous ne fuyons plus devant ce qu'il faut accueillir, une transmutation s'opère et l'énergie bloquée revient à sa source et révèle ainsi la présence. La compréhension de la réalité est instantanée, non raisonnée. Cette tranquillité est totale. Tout mouvement fractionné est interrompu et la globalité entre en action. Ce silence incomparable contient l'énergie qui éveille l'intelligence du cœur.



La joie sans objet

Mercurie de France

Cette joie existe en elle-même. Rien d'autre n'est là. Au moment où nous parvenons à cet équilibre, nul objet ne l'a provoqué. **L'ultime contentement est toujours en nous. Il nous était seulement voilé. Cet axe de gravité contient notre véritable nature. Nous sommes renvoyés à ce que nous sommes essentiellement. Cette conscience agit par sa simple présence, toujours adéquate à une situation donnée.** L'action qui en résulte, naît de l'harmonie implicite de l'unité de la vie qui ne comporte ni contraire, ni contradiction.



Qui suis-je ?

La quête sacrée

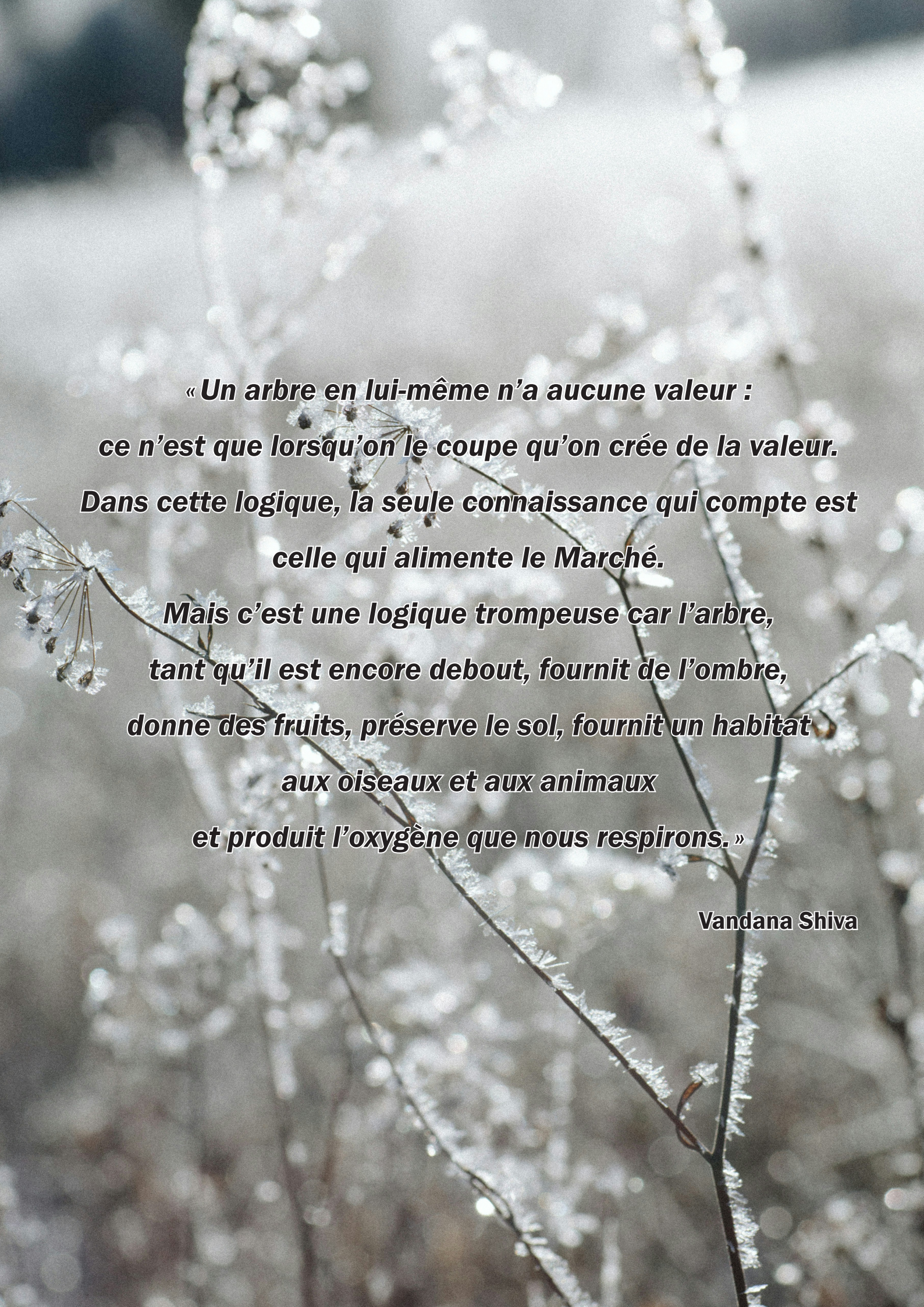
Spiritualités vivantes,

Albin Michel

Etre libre de l'idée d'être quelqu'un, voilà l'illumination. La forme humaine est un microcosme de l'univers. Tout ce qui est censé exister en dehors de nous-mêmes, en réalité existe en nous. Cela implique simplement d'être face à face avec soi-même,

sans l'habituelle identification à un centre individuel de référence, l'image d'un moi.

Pour faire face à soi-même, nous devons accepter les faits tels qu'ils sont. Ce n'est pas une acceptation mentale, d'idées, mais une acceptation totalement pratique, fonctionnelle. Nous voyons la situation et, simultanément, nous voyons comment elle résonne en nous sous la forme de sentiments et de pensées. Nous pouvons rester à l'intérieur d'un processus libre de tout jugement, interprétation et évaluation. **Pour entrer en contact véritable avec soi-même et avec le monde, toute interférence psychologique doit cesser. Avec la disparition de l'habitude d'être quelqu'un faisant quelque chose, seule demeure l'attention nue qui demeure dans sa lumière.**



**« Un arbre en lui-même n'a aucune valeur :
ce n'est que lorsqu'on le coupe qu'on crée de la valeur.
Dans cette logique, la seule connaissance qui compte est
celle qui alimente le Marché.**

**Mais c'est une logique trompeuse car l'arbre,
tant qu'il est encore debout, fournit de l'ombre,
donne des fruits, préserve le sol, fournit un habitat
aux oiseaux et aux animaux
et produit l'oxygène que nous respirons. »**

Vandana Shiva



Histoires du monde



Cela dépend du petit frère

Conte des Indiens kogis et quechuas

Contes des sages nomades, Patrick Fischmann, éd. du Seuil

Quand le frère aîné traverse la Sierra, il voit *la loi de la Mère*, il est *yuluka*, accordé. En marchant, il tisse l'étoffe de sa vie. Qu'il chemine en forêt ou dans la montagne, il arpente *le cœur du monde*. Chaque lieu est sacré, comme un grand métier sur lequel il se déplace et où il crée le motif et la trame de son existence. Il veille à l'équilibre. Il offre un coquillage à la montagne, une pierre à l'océan, pour que les choses se connaissent. La lumière que voient les *mamus* après neuf années passées dans la grotte est une clarté qui se rit de l'illusion. Celui qui a croisé le regard perçant du sage, vu son œil amusé, sent qu'il voit au-delà des choses l'essence cachée qui les relie entre elles.

Quand fut imaginé le premier métier à tisser, en *aluna*, dans la première maison faite d'esprit pur, ce qui pouvait advenir avait envie de marcher. Peut-être le tissu aurait-il deux faces et alors l'étoffe aurait des jours et des nuits, des femmes et des hommes, de la vie, de la mort... et ce qui n'était pas encore né ou conçu, et qu'il n'était pas certain qu'il ad-

vienne, pourrait commencer à cheminer vers l'infini. Dans le *neuvième monde*, les pères ont rencontré un arbre et dans le ciel, sur la mère faite d'eau, ils ont construit une grande *kankurua* de bois, de palmes et de lianes. C'était juste avant que la déesse faite de terre n'apparaisse et que le jour ne se lève pour la première fois. Quand la mère apparut, elle prit un fuseau, l'enfonça dans la terre encore molle au centre du pic blanc de la Sierra Nevada. *Kalvasankau!* Elle tira une longueur de fil, l'enroula sur le fuseau et dit :

– C'est ici la terre de mes enfants. Ils iront pieds nus et auront plusieurs maisons pour penser et pour tisser leur existence.

Voilà pourquoi les femmes filent et les hommes tissent, voilà pourquoi nous marchons. On se réunit en ce lieu avec nos *poporo*. On parle dans la pénombre avec le feu, en mâchant la coca et la chaux de coquillage. On fait cela pour être ensemble, pour renaître, pour que ce qui peut advenir de nos pensées, de nos déambulations et de nos actes, soit *yuluka*. On agit ainsi pour décider

de notre vie de nomades, du moment propice pour gagner les terres hautes, pour faire des cérémonies ou rejoindre l'océan.

Il y a bien longtemps, le *petit frère* sortit d'un œuf, juste devant cette grotte. Il était tout nu, décoiffé, seul dans la paille. Il regardait dans toutes les directions et ne voyait pas sa mère. Comme il ne l'avait jamais vue, il se demandait comment elle était faite. Il quitta le nid, fit un pas, un autre, trébucha. Il recommença: il était pressé de voir le monde! Il n'avait pas appris comment penser, il allait machinalement, comme ça, la tête occupée à faire des suppositions sur la forme que pouvait avoir sa mère. Il était prêt à croire n'importe quoi. Il ne savait pas tisser les pensées entre elles, il ignorait qu'il marchait sur une

montagne en forme de dôme, un lieu sacré qui surplombait l'océan et qui était comme le monde en plus petit, là où la Mère avait confié son cœur à ses enfants. Il descendit plus bas et, tout en marchant, il grandissait.

Il ignorait que sa mère était dans la grotte. Bientôt il fut dans la forêt, devant ce qui semblait être une femelle rugissante. A ses façons, il se dit qu'elle était une étrangère. Il ne savait pas penser, marchait machinalement, la tête occupée à des suppositions. Plus bas, il vit une guenon, une grenouille, ça ne collait toujours pas. Des étrangères... Alors il évita la compagnie des bêtes. Il arriva dans la vallée. Il rencontra un autre *petit frère*, perdu, comme lui presque adulte.

– Ta mère doit être en ville là-bas, tu entends où il y a du bruit et de la fumée !



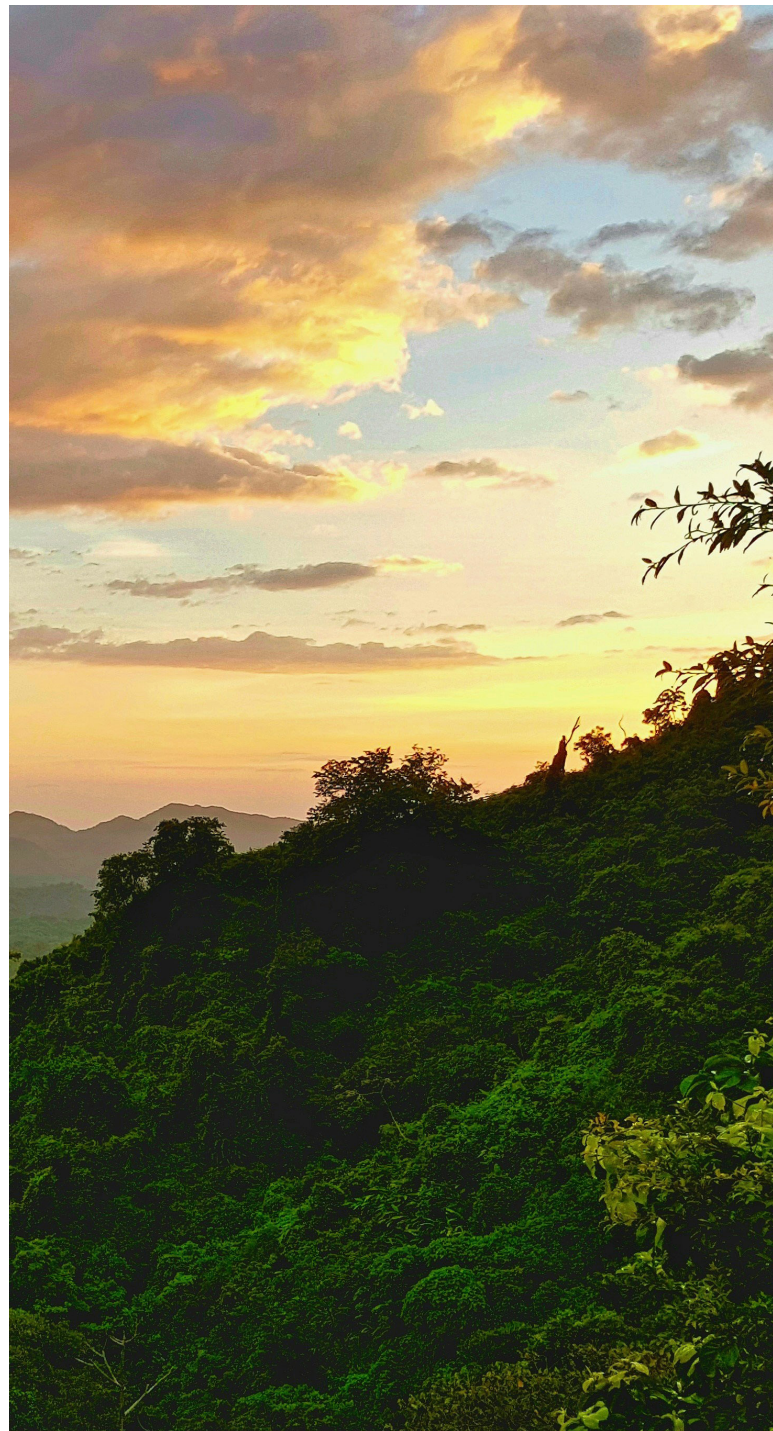
Il entendit le bruit et il vit la fumée : il oublia ce qu'il cherchait. Des bêtes de métal filaient à toute allure sur la route, des rangées de cheminées souillaient le ciel et la mer. Il s'arrêta en ville, vécut de petits travaux, au milieu d'hommes habiles mais dépourvus de racines et d'envie de marcher. Le temps passa, vite et long, sans tisser.

Un jour, à l'entrée d'une maison haute, il vit de ténébreuses images de la pampa dans une boîte à vision. Il vit la terre éventrée, bafouée. Il devina le reflet des cheveux de sa mère dans une rivière sale. Il sortit de la ville en courant et entendit en lui-même le chant d'un oisillon désirant apprendre à marcher comme un *frère aîné*. Il croisa la grenouille, la guenon, le félin, ses frères et sœurs. Il vit devant la caverne les restes d'un œuf, entendit la voix de sa mère dans la roche et entra. Elle était étendue. On avait fouillé son ventre pour extraire son or et ses pierres précieuses. On lui avait cassé les dents, on avait tiré sur sa peau, encore et encore, follement. On avait pris son sang, répandu de l'acide et de la boue noire. Un Indien veillait sur elle en chantant. Le *petit frère* s'approcha de la Mère et l'embrassa sur le front. Il lui dit qu'il était de retour, qu'il allait la soigner. Elle sourit.

– Te voilà enfin, ton *frère aîné* va t'apprendre. Après tout, il est peut-être encore temps.

Et l'Indien lui apprit à échanger ses pensées avec lui, avec la Mère, comme des feuilles de coca, à rêver un autre rêve pour lui et la terre, à réparer la trame et à tisser l'étoffe de sa vie en marchant.

Il n'est pas certain que cela advienne, cela dépend des *petits frères*. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils ne sentent pas le monde. Ils blessent la Mère, ils sont ignorants, irresponsables et avides. La terre est comme une personne et ils la saignent. Qu'advient-il d'un monde dont la pensée n'a plus de métier pour tisser, plus d'arbre, plus de Mère ? Ce qui peut advenir a-t-il encore envie de marcher ? Cela dépend du *petit frère*.



Le souffle du monde

Chant inuit

(Collecte orale du Nunavut, chant de chamane-femme, début du XX^e siècle)

Quand la mer retient son souffle,
mon cœur écoute.

Les phoques dorment sous la glace,
les vents attendent mon chant.

J'élève la voix vers Sedna,
mère des profondeurs :
"Peigne tes cheveux, apaise ton cœur,
que la mer revienne au calme."

Le tambour tourne comme la lune,
les voix se font vagues.

Alors les baleines reviennent,
les chasseurs rentrent,
et les enfants rient dans les tentes.

Car chanter, c'est faire respirer le monde.





Chant de l'équilibre (Yakoutie-Sibérie)

Terre-mère aux veines de glace,
Ciel-père aux yeux d'argent,
Que mon souffle rejoigne votre souffle.

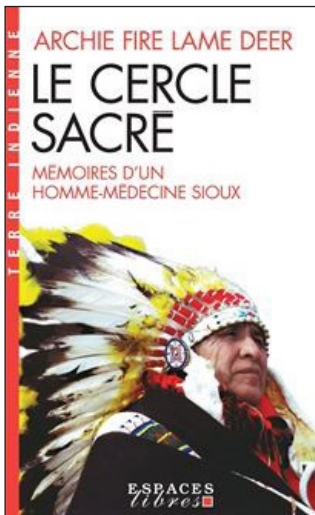
J'appelle les esprits de l'air et de l'eau,
Pour que l'homme se souviene
Qu'il n'est pas séparé de la rivière ni de la pierre





Une envie de lire





Le Cercle sacré

Mémoires d'un homme-médecine sioux

Archie Fire Lame Deer

Editions Espaces libres

Ce livre dévoile le sens des cérémonies sacrées du peuple sioux et décrit avec précision la cosmologie des Lakotas. Il nous fait également partager les interrogations et la spiritualité de cet homme d'exception, imprégné de sa religion et de sa tradition, mais dont la réflexion s'ouvre à l'humanité tout entière. Le cercle sacré prend alors les dimensions de notre planète.

Le cercle sacré permet au lecteur de découvrir la vie des Indiens Lakotas au milieu et à la fin du XX^e siècle. A travers le cheminement personnel de son auteur, nous assistons à la confrontation d'un monde traditionnel face aux dangers et aux contradictions du monde moderne. L'auteur raconte les épreuves auxquelles il a dû faire face avec beaucoup d'humilité et de gratitude pour ce qu'il a reçu.

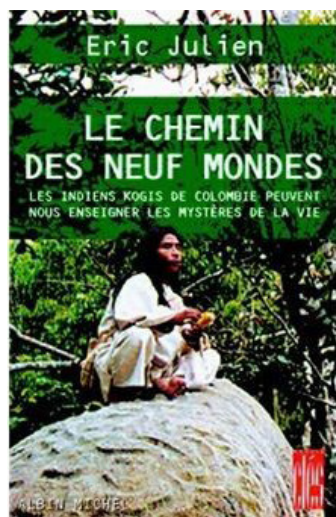
Fort de l'héritage culturel et spirituel transmis par son grand-père, homme-médecine, Archie saura finalement revenir vers la sagesse de son peuple et en deviendra un témoin auprès du monde occidental, et plus largement auprès de l'humanité entière.

A travers ce témoignage, Archie Fire Lame Deer nous permet de mieux connaître la sagesse de son peuple, il met à notre portée les enseignements qui peuvent aider notre civilisation coupée du Divin et du sens de son existence.

Archie Fire Lame Deer (1935-2001), fils de Tahca Ushte, l'auteur du célèbre *De mémoire indienne*. Après une enfance sioux passée sur la réserve de Rosebud, dans le Dakota du Sud, Archie fut tour à tour militaire en Corée, figurant et cascadeur à Hollywood, cow-boy et chasseur de serpents à sonnette.

Mais cette existence, parfois difficile, qui l'amena à réexaminer les valeurs et la philosophie de son peuple, s'est transformée en une quête initiatique dominée par l'extraordinaire figure de son père. Engagé sur la voie de la tradition et de la spiritualité, Archie est devenu homme-médecine.

Présenté par Rahma Thomann



Le chemin des neuf mondes

Eric Julien

Editions Albin Michel

Victime d'un œdème pulmonaire, le jeune homme est sauvé par cette peuplade qui le soigne avec des plantes et des connaissances d'un autre temps. De retour à Paris, il découvre que ces Indiens sont les derniers héritiers des grandes cultures précolombiennes.

Revenu dix ans plus tard sur les lieux de son expédition avec l'idée d'aider les Kogis à retrouver leurs terres ancestrales et à s'inventer un avenir qui leur soit propre, il doit faire face à de multiples difficultés (narcotrafiquants, guérillas, etc.) pour rejoindre, confinée dans de secrètes montagnes, une société qui a su préserver une grande beauté dans ses rapports avec la nature. Peu à peu, la confiance s'installe.

En 1997, Eric Julien crée l'association *Tchendukua* « Ici et Ailleurs » qui, depuis la France, rachète et restitue aux Indiens Kogis leurs terres. En échange, il reçoit un cadeau d'une grande subtilité : la philosophie des Kogis, qui révèle une connaissance intime des écosystèmes.

C'est justement l'un des messages dont le monde moderne a besoin pour mettre un terme à sa folie et redécouvrir l'harmonie. Nous pouvons aider les Indiens Kogis à survivre et ils peuvent nous aider à entrer dans le XXI^e siècle. Saurons-nous écouter leur voix ?

Eric Julien, géographe et alpiniste, a découvert la Colombie en 1985. Il rencontre les Kogis dans des circonstances exceptionnelles.

Présenté par Martine Dezouches



Le sacré et le profane

Mircea Eliade

Editions Folio, Essais

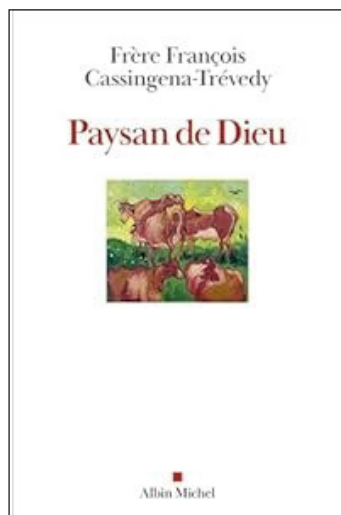
Le monde moderne n'a pas seulement désenchanté le monde, il le précipite dans le chaos. Profane signifie non-consacré, et consacré (*cunsecrer*) dédié à « Dieu » : le profane ratifie la rupture du lien d'avec l'Énergie créatrice et la profanité la consomme en défigurant le vivant.

Nos oreilles occidentales sont froissées d'entendre le mot de Dieu, mais ici, il ne s'agit pas du « dieu » des religions modernes, pour certaines aseptisées, pour d'autres dévoyées par la violence, mais toutes sous contrôlés et parquées en tant qu'élément social parmi d'autres dans l'organisation dystopique profane.

Le profane en tant que tel est un impensé des anciens. Le sacré étant, pour eux, à la fois la terre et le ciel, il concerne la vie elle-même, il est la vie elle-même, une goutte de rosée ruisselant d'une feuille d'automne, un vol d'hirondelle virevoltant par-delà les coteaux, le schiste étincelant d'un matin clair de printemps. C'est ce lien au vivant que les soufis appellent le *tarwhid*, ce à quoi le Cheihk Alawi fait référence quand il dit que *chaque atome de la création porte le visage bien-aimé; l'infiniment petit ou l'infiniment grand n'existe sans porter le sceau de Sa présence.*

Mircea Eliade (1907-1986) est un historien des religions, mythologue, philosophe et romancier roumain.

Présenté par Ph. Y. Demaison



Paysan de Dieu

Frère François Cassingena-Trévedy
Editions Albin Michel

François Cassingena-Trévedy, retiré au cœur de l'Auvergne après des décennies de vie monacale en abbayes bénédictines, nous livre ici un journal de bord singulier, rythmé autant par les «travaux et les jours» d'un peuple de hautes terres – celui du plateau du Cézallier dans le Cantal – que par la succession des fêtes de l'année liturgique.

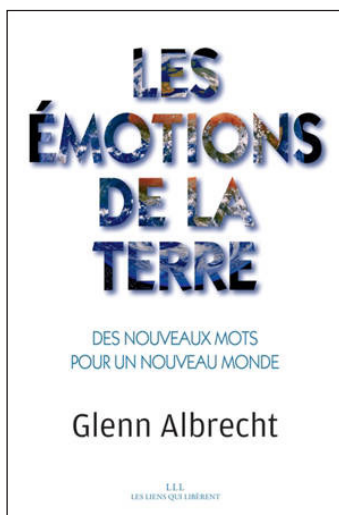
Au fil des pages, le lecteur comprend qu'il y a ici adéquation, sinon équivalence, entre le temps ordinaire des tâches les plus humbles, soumises aux aléas des saisons et des bêtes, et le temps liturgique qui élève l'âme par ses rites et ses chants. L'étable apparaît alors «aussi sacrée que l'église», la traite devient un «exercice cultuel», et la bouse «la matière d'un poème». Aucune provocation dans ces formules surprenantes, seulement le vécu d'un moine qui a choisi de s'engager dans la condition paysanne, comme jadis la philosophe Simone Weil avait voulu embrasser la condition ouvrière. Ce faisant, il participe par son écriture poétique à la promotion d'un monde rural aujourd'hui éprouvé, et à la réhabilitation du nom de «paysan» qu'il va jusqu'à attribuer à ce «Dieu caché» auquel il destine quotidiennement ses mélodies grégoriennes.

François Cassingena-Trévedy, normalien, entré dans la vie monastique en 1980, est spécialiste de la tradition liturgique et des Pères de l'Eglise, notamment syriaques.

Il a publié de nombreux ouvrages, dont *Paroles d'altitude* (Albin Michel, 2022) et *Sermons aux oiseaux* (Albin Michel, 2023).

Paysan de Dieu a reçu le Prix de la liberté intérieure 2025 ainsi que le Grand prix Moron 2025 de l'Académie française.

Présenté par sœur Claire-Laure



Les émotions de la Terre

Glenn Albrecht

Editions Les Liens qui libèrent

L'ampleur des bouleversements de l'Anthropocène est telle que les mots pour décrire les émotions n'existent pas toujours. Dans cet ouvrage, Glenn Albrecht propose une vision du monde radicalement nouvelle pour sortir de la crise écologique de l'ère Anthropocène et entrer dans une nouvelle ère qu'il appelle le Symbiocène, notamment en inventant de nouveaux noms pour qu'advienne un nouveau monde.

Son travail pionnier et très original porte sur l'identification et la description des émotions négatives ou positives envers la Terre. Les premières caractérisent l'Anthropocène, les secondes le Symbiocène. Il examine précisément les émotions « psychoterratiques » (découlant du lien entre la psyché et la Terre) négatives et positives ressenties face aux transformations de l'environnement en proposant de nombreux néologismes pour les caractériser.

Pour se faire l'auteur s'appuie sur son expérience personnelle mais également sur les témoignages de colons australiens et indigènes

confrontés à l'ouverture d'une mine de charbon à proximité de leur lieu de vie, et sur les nombreux auteurs qui, d'Hippocrate à Naomi Klein, ont traité des relations émotionnelles de l'homme à son environnement. Glenn Albrecht est l'inventeur du concept de « solastalgie » qu'il définit comme le mal du pays éprouvé sans avoir quitté son pays, consécutif à d'importantes transformations causées notamment par le changement climatique et le développement industriel.

La « solastalgie » est devenu un concept important, objet de nombreuses recherches dans le monde entier et réutilisé y compris dans la littérature grand public. Cet ouvrage est l'aboutissement de 25 ans de recherches, qui en a fait le spécialiste mondial des effets psychologiques induits par les transformations de l'environnement.



La vie est un chemin sans fin et sans limite

Rencontres avec 12 femmes et hommes

Jean-Pierre Chometon

Editions Hélios

« Nous ne sommes pas des êtres humains vivant une expérience spirituelle, nous sommes des êtres spirituels vivant une expérience humaine. » Pierre Teilhard de Chardin.

Cheminer en compagnie de l'auteur à la rencontre de douze femmes et hommes remarquables : Liudmila Oyun, Marie-Pierre Dillenseger, Brigitte Pietrzak, Davina Delor, Annick de Souzenelle, Alexis Ambre, Victoria Pellé-Reimers, Denis Marquet, Cheikh Khaled Bentounès, Ernie LaPointe, Jean-Pierre Goux et Françoise Nallet.

Cet ouvrage offre les témoignages d'êtres qui expérimentent et accompagnent par le biais de différentes approches. Il s'agit de proposer des regards différents et complémentaires, qui mettent en lumière des manières d'incarner ces dimensions spirituelles afin de vivre l'instant présent dans ce monde en devenir. Grâce à des exemples concrets et des témoignages, le lecteur perçoit les différents horizons qui peuvent s'ouvrir à lui. Il prend surtout

conscience que ces approches ne sont pas des outils ou des finalités, mais des manières de se connecter à soi. Chaque investigation étant une porte vers un retour plus complet vers soi et le Tout dont nous sommes issus.

« Jean-Pierre Chometon, nous invite à travers ces interviews absolument magnifiques à élargir notre conscience, à une reconnaissance du monde et à comprendre notre place réelle dans celui-ci. Les lignes que vous allez parcourir ne peuvent que trouver le chemin de votre cœur. »



Comment garder les pieds sur Terre quand tout fout le camp

Emmanuelle Delrieu

Editions Les Liens qui libèrent

Nourris par nos conceptions pathogènes et destructrices du Vivant, tels que la réification ou le clivage entre l'humain et le sauvage, nous épuisons nos êtres et notre terre : le burn-out est devenu systémique.

De Servigne à Etienne en passant par le Pape et le Dalai Lama, tous le scandent : pour aller vers une transformation écologique collective, il est impératif que l'humain se transforme de l'intérieur. Face à cet épuisement généralisé, nous devons décoloniser nos représentations du monde, prendre soin de nous et relier notre écologie interne et externe pour tendre vers de nouveaux modes de vie. Pour cela, l'écopsychologie éclaire les causes de notre société mortifère tout en reliant profondément la guérison de l'humain et celle du Vivant.

Ce manuel de transition intérieure est une traversée en 5 étapes du processus de transformation individuelle et collective :

1. Appréhender les origines des dysfonctionnements internes et externes
2. Se confronter aux souffrances et accepter le changement
3. Régénérer son lien au Vivant
4. Revitaliser et se reconnecter ou négocier et régresser
5. Agir pour changer de monde

Tout au long de ce guide d'écothérapie, des exercices pratiques sont semés sur le chemin de la connexion à la nature et d'une reliance émerveillée au Vivant en Soi.



MEYWAKA, A l'aube de la pensée

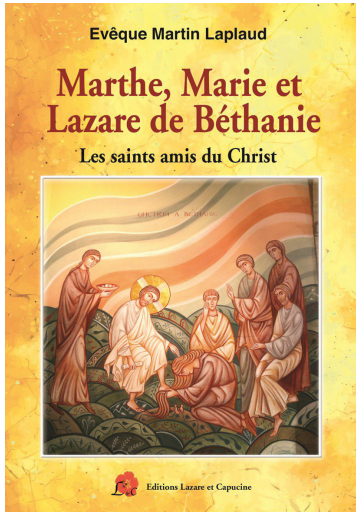
Eric Julien

Editions Tchendukua

C'est au détour de l'un de ces surgissements, dont la vie à le secret que des chemins s'ouvrent à nous. La question reste toujours la même : Allons-nous accepter de nous y engager ? Ou allons-nous poursuivre notre route, comme si de rien n'était ?

Cela fait 25 ans. 25 ans que l'association Tchendukua – Ici et Ailleurs fondée par Eric Julien, chemine avec et auprès des peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie. L'occasion de célébrer avec vous cet « anniversaire » et de vous proposer à travers cet ouvrage, de reparcourir une mémoire, de revenir à la source d'une aventure humaine peu commune.

« Un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir. » disait le poète Aimé Césaire. Une phrase qui pourrait nous être soufflée par les Kogis, pour qui « un peuple sans mémoire est un peuple mort, il ne sait plus d'où il vient et il ne sait pas où il va ». C'est pourquoi nous avons donné la parole à celui, par qui, tout a commencé. Peut-être découvrirez-vous dans ce récit poétique, ce retour aux sources d'Eric Julien, quelques réponses aux questions que vous vous posez ?



Marthe, Marie et Lazare de Béthanie

Les saints amis du Christ

Monseigneur Martin Laplaud

Editions Lazare et Capucine

S'approcher de la maison de Béthanie, c'est recevoir de chacun des membres de la famille, sœurs et frère, le témoignage brûlant de leur rencontre avec Dieu qui s'est fait Homme. En ravivant les braises laissées par leur passage au travers des paroles qu'ils ont posées ou des lieux qu'ils pourraient avoir habité, nous pourrions apprendre à devenir à notre tour les témoins brûlants de la Présence de Celui qu'ils ont aimé. Et recevoir de leurs présences, des outils concrets de transformation pour les temps actuels.

S'approcher de la fratrie, c'est s'approcher du Mystère du début de l'Eglise en Orient comme en Occident : « C'est ici la vieille Eglise de jadis, celle de saint Irénée, de saint Denis, de sainte Geneviève, la vieille église française. »

S'approcher d'eux enfin, c'est rejoindre la marche de Jésus et des premiers apôtres sur les routes de Galilée et de Judée ; c'est revenir à la source vive de l'Évangile en reprenant maintenant la route des mots au cœur du Livre sacré.

Evêque primat de l'Eglise Orthodoxe Française, moine au monastère Saint Michel du Var, Monseigneur Martin Laplaud signe son deuxième ouvrage sur un thème qui lui est cher, et nous invite à redécouvrir des personnages essentiels des débuts du christianisme et d'une spiritualité naissante. Il a publié « Traces d'Apocalypse en temps de confinement » en 2020.



Actualités





Bienvenue pour le Cercle de la Paix

Retrouvons nous afin d'invoquer la Paix :

- le **premier mardi** de chaque mois par visioconférence
- le **troisième mardi** de chaque mois par le lien du coeur

"La paix n'arrive jamais par surprise. Elle ne tombe pas du ciel comme la pluie. Elle vient à ceux qui la préparent."

Tecumseh, chef autochtone Shawnee

www.lesassisesdelasagesse.com



Voici déjà deux ans que nous nous réunissons deux fois par mois pour un cercle de prière pour la Paix, à l'initiative des *Assises de la Sagesse* et de *Sagesses vivantes*.

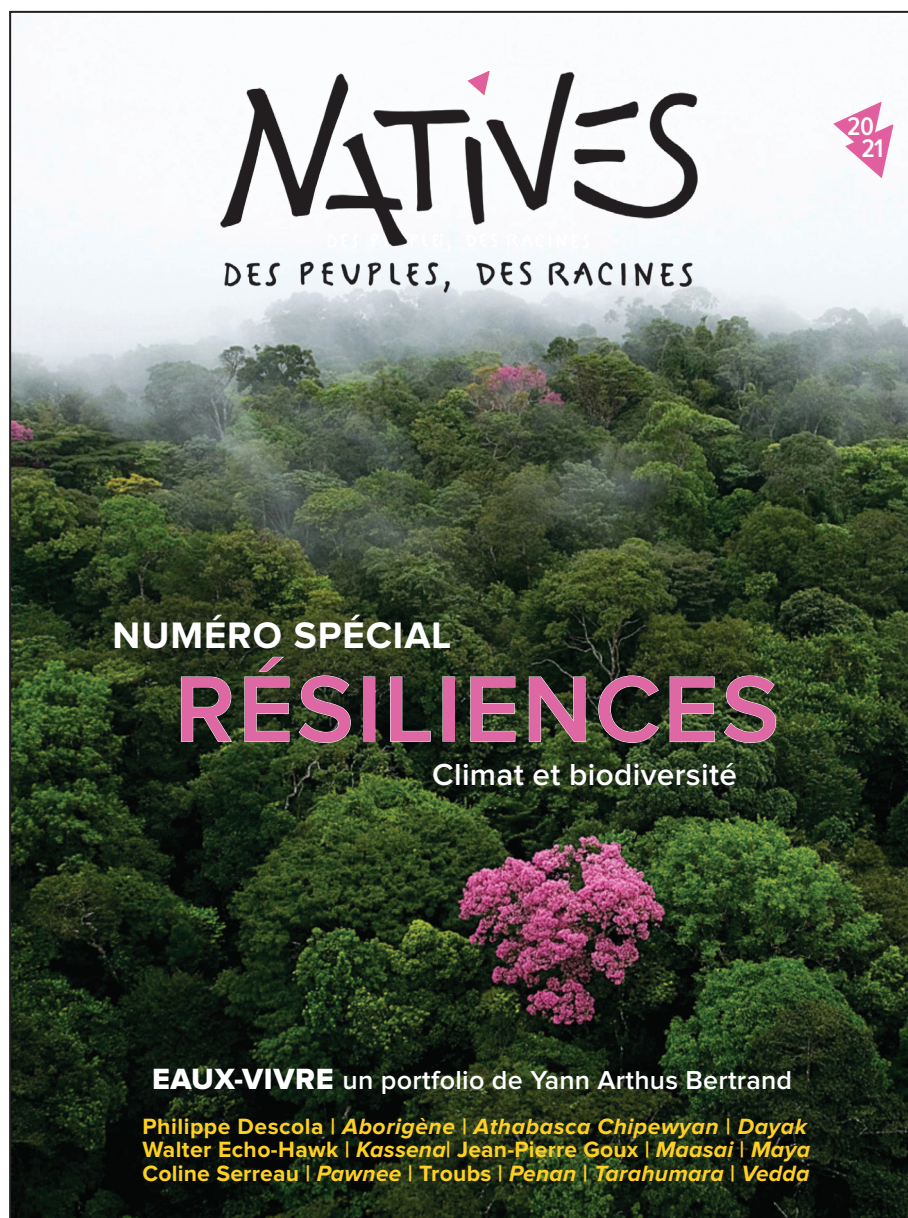
Nous nous réunissons le premier mardi du mois par visioconférence pour une méditation collective.

Celle du troisième mardi se fait dans le silence intérieur, sans visioconférence, chacun-e se reliant aux autres par le cœur, en suivant le déroulé de la méditation.

Vous recevrez au début de chaque mois les indications des dates, ainsi que les informations utiles pour le Cercle de la Paix.

Pour cela, il suffit de vous inscrire sur le site : www.lesassisesdelasagesse.com

N'hésitez pas à partager et à inviter vos proches pour diffuser la Paix!



NATIVES est le premier média grand public en langue française dédié aux peuples racines, autour de plusieurs piliers d'expression :

- Une revue trimestrielle Natives, des peuples, des racines, nourrie par de nombreux articles, reportages, portraits et de nombreuses rubriques.
- Un site internet qui propose des contenus inédits et gratuits autour de l'actualité des peuples racines du monde aux plans politique, culturel, artistique, écologique, etc.

Retrouvez le numéro en cours : Natives N° 20-21 qui consacre son dossier aux résiliences.

Avec un magnifique portfolio « Eaux-vivre » de Yann Arthus-Bertrand.

Disponible au numéro ou sur abonnement.

Carnets de pèlerinage

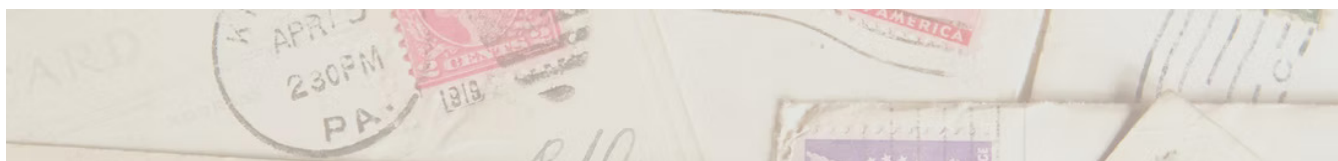
Carnets de pèlerinage est une nouvelle série d'entretiens intimes et profonds proposée par les Assises de la Sagesse. A travers ces rencontres sans artifice, nous ouvrons un espace où se tissent, la trajectoire intérieure d'une personne et les engagements qu'elle porte dans le monde.

Chaque épisode est une halte, une étape sur un chemin où se mêlent expériences fondatrices de l'enfance, étapes initiatiques, inspirations, fidélités et élans créateurs. Nous invitons

nos interlocuteurs à revisiter ce qui, dans leur parcours de femme ou d'homme, a façonné leur rapport au sacré, à la société, à l'engagement, à la transmission ou au soin de l'âme.

Ni portrait classique, ni entretien académique, *Carnets de pèlerinage* est un compagnonnage: un temps d'écoute où la parole se déplie comme on ouvre un carnet marqué par les chemins parcourus, les rencontres décisives, les lieux d'épreuve et les sources d'espérance.





Cette série donne voix à celles et ceux pour qui la quête spirituelle n'est jamais dissociée du geste social, du souci des vivants et du travail permanent d'ajustement intérieur. Pour inaugurer cette série, les Assises de la Sagesse ont rencontré **Pierre-Yves Albrecht**, philosophe, thérapeute, artisan de l'âme et fondateur de plusieurs communautés thérapeutiques.



Depuis plus de quarante ans, son œuvre explore les voies de la guérison, de l'initiation et du retour à une verticalité intérieure dans un monde en perte de repères.

Dans cette première série des Carnets de pèlerinage, enregistré en Suisse en août 2025, Philippe Yacine Demaison engage avec lui une conversation ouverte, parfois rugueuse, souvent lumineuse, toujours profondément humaine.

Pierre-Yves Albrecht y évoque son itinéraire : le rôle de son père, les maîtres qui l'ont marqué, les années de terrain auprès des jeunes en rupture, la redécouverte des rites, de l'initiation comme nécessaire soutien à la transformation, et la quête inlassable d'une sagesse vivante enracinée dans l'expérience. Et la place centrale des arts martiaux dans son parcours y est largement affirmée.

Ce dialogue est une invitation à relire son propre chemin, à entendre comment l'épreuve peut devenir passage, et comment l'engagement spirituel et social peut se nourrir d'une même exigence : celle de devenir plus vrai.

Vous pouvez les visionner directement sur le site : www.lesassisesdelasagesse.com

LE NOUVEL AN

Un aperçu des significations symboliques du Nouvel An

Philippe-Yacine Demaison

Bien plus qu'une fête célébrant la fin de l'année et le début d'une nouvelle, le Nouvel An est en réalité un rituel multiséculaire, ouvrant à une autre vision/compréhension du monde, plus large, plus ouverte, plus globale, en phase avec la vie et le Vivant.

Si le monde moderne pouvait juste en comprendre le sens, cela suffirait à changer la destinée tragique qui est la sienne. Mais pourquoi les hommes s'acharnent-ils à avancer dans l'ombre conduisant la multitude à l'abîme ?



La commémoration de la cosmogonie joue un rôle important dans beaucoup de Traditions. La naissance du temps enfante le monde et sa cosmogonie. Le Nouvel An coïncide avec le premier jour de la création. L'année est la dimension temporelle du cosmos. Les anciens disaient : « le monde a passé » lorsque l'an s'est écoulé. **Chaque Nouvel An, on réitère la cosmogonie, on recrée le monde, et, se faisant, on « crée » aussi le Temps, on le régénère en « le commençant de nouveau ».** Aussi, pour le « primitif » le mythe cosmogonique sert-il de modèle exemplaire à toute création ou construction. Il est même utilisé en tant que rituel de guérison. Par cette fête rituelle, l'homme redevient symboliquement le contemporain du « *temps originel de la création* » et réintègre sa plénitude primordiale.

L'homme en fêtant ainsi le Nouvel An participe au temps mythique de l'Origine, il sort de la « durée » du temps profane pour intégrer le Temps « immobile », l'éternité.

C'est un rite assorti à un mythe extrêmement puissant de réintégration et de préservation du cosmos, du monde, de la nature entière et de l'homme lui-même qui se déploie en ce jour de l'An. Pour l'avoir oublié, l'homme moderne n'en finit pas d'engendrer un chaos incendiaire qui finira par consumer jusqu'à la moindre de ses illusions.

L'Éternité est sans durée, ainsi elle enfante le temps qui est son miroir en mouvement. C'est le moteur immobile aristotélicien pouvant engendrer le mouvement[1].

Expression de l'amour divin inconditionnel, ce "mouvement" s'incarnant oscille, créant ainsi une usure, un éloignement, une fragmentation qui appelle à retrouver son intégrité, son unité originelle afin d'abolir sa puissance de dispersion, sa propension à la division, sa capacité à réinventer sans cesse le multiple menant à une forme de chaos inéluctable.

Conscients de ce phénomène, les hommes inspirés ont pratiqué ces rituels à l'occasion de ce nouvel an pour pouvoir régénérer le temps dans l'éternité, le multiple dans l'unité primordiale et ainsi assurer l'équilibre des forces de la vie. Réactualiser l'acte de la création tel qu'il était *in illo tempore* (dans ce temps-là), celui où les eaux de la Genèse n'étaient pas encore séparées, c'est en réalité vaincre la fatalité du temps. Krishna, se manifestant comme Dieu cosmique à Arjuna, déclare : « *Je suis le Temps qui, en progressant, détruit le monde* » Bhagavad Gita 11/32, mais Il dit aussi la possibilité de réintégrer ce moment primordial où tout était Un.

Cette dialectique entre le Temps et l'Éternité assure la pérennité du bâti humain et celle du cosmos lui-même, cela est si précieux que sa perte est un drame pour l'humanité. Bien sûr, les grandes traditions se sont réapproprié ces pratiques ancestrales redonnant sens à ce moment singulier. On le retrouve dans le *corpus* de l'hindouisme, du judaïsme et de l'islam aussi avec « la Nuit du Destin » à la fin du Ramadan qui est la réactualisation annuelle de l'Ordre du monde accompagné de la paix divine :

Par le Nom d'Allah, le Tout-Rayonnant d'Amour, le Très-Rayonnant d'Amour. Vraiment, Nous l'avons fait descendre (le Coran) dans l'instant pendant la Nuit d'Al-Qadr (destin/détermination). Et qu'est-ce qui te fera comprendre ce qu'est la Nuit d'Al-Qadr ? La Nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois. En elle, les Anges et l'Esprit se laissent descendre, pour tout ordre, avec permission de leur Seigneur. Elle est paix jusqu'au lever de l'aube !

Coran, Sourate Al- Qadr



On a oublié cette interaction du Vivant avec Lui-même. La nécessité de refonder périodiquement la création avec et par Sa propre origine. D'abolir l'usure du Temps et de rééquilibrer le chaos du multiple. Ce rituel est un temps essentiel pour nos vies et la Cité.

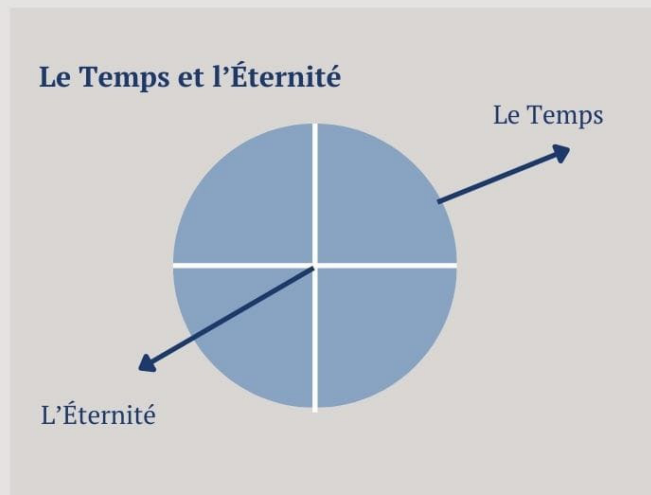
La fête du Nouvel An est le retour de l'éternel présent dans sa plénitude, elle a aussi valeur thaumaturgique : **le malade guérit parce qu'il recommence sa vie avec une somme intacte d'énergie** ; et, comme l'affirme le Cheikh Ibn 'Atâ Allah dans ses Sagesses (Hikam) : « *toute souffrance est une souffrance de l'éloignement du divin* ».

Ce retour au centre, à l'Un, signe la délivrance de l'indéfinie circonvolution du Temps, de sa prison par la voie de la rectitude taoïste, le chemin droit de la sourate inaugurale du Coran, celui de la verticalité, la voie du milieu, *Susumna*, la veine qui se trouve au centre entre *Inda* et *Pingala*, comme il est dit dans le *hathayoga-pradîpikâ* (IV, 16-17) : « *Susumna dévore le Temps* ».



« Si le Temps, en tant que Mâyâ, est, lui aussi, une manifestation de la divinité, vivre dans le temps n'est pas, en soi-même, une « mauvaise action » : la « mauvaise action » et de croire qu'il n'existe rien d'autre en dehors du Temps. **On est dévoré par le Temps non parce qu'on vit dans le Temps mais parce qu'on croit à la réalité du Temps, et, partant, on oublie ou on méprise l'Éternité.** »[1]

Ainsi le rituel du Nouvel An est la main tendue vers ce lien d'éternité nous reliant à notre Source à qui appartient la Grâce et la Sagesse.

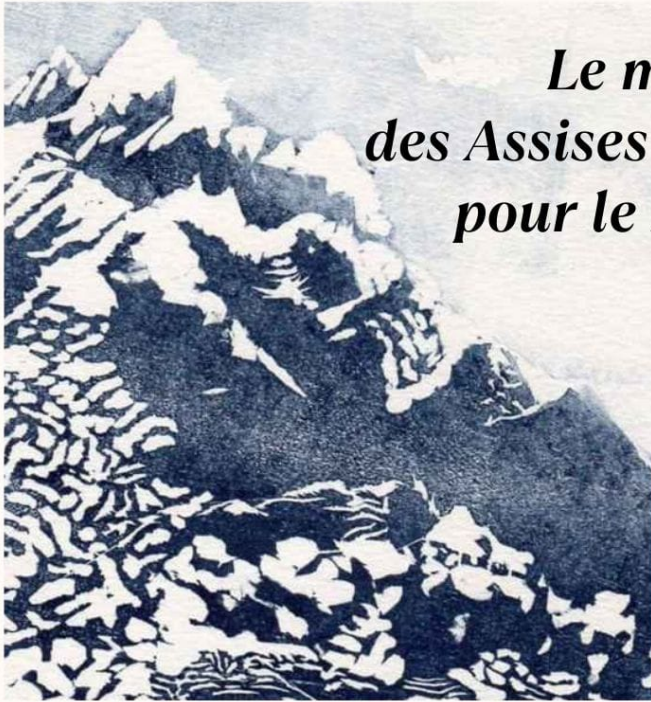


Notes

[1] Le “premier” mouvement ayant nécessairement une cause qui ne peut être lui-même.

[2] Mircéa Eliade, *Images et Symboles*, Éditions Gallimard, Paris, 1963, p. 118.

<https://www.lesassisesdelasagesse.com/sagesse>



Le message des Assises de la Sagesse pour le Nouvel An

Elle pose l'espérance non comme un vœu pieux, une rêverie idéaliste, mais en tant que force de transformation en mouvement. Elle invite à un travail sur soi en conscience, à l'accomplissement du Germe ensemençant le printemps du Nouveau.

Pouvons-nous encore longtemps nous permettre d'être aveugles à ces deux regards qui, à dire vrai, n'en sont qu'un seul ? Être dans le déni de la sagesse qui pointe nos manques et les explique. Toutes les traditions authentiques et complètes en portent les enseignements. Que ceux qui œuvrent dans ce sens continuent, heure après heure, jour après jour à porter le flambeau. La lumière vacille mais ne s'éteint pas ; l'amour est blessé mais il renaît tel un Phénix de ses cendres, encore plus fort, plus conscient. Qu'ils restaurent le temps de l'Amitié.

Une rencontre des représentants qualifiés pourrait offrir un signe et un contenu et surtout une présence : non pas intellectuelle ou de façade, mais une présence non agissante[1] – au sens du wu wei chinois – capable de réensemencer le monde de ses véritables valeurs. Il est temps que ces voix silencieuses se lèvent et s'unissent par le cœur. Connus ou inconnus, rois ou mendiants, ignorants ou savants, la voix de feu des Anges résonne dans l'univers et appelle. Le changement est là, à notre porte : allons-nous épouser l'Unité qui l'enfante, ou nous laisser déposséder de nous-même ?

[1] Il ne s'agit pas d'une action « physique » mais plutôt d'une action subtile en conformité avec l'ordre divin.

Face à la chute inévitable de la civilisation moderne, deux regards prévalent : d'une part, le point de vue métaphysique, qui interroge le sens et les raisons de cette destruction inéluctable ; d'autre part, la vision du renouveau qui pose la question de ce sur quoi nous pouvons bâtir. Cette voie est, sans nul doute, celle de la beauté, de l'amour et de l'espérance. L'un et l'autre ne s'opposent : ce sont deux aspects complémentaires qui nous rappellent les liens fondamentaux de la Connaissance-Lumière, d'une part, et l'Amour-Don d'autre part.

Leur union génère une vision claire de là où nous sommes, balise les errements, les impasses et les contresens de la civilisation moderne égarée sa propre hubris :

Nous sommes arrivés dans cette caverne ouverte, où la Mort et la Haine errent sur la prairie du Malheur, dans les ténèbres.

Empédocle (fragments 120 /121)

Et, en même temps, cette voie propose de régénérer ce lien d'amour, d'écoute et de fraternité si nécessaire à toute construction humaine.

Ph.Y Demaison

pour l'équipe des Assises de la Sagesse



Que cette nouvelle année vous prodigue,
à vous et aux vôtres,
les bénédictions du Ciel et les offrandes de la Terre.

Meilleurs vœux 2026 !

La Mouline

Ecolieu au service du Vivant



Située au sein du Parc naturel d'Ardèche, La Mouline développe un mode de vie axé sur la résilience, le respect du Vivant et la recherche d'une harmonie entre Sagesse et Ecologie.

A travers son implication au sein des Assises de la Sagesse, nous proposons des séjours immersifs avec des ateliers et des retraites individuelles ou collectives.



Un lieu d'accueil dédié au ressourcement

Loin de l'agitation du quotidien, nous vous invitons à prendre le temps de vivre l'instant présent l'espace de quelques jours (ou plus...) et de profiter de la tranquillité et de l'énergie apaisante du lieu.

Nous vous proposons également des ateliers pour découvrir des savoirs ancestraux : faire son pain, réaliser un baume médicinal, s'initier au monde des abeilles, au jardinage, construire un mur en pierre sèche...

Que ce soit pour vous ressourcer et profiter d'un cadre exceptionnel de nature, découvrir un mode de vie et des savoirs ancestraux ou répondre à une recherche intérieure, vous êtes la/le bienvenu-e à La Mouline.

www.ecolieulamouline.com



Hommage à Jane Goodall



Dans le 5^e numéro de *Sagesses vivantes: Maîtres, figures inspirantes et textes sacrés*, nous abordions le rôle et l'importance de ces personnes qui nous inspirent et nous guident de par leur humanité.

Jane Goodall fait indéniablement partie de ces phares qui nous éclairent dans les tempêtes du monde moderne.

Bien plus qu'une scientifique, elle est une messagère de paix. Elle a su voir dans le vivant une conscience universelle. Elle n'a pas seu-

lement étudié la vie sauvage, elle l'a honorée.

Et elle nous a rappelé inlassablement que protéger la nature, c'est protéger notre propre humanité.

Elle a voué sa vie à la protection du vivant, et les traces qu'elle laisse résonnent comme un chant d'espoir.

Que Dieu l'accueille dans Sa miséricorde.

Merci Jane...

«Émerveillée par la beauté qui m'entourait, j'ai dû entrer dans un état de conscience accrue. Il est difficile, voire impossible, de décrire avec des mots le moment de vérité qui m'a soudainement envahie.

Même les mystiques sont incapables de décrire leurs brefs éclairs d'extase spirituelle. En essayant ensuite de me remémorer cette expérience, il m'a semblé que le moi était totalement absent : moi, les chimpanzés, la terre, les arbres et l'air semblaient fusionner, ne faire qu'un avec la puissance spirituelle de la vie elle-même. L'air était rempli d'une symphonie ailée, le chant du soir des oiseaux. J'ai entendu de nouvelles fréquences dans leur musique et aussi dans le chant des insectes – des notes si aiguës et si douces que j'en ai été émerveillée.

Je n'avais jamais été aussi intensément consciente de la forme, de la couleur de chaque feuille, des motifs variés des nervures qui rendaient chacune d'elles unique. Les odeurs étaient également claires, facilement identifiables : fruits fermentés et trop mûrs, terre détremnée, écorce froide et humide, odeur humide des poils des chimpanzés, et oui, des miens aussi. Et le parfum aromatique des jeunes feuilles écrasées était presque irrésistible.

Cet après-midi-là, c'était comme si une main invisible avait tiré un rideau et, pendant un bref instant, j'avais vu à travers une telle fenêtre. En un éclair de «vision extérieure», j'avais connu l'intemporalité et une extase tranquille, j'avais perçu une vérité dont la science traditionnelle n'est qu'une infime partie. Et j'ai su que cette révélation m'accompagnerait pour le reste de ma vie, imparfaitement mémorisée, mais toujours présente en moi. Une source de force sur laquelle je pourrais puiser lorsque la vie me semblerait dure, cruelle ou désespérée».

Jane Goodall

**« Tout ce qui est en ce monde
est enfilé comme des perles sur un fil. »**

Bhagavad-Gîta (VII, 7)



Abonnements & contacts

Abonnez-vous !

Plusieurs options sont possibles :

1. Abonnement gratuit pour un an
2. Abonnement libre pour un an (vous déterminez vous-même le montant)
3. Abonnement de soutien pour un an : 80 €
4. Abonnement premium pour un an : 250 €
5. Don de soutien

Si vous souhaitez vous abonner, nous rejoindre ou nous soutenir, proposer des articles, des photos, des livres, etc., envoyez un courriel à :

contact@lesassisesdelasagesses.com

La création de la revue, sa rédaction ainsi que la réalisation technique sont le fruit du travail de bénévoles.

Merci à toutes et tous pour votre appui à la réalisation des futures parutions de Sagesses vivantes.

Notre partenaire :

[Chaîne YouTube des Assises de la Sagesse / Podcasts](#)

Que toutes les personnes animées par l'esprit du bénévolat, de la compassion et de l'altruisme soient remerciées pour leur contribution à la réalisation de cette revue.



© 2026 Revue Sagesses vivantes. Tous droits réservés.

La reproduction, même partielle, du contenu est interdite sans autorisation écrite préalable.

ISSN 2827 - 0908 | Rédaction : contact@lesassisesdelasagesses.com



Sagesses Vivantes - ISSN 2827 - 0908